

LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.

Tome V.

LETTERS

DE MADAME

DE MAINTENON.

Tom. V.

Quel que
L E T T R E S

E C R I T E S

A M A D A M E

D E M A I N T E N O N ,

*Par le Clergé de France , par les
Princes , par différens Seigneurs &
Dames , & Lettres de Direction.*

T R O I S I E M E É D I T I O N ,

revue , corrigée & augmentée.

T O M E V .



A G L A S C O W .

Aux dépens des Libraires associés.

M D C C L V I .

21





LETTRES DU CLERGÉ DE FRANCE.

✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻

A M^{ME} DE MAINTENON.

LETTRE I.

DE M. L'EVEQUE DE LAVAUZ.

Lavaur, 14 Juillet.

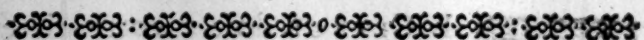


LE CLERGÉ doit à votre piété & à votre religion la conservation de ses droits. Le Roi a rendu à Dieu ce qui appartient à Dieu, & nous avons rendu à Cesar, Madame, ce qui appartient à Cesar. Si, selon Saint Augustin, le malheur des Royaumes vient en partie du défaut de payer les dixmes, nous pouvons dire, Madame, que le Seigneur n'a pas été long-tems à récompenser le Roi

Lett. Tom. V.

A

d'avoir reconnu notre droit, par l'avantage que Sa Majesté vient d'emporter sur ses Ennemis. J'ai prié Madame la Comtesse de Mailly, Madame, de vous marquer ma très-humble reconnoissance des marques d'intérêt dont vous m'honorez. Je ne m'étois expliqué qu'à vous, Madame, de ce que je pense de nos privilèges, dans la confiance que j'ai en votre bonté. Si vous aviez bien voulu faire voir ma Lettre à quelque personne de piété, elle vous auroit confirmé la droiture de mes instructions. Je n'ai jamais hésité de donner au Roi les secours que S. M. demandoit au Clergé : nous sommes attachés au Roi par tant d'endroits, que nous ne manquerons jamais à notre devoir, & à la passion que nous avons de lui plaire. Je n'ai pas moins d'empressement à vous faire connoître mon attachement à ce qui vous est agréable, puisqu'on ne peut être avec plus de respect, &c.



L E T T R E I I.

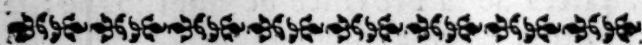
DE M. L'ÉVEQUE D'AUXERRE.

Auxerre, 5 Janvier.

JE suis honteux, Madame, de vous importuner si souvent : je vous en demande très-humblement pardon. Vous plaignez les affligés, & c'est en cette

qualité que j'ai l'honneur de me présenter aujourd'hui à vous. Voici le fait, Madame : le Roi vient de faire donner ordre à M. l'Archevêque de Sens, par M. l'Abbé de Maulevrier, de nommer M. l'Evêque de Troye pour l'Assemblée, & à M. de Troye de s'y rendre. J'ai assisté, Madame, à quatre Assemblées, & à deux tenues d'Etat. J'ai été chargé, pendant trois ans, de l'administration des affaires de la Province de Bourgogne : je ne crois point avoir manqué de zèle, de fidélité, & d'attachement pour le service du Roi : & cependant il m'est défendu aujourd'hui de lui en donner de nouvelles preuves, & de remplir un devoir que la Religion, la reconnoissance, & l'amour même, s'il est permis à un Sujet de se servir de ce terme, m'imposent de plus en plus, Madame : mon humeur ne s'est point encore fait sentir dans les Assemblées, & mes querelles particulières n'ont point été jusqu'au Roi. Je ne sçai, Madame, à quoi attribuer cette mortification, qui, en vérité, m'est fort sensible. Si je l'ai méritée, je vous supplie instamment, de me faire connoître ma faute, afin que je m'en corrige. Je ne suis point heureusement opiniâtre : les plaintes que j'ai l'honneur, Madame, de vous porter, ne sont point l'effet de l'attachement que j'ai pour Paris : quand on en est à trente-six lieues, on n'a point besoin de prétexte pour y aller. A la vérité, j'aurois été assez aise

4 LETTRES DU CLERGÉ
d'être de l'Assemblée , pour donner à Sa
Majesté de nouvelles preuves de la recon-
noissance que j'ai de toutes ses bontés , &
de celle qu'il vient d'avoir , en donnant
une Abbaye à mon Grand-Vicaire. Je
vous demande encore pardon , Madame ,
de mes importunités : mais vous êtes le
recours & l'appui des Evêques : ils sont
aussi bien obligés de prier Dieu pour vous.
Je m'acquitte très-fidèlement de ce devoir.



L E T T R E I I I .

DE M. L'EVEQUE DE FRÉJUS.

Fréjus , 12 Avril.

JE crains de vous fatiguer encore plus
par mes remercimens que par mes de-
mandes : mais j'ai le cœur si pénétré de
vos bontés, que je ne puis résister au désir
pressant de vous en marquer ma vive &
respectueuse reconnoissance. Ce n'est
point du tout l'intérêt , Madame , qui
m'y rend si sensible : grace à Dieu , je
n'en suis pas fort occupé : mais je ne
puis qu'être infiniment touché de voir
qu'une personne , si fort au - dessus des
autres par tant d'endroits , veuille bien
m'accorder quelque part en l'honneur de
sa bienveillance. Vous poussez même en-
core , Madame , l'excès de votre bonté ,
jusqu'à daigner me rassurer sur quelques

A MAD. DE MAINTENON.

5
mauvais offices qu'on m'avoit voulu faire
craindre auprès de S. M. Je n'ai jamais
eu d'autre ambition que de lui plaire, &
de m'attirer l'honneur de son estime, en
faisant mon devoir. Il ne me reste plus
qu'à redoubler mes efforts, pour le rem-
plir encore mieux à l'avenir, & aussi
long-tems que ma santé me le permettra :
je ne cesserai de faire des vœux très-ar-
dens, Madame, pour la conservation de la
vôtre ; je le dois par toutes sortes de rai-
sons ; mais la plus forte est la véné-
ration pleine de respect, &c.



L E T T R E I V.

DE M. LE CARDINAL DE ROHAN.

M Onsieur le Nonce m'ayant apporté
une Lettre que des Religieuses du
Diocèse de écrivent au Pape contre
leur Evêque, & m'ayant demandé conseil
sur ce qu'il avoit à faire, j'ai cru devoir
me charger de la Lettre & vous l'envoyer.
Vous remédiez aux maux dont on se
plaint, sans commettre personne, supposé
qu'ils soient véritables : & s'ils ne le sont
pas, vous supprimerez, Madame, cette mal-
heureuse Lettre, qui ne mériterait que d'être
méprisée. Après tout, il semble qu'elle
ne mérite guère mieux, étant anonyme.

LETTRE V.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE BOURGES.

LA reconnoissance ne m'a pas permis de négliger les occasions de m'éclaircir sur une matiere qui vous regarde, & que je sçai ne vous être pas indifférente. Si vous voulez en être instruite, Madame, vous me ferez l'honneur de me donner vos ordres : l'air de Fontainebleau inspire une liberté qu'on n'oseroit prendre ailleurs, & dont même je n'userois pas dans ce lieu-ci, si elle n'étoit autorisée par une bonté, une candeur, une vérité & une affabilité, qui, dans un certain degré, ne se trouvent qu'en vous, Madame. J'avoue que j'aurois pensé autrement à Versailles : le voisinage de Saint Cyr m'auroit intimidé, je le dis à ma confusion, Madame : car au contraire, cette sainte Maison devoit m'inspirer de la confiance, puisque j'ai été, par votre choix, l'un de ceux sur le témoignage desquels a été bâti cet édifice spirituel, dont la bonne odeur se répand si loin : ainsi tant qu'il y aura un Saint Cyr, & ce fera jusqu'à la fin des siècles, on sçaura qu'une personne dont le mérite & la vertu sont fort au-dessus du rang qu'elle tient, a voulu me tirer de l'obscurité où j'étois, & que mon nom fût inscrit dans

A MAD. DE MAINTENON. '7

les Registres , ou plutôt dans les Fastes de cette Maison Royale : mais vous l'avez oublié , Madame : car vous n'oubliez rien plus volontiers que vos bienfaits. Si ma tentative vous paroît téméraire , ayez la bonté de me la pardonner en faveur de mon zèle , & imputez-la , Madame , à ce dérangement de cervelle , dont le saint Curé parloit si volontiers : tout m'est bon , pourvû que vous foyez contente de moi.

❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧

L E T T R E V I.

DE M. L'EVEQUE DE FRÉJUS.

Fréjus, 15 Mai 1707.

VOTRE charité & votre générosité font des effets qui se répandent partout, & me font prendre la liberté de m'adresser directement à vous, sans employer d'autre intercesseur que la bonne œuvre même, que je vais avoir l'honneur de vous proposer. J'ai un Couvent de Religieuses, qui, depuis trois ou quatre ans, est tous les jours à la veille de se dissiper par le mauvais état de ses affaires. Je l'ai soutenu jusqu'à cette heure : mais ne pouvant pas suffire à tous les besoins du Diocèse, la dernière taxe sur les Maisons Religieuses a achevé de ruiner celle dont j'ai l'honneur de vous parler.

A. iiiij.

Il y a une vingtaine de filles de la Communauté de Nice , dont les parens sont venus me les demander , sçachant le mauvais état de leur temporel : mais je les ai refusées , tant à cause du danger , que par le mauvais effet que cela pourroit faire , par rapport aux conjonctures du tems. J'ai demandé une Loterie pour elles , & je les secourrai autant que je pourrai : mais si vous vouliez bien avoir la charité , Madame , de leur procurer une des quêtes de la Pentecôte , ou de la Fête-Dieu , je vous en serois très-obligé. La nécessité m'oblige à prendre cette liberté. Je suis trop persuadé de votre bonté , pour croire que vous puissiez la blâmer dans un Evêque chargé par son état de tous les besoins de son Diocèse.

LETTRE VII.

DE M. L'EVEQUE DE BELLEY.

Belley, 1^{er} Juin 1707.

MADAME , je m'adresse à vous avec ma confiance ordinaire , pour vous demander vos lumières dans un embarras où je me trouve. J'ai dans mon Diocèse environ quarante Paroisses , & deux petites Villes situées dans les Etats de M. le Duc de Savoie. Il y a très-long-tems qu'on n'a pas visité ces Paroisses : les

Curés fouhaitent avec empressement que j'y aille : j'étois même sur le point de partir pour y aller ; mais j'ai cru qu'une telle démarche ne devoit se faire qu'après de sérieuses réflexions, & qu'il y avoit bien de raisons qui m'engageoient de remettre cette Visite à un autre tems. Car, dois-je entrer dans les Etats d'un Prince, & un Prince qui est pere de Madame la Duchesse de Bourgogne, sans auparavant lui en écrire, pour lui demander l'honneur de sa protection, & l'assurer de mon respect ? Je ne le puis présentement à cause de la guerre : & je ne le dois pas, parce que toute la Savoye est sous la puissance du Roi. Je suis très-persuadé que si j'entrois dans la Savoye durant la guerre, le Sénat de Chamberry, qui a les yeux ouverts pour voir ce que je ferai, ne manqueroit pas à la paix d'empoisonner ma conduite auprès de Son Altesse Royale : & ce feroit pour moi un grand malheur, si ce Prince venoit à s'indisposer à mon égard. Je serois hors d'état de pouvoir faire aucun bien dans la plus grande partie de mon Diocèse. Je vous ferai très-obligé, Madame, si vous voulez bien avoir la charité de me faire sçavoir ce que vous jugez le plus à propos que je fasse dans cette occasion.



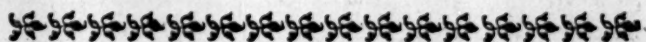
L E T T R E V I I I.

DE M. L'EVEQUE DE BELLEY.

Belley, 25 Janvier 1709.

MADAME, quelques Religieux de l'Abbaye de Saint Sulpice, qui est dans mon Diocèse, me sont venus dire qu'ils avoient pris la liberté de vous écrire, pour vous informer des désordres horribles qui sont dans leur Communauté, & pour vous prier de me faire commettre pour réformer les abus & les dérèglemens qui sont dans cette Maison. Je vous supplie très-humblement, Madame, de ne point vous intéresser pour que je me mêle de cette affaire. Il est vrai que le désordre de cette Maison est à un point extrême : mais je n'ai rien en cela à me reprocher : j'ai dit & j'ai fait tout ce que mon devoir demandoit de moi en pareille occasion. J'ai écrit à M. le Marquis de la Vrillière, qui n'a pas jugé à propos de me répondre. Il ne me reste plus rien à faire que de gémir devant Dieu du mal que je ne puis empêcher. Permettez-moi, Madame, de me servir de cette occasion, pour vous prier de suspendre votre jugement sur toutes les Lettres qu'on pourra vous écrire de ce pays-ci. Comme on sçait que vous m'ho-

norez de votre bienveillance , (non pas que je m'en vante , car je suis là-dessus d'une réserve à n'en parler jamais , mais je ne puis pas empêcher de croire que vous ayez de la bonté pour moi) ils pourroient être assez hardis pour vous écrire sur mon compte , soit en bien , ou en mal. J'ai connu par moi-même de quoi ils sont capables par les Lettres qu'ils m'ont écrites les uns contre les autres. Ils n'hésitent sur rien , & c'est la Nation la plus hardie à imposer que j'aie jamais connue. A mesure que je vis avec eux , je connois leur caractère : graces à Dieu , je suis en paix avec tout le monde : mais pour y parvenir , il m'a bien falu faire l'expérience , & je la fais tous les jours , de la maxime pleine de sagesse que vous m'avez fait l'honneur de me dire autrefois , qu'une personne qui étoit en place devoit s'attendre à vivre d'injures & d'ingratitudes : c'est un Peuple qui se ressent encore de son ancienne origine. J'espère néanmoins qu'avec un peu de patience & de travail nous viendrons à bout de tout.



L E T T R E I X.

DE M. L'EVEQUE DE CHARTRES.

POURQUOI m'attristez-vous , Madame , en me mandant que vous m'avez accablé de papiers dans votre dernier

paquet ? Ne sçavez-vous pas , Madame ; que vous êtes notre joie , notre consolation , notre gloire ? Il me semble même que c'est tout le contraire , & que vos anciens papiers étoient plus prolixes que les derniers , qui sont courts en comparaison. Je n'en sçache point d'autre raison , sinon que depuis quelques années les mauvaises affaires de l'Etat vous causoient des angoisses extrêmes , & que vous trouviez du soulagement à répandre votre cœur affligé. Mais à présent , que la Victoire a passé de notre côté , vous n'avez presque rien à dire : deux mots vous suffisent ; & si nous prenons encore quelque Place , je crois que vous n'aurez plus d'intérieur à communiquer. Les moindres papiers vous paroissent longs : on m'assure même de tous côtés que votre santé ne fut jamais meilleure , & que vous rajeunissiez à vûe d'œil , & le Roi aussi , à ce que l'on publie partout. Je ne puis m'empêcher de remercier le bon Roi Jacques , d'avoir obtenu de Dieu tant de prospérités temporelles : car je les attribue à son intercession , notre salut ayant commencé par l'Angleterre. Sans doute que tant de secours qu'on lui a donnés , à sa personne , à sa Famille , à ses pauvres Sujets , & sa reconnoissance , qui ne se perd point en changeant de demeure , lui ont fait entreprendre notre défense.

Je me souviens toujours d'avoir lû dans

le Procès de la Pucelle d'Orléans , que cette merveilleuse fille disoit que Charlemagne & saint Louis étoient à genoux devant le Trône de Dieu , & demandoient grace pour le Roi & le Royaume de France. Je puis , peut-être plus qu'un autre , donner de preuves de la vertu du Roi Jacques , puisqu'ayant été commis par M. le Cardinal pour informer des guérisons miraculeuses que le saint Roi opère , j'en ai vû d'incontestables , & depuis peu , qui se sont faites en la personne de la fille d'un Lord , dont j'ai été très-édifié.

J'ai bien de la joie de ce que les affaires de la Maison de nos Princes s'accommoderont : tout le monde bénit Dieu de l'avoir inspiré au Roi , & de vous avoir donné le zèle d'y contribuer autant que vous avez fait.

Je plains M. le Cardinal d'être très-angoissé sur ce qu'il a à faire , pour n'avoir pas voulu écouter les conseils qu'on lui a donnés , & pour en avoir suivi de mauvais , ou les siens propres.



L E T T R E X.

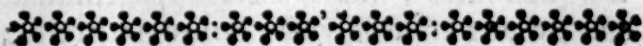
DE M. L'EVEQUE DE CARCASSONNE.

Carcassonne , 1 Février 1708.

L'EXPERIENCE du passé règle ordinairement la conduite à venir. La protection dont vous m'avez honoré auprès du Roi , quand j'ai pris la liberté de lui demander des graces pour M. de Grignan , m'encourage à recourir à cette même bonté , quand j'ose en demander pour moi-même. Le principe de vos bienfaits est en vous , Madame , & je ne reconnois rien en moi qui puisse m'attirer ceux que je demande , que la reconnaissance de ceux que j'ai reçus. Vous venez tout fraîchement de les renouveler en la personne de mon Neveu l'Abbé de Rochebonne : je n'ai osé par respect vous en faire mes très-humbles remerciemens : mais , animé par la suite de vos faveurs , je prends la liberté de vous assurer , Madame , que vous ne pouvez les répandre sur aucune Famille , qui fasse des vœux plus sincères & plus pressés pour la durée de vos jours , accompagnés de toutes les circonstances qui vous rendent si utile à l'Eglise. Vous ne l'êtes pas moins à la Noblesse , Madame : elle trouve chez vous un asyle assuré ; &

A MAD. DE MAINTENON. 15

si j'y ai recours , en demandant au Roi la place dans l'Ordre du Saint - Esprit , qui a vaqué à la mort de M. l'Archevêque d'Arles , mon ancienneté dans l'Episcopat , mon assiduité à servir Sa Majesté dans cette Province , le contentement qu'Elle a bien voulu marquer des services de M. de Grignan & de toute ma Famille , me donnent quelque confiance à me proposer : mais c'est avec une soumission parfaite à ce que vous en jugerez , Madame : prêt à me condamner de témérité & à me taire , si vous n'approuvez pas mon dessein.



LETTRE XI.

DE M. L'EVEQUE DE FRÉJUS.

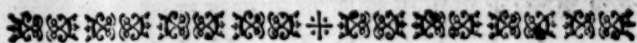
Fréjus , 15 Mars 1708.

IL y a un mois que la crainte de vous paroître indiscret me retient ; mais je me trouve forcé de recourir encore à votre charité , par l'impuissance où je suis de soulager la misère de mes Diocésains. Je vous supplie , Madame , d'être persuadée que c'est avec une extrême peine que je me suis déterminé à vous importuner de nouveau ; & que je serois véritablement affligé , si vous pouviez me croire capable d'abuser des bontés dont

vous m'avez si généreusement honoré. J'ai soutenu jusqu'à l'heure mes Pauvres par des aumônes que la Providence m'a envoyées sans que je m'y attendisse : mais tous les secours sont épuisés aussi-bien que moi , & j'ai quinze Paroisses qui souffrent. Si vous pouviez , Madame , me procurer encore une quête , je puis bien vous assurer que vous ne sçauriez mieux employer vos charités : & ce sera la dernière fois que vous serez importunée de moi.

Vous m'avez fait l'honneur de me mander , Madame , qu'on étoit content de ma conduite ; mais c'est apparemment par un pur effet de votre bonté naturelle , qui voudroit que tout le monde fût heureux. Je sçai que je ne mérite aucune louange , ou en tout cas , ce ne pourroit être que par la droiture de mes intentions , sur lesquelles pourtant j'ai appris qu'on ne m'avoit pas rendu justice. Le respect & la discrétion m'empêchent d'en dire davantage : mais je souhaite seulement que tous ceux qui ont l'honneur de servir le Roi plus utilement que moi , aient pour sa Personne & pour ses intérêts , un zèle aussi ardent & aussi désintéressé que le mien.

Je vous supplie , Madame , d'être persuadée que je sçai connoître le prix de vos bontés , qu'elles seront éternellement gravées dans mon cœur , qui n'est point ingrat , & que je serai toute ma vie , &c.



L E T T R E X I I.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE SENS.

Sens , 7 Septembre 1709.

C E que vous appelez importunité , Madame , sont des faveurs. Il n'y a d'inconvénient au Breviaire Latin & François que vous demandent quelques Religieuses de Moret , ce qui est fort propre pour réveiller en elles leur piété & leur zèle , qu'en ce qu'il est , dit-on , de la version de M. le Tourneux , & qu'il réveillera en elles l'envie d'avoir ses autres Ouvrages , qui ne sont pas , dit-on , sans venin. Il y en aura quelques-unes qui prendront goût à ces sortes de versions , & qui en voudront peut-être avoir d'autres , & ne vous en demanderont pas permission , ni à moi non plus. Cela fera naître cet esprit de curiosité , si fatal à tant de Monasteres. N'aimeriez-vous pas mieux , Madame , les laisser dans leur sainte ignorance , que de courir risque de réveiller la curiosité de certaines filles qui se piqueront de ne trouver que certains livres de beaux , parce qu'ils sont faits par gens suspects , & qui viseront par-là au bel esprit ? Consultez sur cela M. de Chartres : cela en vaut bien la peine.

L E T T R E X I I I .

DE M. L'EVEQUE D'AGEN.

Agen, 25 Avril 1709.

JE dois, Madame, commencer la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire par de très-humbles remercimens de tous les bons offices que vous avez bien voulu rendre auprès du Roi à M. l'Abbé de Belzunce. J'espère qu'il sera un fort bon Evêque, que sa vertu & sa piété édifieront son Diocèse, & qu'il y sera aimé par sa douceur, & ses manieres honnêtes. On lui fait craindre qu'il y trouvera des gens de la nouvelle doctrine, qui assurément ne seront pas de ses amis.

Vous me permettrez, Madame, de vous rendre compte de l'état de cette Province. Sans les secours que M. le Gendre nous a donné & qu'il compte même encore de nous envoyer, nous n'aurions pu subsister pendant plus de six mois. Nous lui avons toute l'obligation possible, & à M. du Rosel, l'un & l'autre s'étant unis à moi pour procurer des grains au pays qui en manquoit absolument.

Je crois, Madame, que selon l'état où nous voyons ce pays, & où se trouvent plusieurs Provinces, on ne peut faire venir trop de bleds de Barbarie ou des pays étrangers : sans quoi le mal sera encore beaucoup plus grand que cette année.

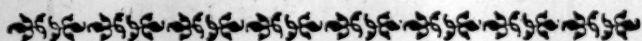
LETTRE XIV.

DE M. LE CARDINAL D'ETRÉES.

Paris, premier Juin 1709.

P OUR répondre à l'honneur que vous me faites & aux bontés dont vous me comblez, il faudroit bien d'autres épreuves, que celles où il vous plaît de me réduire. Commandez des choses plus difficiles, si vous voulez que j'acquierre quelque ombre de mérite auprès de vous, ou plutôt, Madame, ne cessez jamais de me commander. Mon zèle, & mon respect n'admettent pas les bornes où vous vous renfermez. Cette délicatesse me mortifie trop pour ne m'en pas plaindre : & les choses que vous me dites de vos égards sont pour le plus respectueux de vos serviteurs des menaces qui m'affligent. J'espère que j'aurai, au plutôt, l'honneur de vous voir, & de vous le protester moi-même à Versailles, où je tâcherai de me traîner & me présenter aux yeux de mon Maître seul, qui, en vérité, m'est continuellement présent dans le cœur. Je sçai par M. de Richelieu, Madame, que vous n'en doutez pas. Je le presse de se montrer tout le premier ; mais il me semble que n'étant pas en état de le faire, ce sera au moins être moins éloigné de vous

quand ce sera. J'aime & j'honore M. de Chartres de tout mon cœur, & pour me servir d'un terme de l'Ecriture, *nos ames sont colées l'une à l'autre*. Ainsi sans y joindre une suprême autorité, que ne ferai-je pas, pour servir les Prélats de Saint Cyr?



LETTRE XV.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE ROUEN.

3 Septembre 1709.

DIEU veuille, Madame, que les mauvaises nouvelles qui nous viennent d'Espagne & de Flandres ne vous accablent point ! Elles m'affligent, je vous assure, très-vivement, & m'inquiètent pour le Roi & pour vous. Il semble que le Seigneur veuille nous ôter les derniers retranchemens de notre assurance. Ses jugemens sont justes, & ses miséricordes sont sans bornes. Je ne sçaurois croire, non plus que vous, que Dieu veuille abandonner aux ennemis de la Religion un Royaume où, après tout, elle s'est toujours maintenue dans une plus grande intégrité que dans aucun autre. Ce qui nous manque, Madame, c'est qu'ayant la foi nous n'en avons plus les œuvres : *Vous m'avez fait un grand bien*, disoit le Prophète à Dieu : *car j'ai cherché les voyes de votre justice*. Plus nos malheurs augmen-

tent, plus nous nous éloignons de Dieu : sans doute ce qui nous en attire la continuité.

Le prix des bleds diminue tous les jours : on en a à présent ici : le froment est à seize livres le septier, mesure de Paris : ainsi le pain des pauvres est à très-bon marché, dont bien nous en prend : on y est tranquille, grace à Dieu. Il me paroît qu'on n'y a point encore perdu l'intention d'aider le Roi : mais on voudroit le faire d'une certaine façon que les gens d'affaires n'y eussent aucune part. J'ai déjà eu l'honneur, Madame, de vous mander qu'on est déjà très-indisposé contre eux. Je fais de mon mieux, comme vous pensez bien, pour les soutenir dans l'amour & dans l'attachement que nous devons à notre Maître. Personne au monde, Madame, ne partage plus véritablement votre peine que moi.



LETTRE XVI.

DE M. L'EVEQUE DE NOYON.

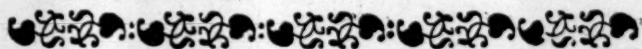
16 Novembre 1709.

VOUS m'avez fait l'honneur de me dire que vous auriez la bonté de m'accorder votre protection. Permettez nous, Madame, de l'implorer pour une affaire qui regarde la gloire de Dieu, &

l'édification de son Eglise. Il y a dans mon Diocèse une Abbaye de filles, de l'Ordre de Cîteaux, appelée Chassé: le Visiteur de l'Ordre s'est avisé de donner de sa propre autorité, & de celle de son Général, des privilèges à plusieurs Religieuses de sortir, & de demeurer chez leurs parens dans le monde. Dès que je l'ai sçu, j'en ai écrit à M. l'Abbé de Cîteaux pour me plaindre à lui du scandale que cela donnoit, & de ce qu'il me paroïssoit qu'il ne pouvoit pas donner à ses Religieuses la permission de sortir sans mon consentement, attendu que, quoiqu'elles fussent exemptes, la clôture m'appartenoit: que même M. de Clermont, mon prédécesseur, avoit obtenu des Arrêts à l'occasion d'une Abbesse de Chassé qui étoit sortie. J'ai l'honneur de vous envoyer, Madame, la réponse de M. l'Abbé de Cîteaux. Je ne sçaurois remédier à un si grand désordre, sans me jeter dans un grand procès qui me consumeroit, & mon tems que je dois au reste de mon Diocèse, & le peu de biens que j'ai, que je dois à mes pauvres, sur-tout dans des tems aussi malheureux pour moi. Il n'y a, Madame, que l'autorité du Roi, qui puisse apporter un prompt remède à ce grand mal. La plupart de ces Religieuses sont à Perronne: il y en a de fort jeunes: il y a dans cette Ville une garnison: la Religion est très-foible dans tous ces cantons-là: l'on voit ces filles se promener dans les marchés:

A MAD. DE MAINTENON. 23

l'on m'a même assuré que l'on en avoit vû
une sortir à minuit d'une hôtellerie ap-
pellée le *Grand Cerf*. Que diront les Nou-
veaux Réunis, s'ils ont ce spectacle pen-
dant tout l'hiver ? Vous êtes, Madame,
la protectrice des Evêques. J'ose me flat-
ter, que pour la gloire de Dieu, & le
bien de la Religion, vous voudrez bien,
Madame, être la mienne dans une occa-
sion, où l'une & l'autre souffre beau-
coup : j'en aurai une très-respectueuse
reconnoissance.



LETTRE XVII.

DE M. LE CARDINAL DE LA TREMOILLE.

Rome, 5 Avril 1709.

JE ne puis attribuer qu'à l'excès de
votre bonté le remerciement que vous
voulez bien me faire sur ce que j'ai ob-
tenu en faveur de M. l'Evêque de Char-
tres. Je me serois contenté bien à moins :
& il me suffisoit que vous n'eussiez pas
trouvé mauvais que le *gratis* n'eût pas été
accordé entierement. Comme je n'assistai
point au Consistoire, où je pouvois ren-
dre compte de ce que vous m'aviez fait
l'honneur de m'écrire sur son sujet, je
priaï M. le C. Gualtiery de le faire à ma
place : & je fus fort sensible à ce qu'il lui
dit de votre part. Je dois vous assurer,

Madame , que les sentimens du Pape pour votre personne sont tels que vous le pouvez souhaiter. Il ne me reste aujourd'hui qu'à vous supplier instamment de vouloir bien m'honorer de vos ordres : car je ne désire rien davantage , que de les exécuter , & de pouvoir vous faire connoître les sentimens de reconnoissance , & le profond respect avec lequel , &c.

L E T T R E X V I I I .

D E M. L'EVEQUE DE N I M E S .

Nîmes , 27 Mars 1712.

IL ne m'appartient point de vous demander des graces , quoique vous m'ayez fait autrefois l'honneur de dire à M. de Poitiers , lorsqu'il eut la bonté de me présenter à vous , que mon nom ne vous étoit pas inconnu. Je le suis trop moi-même , malgré le juste empressement que j'ai eu de vous rendre mes hommages , pour mériter la moindre attention de votre part. Je ne laisse point, Madame, de me persuader qu'un Evêque ne sçauroit vous déplaire , quand il prendra la liberté de vous parler pour un excellent sujet , qui a l'honneur de porter un nom qui l'approche de vous. C'est M. l'Abbé de Cardillac : il vous est déjà revenu par plus d'un endroit , Madame , que c'étoit un

un homme d'un mérite fort peu commun , & qu'il y en avoit très-peu en France qui fussent capables de faire vendre des biens de l'Eglise , & d'y travailler avec plus d'éclat. C'a été dans cette vûe , que je l'ai sollicité de venir m'aider dans les fonctions de mon pénible ministère , & que j'ai obtenu de lui cette complaisance. J'ai cru que je devois à la Religion un sujet de ce mérite ; & je crois lui devoir à lui , Madame , le soin de vous le faire connoître , & de vous solliciter en sa faveur. Personne assurément n'est plus digne de votre protection. Si mon témoignage ne paroît pas devoir être d'une assez grande considération pour vous déterminer, qu'il serve du moins , Madame , à vous engager à en chercher d'autres , sur lesquels vous puissiez plus sûrement vous reposer. Monsieur l'Abbé de Cardillac ne craint point d'être approfondi : ce qu'il a plutôt à craindre , c'est que l'on ne soit d'accord avec sa modestie pour le laisser dans une espèce d'obscurité. Mais je trahirois l'Eglise par cette déférence pour son goût.





L E T T R E X I X .

DE M. L'EVEQUE DE BELLEY.

Dijon, 7 Décembre 1710.

MADAME, j'ai attendu de pouvoir vous marquer le succès de mes affaires, avant que d'avoir l'honneur de vous remercier de la Lettre que vous m'avez envoyée pour M. de Trudaine. Je vous dirai que j'ai gagné pleinement & entièrement tous mes procès. J'aurois pu fort incommoder mes Parties, si je leur avois fait payer en entier tous les dépens qui m'étoient adjugés : mais je leur ai presque tout remis, jugeant qu'il me convenoit de donner cet exemple, & de désintéressement, & de modération. M. de Trudaine a reçu avec un respect infini la Lettre dont vous l'avez honoré, & il m'a rendu ses bons offices de la manière du monde la plus efficace & la plus forte. Madame l'Intendante, sçachant que mes intérêts ne vous étoient pas indifférens, s'est employée vivement auprès de mes Juges. Je suis heureux que les choses aient tourné de manière que je puisse m'en retourner dans mon Diocèse avant l'hyver. Je compte de partir dans deux jours pour m'y rendre. Je crois, Madame, que vous apprendrez

A MAD. DE MAINTENON. 27

avec plaisir que la Sœur Angelique, qui est aux Carmelites de cette ville, & qui a été élevée à S. Cyr, fait des merveilles, & est l'exemple de la plus haute perfection dans toute la Communauté. J'ai eu la consolation de la voir une fois, & j'en sortis tout embaumé. Elle m'a assuré, & toute la Communauté, que tous les jours on prioit Dieu pour vous.

LETTRE XX.

DE M. L'ÉVÊQUE DE BELLEY.

Dijon, 20 Décembre 1710.

MADAME, le bon Dieu a voulu joindre à ma mauvaise santé la croix d'avoir un procès contre ma Cathédrale. Il y a cinq ans que je tâche, par mon exemple & par mes avis charitables, de persuader à mes Chanoines, qu'il est contre la sainteté de leur état & les règles de l'Eglise, de jouer, d'aller à la chasse, & de retenir dans leurs maisons de jeunes servantes. Ma douceur & ma patience n'ont servi qu'à les rendre plus opiniâtres. Il y a un an, que je voulus par force les obliger à faire sur ces points ce qu'ils devoient d'eux-mêmes exécuter : ils s'élèverent comme des furieux contre moi : ils me firent un procès au Parlement de Dijon, où je suis venu depuis huit jours

pour le soutenir. Ce qui les rend si hardis, c'est que la plûpart des Chanoines ont des parens , des amis dans le Parlement ; & moi je me trouve dans un Pais , sans parens , sans amis , sans habitudes , & de plus dans un Parlement qui a toujours été très-opposé à l'autorité épiscopale. C'est ce qui a obligé tous les Evêques de son ressort à demander au Roi des Evocations au Parlement de Paris. Je suis le seul qui leur reste : je ne sçai pas comment ils me traiteront. Tout ceci, Madame, m'engage à m'adresser à vous , avec ma confiance ordinaire , pour demander une Lettre de recommandation auprès de M. de Trudaine , Intendant ici , pour qu'il m'aide de ses avis , afin qu'on me rende une prompte justice , & que je puisse au plutôt me retirer dans mon pauvre Diocèse, que j'ai abandonné. Mes Parties ne cherchent qu'à allonger , pour me lasser & pour m'épuiser.



LETTRE XXI.

DE M. L'ÉVÊQUE DE BLOIS.

Paris, 1 Janvier 1711.

JE ne puis, Madame , avoir l'honneur de vous souhaïter la bonne année dans une meilleure occasion que celle du grand événement d'Espagne , qui vous

donne tant de lieu d'en espérer une plus heureuse que les précédentes. Voilà l'unique condition effacée enfin des articles de paix , où nos ennemis l'avoient osé mettre avec tant d'insolence ! la voilà effacée , on le peut dire , de la propre main de Dieu. On ne sçauroit la méconnoître dans ce qui vient de se passer en si peu de tems dans ce Royaume-là : elle semble n'avoir permis à l'Archiduc de passer jusqu'à Madrid , que pour y être rejeté , comme un usurpateur , plutôt que reconnu pour Prince légitime. La Nation a confirmé par-là le choix qu'elle avoit fait de Philippe : & Dieu vient de manifester bien hautement , par l'entiere défaite de cette armée victorieuse , que la voix de ce Peuple si fidèle & si affectionné étoit véritablement la sienne. Il faut espérer , Madame , que le tems est venu , auquel elle doit aussi se déclarer pour nous , & prescrire des bornes à ceux qui semblent n'en vouloir plus reconnoître aucune. Sans entrer dans le conseil de Dieu , nous pouvons avoir cette confiance en sa divine miséricorde. Il ne rejettera pas toujours nos prières : il est de sa gloire de relever les humbles , & d'abattre les superbes : il laisse monter l'orgueil jusqu'à un certain point , pour le punir ensuite avec plus d'éclat : celui de nos ennemis ne peut guère monter plus haut : & ils seront bien aveuglés , si l'exemple de ce qu'ils viennent de voir en Espagne

ne leur fait craindre en Flandres un pareil châtiment.

Je me console, Madame, dans ces espérances au commencement de cette nouvelle année, & j'augure bien du succès de mes vœux. Je les fais, ce me semble, avec plus de ferveur & plus d'assurance que jamais : mais j'ai toujours pour objet principal la conservation & la santé du Roi : c'est le premier mouvement du cœur François, que je sens assurément plus vivement qu'un autre. Je me flatte, Madame, que vous me feriez bien la grâce d'en répondre pour moi. Je compte même que c'est mon plus grand mérite auprès de vous.



LETTRE XXII.

DE M. LE COADJUTEUR DE BABYLONE.

A la Rade de Metelin, ce 7 Janv. 1711.

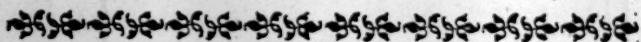
L'OCCASION d'un vaisseau du Roi, qui se trouve dans notre route de Smyrne à Constantinople, & qui part pour France, m'excite à prendre la liberté de vous présenter mes très-humbles respects, & de vous marquer la joie que j'ai eu dans les Pais infidèles, où les vents contraires nous ont fait arrêter à Smyrne & dans plusieurs Isles, où le nom de Sa Majesté vit de tous côtés, & de me

joindre aux prières qu'on y fait parmi les Catholiques qui y restent pour sa prospérité. J'ai vû dans l'Isle de Santorin, à l'entrée de l'Archipel, du côté du Levant, les Grecs & les Latins regarder le Roi comme leur protecteur : & dans plusieurs Messes que je leur ai célébrées, on y a chanté le Pseaume & la Priere pour le Roi. J'y ai eu la consolation d'y recevoir la profession de foi d'un Archevêque Grec, qui me demanda dans une visite à m'entretenir en particulier, parce qu'autrement les Turcs leur feroient des avanies ; & le Patriarche schismatique lui porteroit & aux Grecs de cette Isle des coups très-préjudiciables à la Foi Catholique. J'ai dit depuis, avec plusieurs personnes de notre voyage, la sainte Messe, dans une Eglise de saint Martin, l'un des Patrons de nos Rois, dans une Isle appelée Stampalie, où des Grecs se joignirent à nous, & où l'on pria solennellement pour Sa Majesté.

M. Bonal, Vice-Consul de France, & le Pere Tartillon, Jésuite, m'engagerent depuis à Chio, d'y célébrer la Messe Pontificale le 26 Janvier, à sept ou huit mille Catholiques Latins, qui n'ont point d'autre lieu sûr pour s'assembler, que la Chapelle de France, & d'y donner la Confirmation à près de neuf cens, qui n'avoient point vû d'Evêques depuis dix-sept ans pour la leur donner. Leur Eglise Cathédrale est misérablement changée en

mosquée , depuis la dernière guerre du Turc avec les Chrétiens. J'ai trouvé à Smyrne une grande paix pour les Missionnaires , au lieu que quelques-uns de Chio avoient été délivrés des fers par M. le Vice-Consul , huit jours auparavant que j'y donnai la Confirmation.

Nous attendons devant la Ville de Metelin un vent favorable pour gagner le canal de Constantinople , où je serai obligé d'attendre la saison de la Mer Noire , pour passer en Perse , & les occasions que M. Desalleurs voudra bien me procurer. J'ai déjà appris qu'il souhaitoit me loger , comme M. de Fontenai , Consul de France , l'a fait à Smyrne. J'espère toujours , Madame , que la bonté de Sa Majesté soutiendra notre Mission Française , qui priera sans cesse pour la conservation de sa Personne sacrée.



LETTRE XXIII.

DE M. L'ÉVÊQUE DE MEAUX.

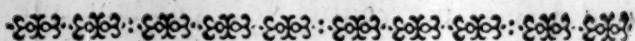
Paris , 21 Juin 1711.

ETANT hier , Madame , dans la chambre de M. le Dauphin , où je l'attendois , Madame la Dauphine , qui en fut avertie par Madame la Comtesse de Mailly , qui m'avoit vû en passant , me fit l'honneur de me venir joindre , & de me

dire qu'elle me venoit voir pendant que M. le Dauphin prenoit son Caffé, & de rester un bon demi-quart d'heure sur ses pieds à m'entretenir de plusieurs choses, meilleures les unes que les autres. Comme je sçai, Madame, que je ne dois ces marques de bontés, dont la Princesse m'a accablé, qu'à l'attachement inviolable qu'elle sçait que j'ai pour vous, & qu'aux bons offices que vous m'avez rendus auprès d'elle, je vous supplie de lui faire de ma part mille & mille remercimens, & de lui demander la permission de lui faire ma cour à Versailles. Des cœurs faits comme le mien sont plus sensibles à l'estime & à l'amitié, qu'à toute chose : & cette Princesse a des manieres à s'attacher entierement tous les François.

Je ne suis pas moins content, Madame, de l'entretien dont M. le Dauphin m'honora. Je trouvai dans ce Prince beaucoup de pénétration, une droiture admirable, & beaucoup d'envie d'être instruit des choses dont il se mêle : mon intention étoit, Madame, de vous rendre compte, en le quittant, de tout ce qui s'étoit dit.



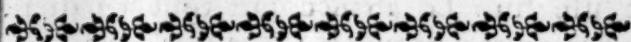


L E T T R E X X I V .

DE M. L'EVEQUE DE MEAUX.

Le Mardi 14 Juillet 1711.

J'AI été mortifié, Madame, de n'avoir pu prendre congé de vous aujourd'hui à Marly, où j'ai été : mais j'ai dit à M. Voisin à peu près tout ce que j'avois à vous dire, qui ne manquera pas de vous parler sur cela. Je crains beaucoup pour le succès de notre affaire : jusqu'ici, M. le Cardinal a rejeté tous les expédiens dont j'eus l'honneur de vous parler la dernière fois. M. le Cardinal d'Etrées, & notre bon Pasteur ont travaillé en vain : peut-être que dans la dernière entrevue que M. le Cardinal de Noailles aura demain avec M. le Dauphin, il se radoucira : s'il ne le fait pas, je crains beaucoup pour les suites. Il auroit fallu vous voir, Madame, pour vous en dire davantage. Je n'ai rien oublié, & encore aujourd'hui, de tout ce qu'il falloit dire pour parvenir à un accommodement. Comme M. le Cardinal ne nous vit pas Dimanche, je vous conjure, Madame, de lui parler demain, avec toute la force que vous inspire le zèle que vous avez pour le bien de l'Eglise & de la Religion.



L E T T R E X X V.

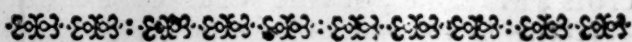
DE M. L'EVEQUE DE MEAUX.

Paris, 15 Juillet 1711.

JE ne doute pas, Madame, que la Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier au soir, à mon retour de Marly, ne vous ait donné de l'inquiétude, par le peu d'espérance que je vous ai marqué qu'il y avoit à un accommodement : mais comme j'ai appris ce soir, que dans l'entretien que M. le Dauphin a eu aujourd'hui avec M. le Cardinal de Noailles, ce Cardinal lui a paru plus disposé que Dimanche dernier à entrer dans les derniers moyens qu'on lui a proposés. On me donne de nouveaux sujets d'espérer : & je crois, Madame, devoir vous en donner avis sur le champ, afin que vous soyez aussi-tôt instruite de la situation de cette affaire. On me mande de me trouver à Fontainebleau le 25 ou le 26 de ce mois au plus tard, & d'y porter les dernières résolutions de M. le Cardinal de Noailles. Je ferai en attendant tout ce que je pourrai, & par moi-même, & par ceux que je croirai qui ont le plus de pouvoir sur son esprit, pour le déterminer enfin à ne pas laisser sortir cette affaire des mains de M. le Dauphin, sans une heu-

reuse fin. Le Prince fait tout ce qu'il peut pour y parvenir, & au-delà de tout ce qu'on en pouvoit attendre. Je ne fais rien, Madame, que de concert avec notre bon voisin M. le Curé de Saint Sulpice : il pourra vous assurer que je vais aussi loin que je le peux pour le Cardinal, sans manquer à ce que je dois à la vérité & aux Evêques, qui se plaignent, & qui de leur part demandent satisfaction.

En sortant hier du Cabinet de M. le Dauphin, je rencontrai Madame la Dauphine, qui me fit l'honneur de me témoigner, d'un air si touché, la peine qu'elle ressentoit de ce que cette affaire ne finissoit point, que je ne sçaurois assez vous dire, Madame, le bien que je présume d'une Princesse qui, à son âge, témoigne avoir autant d'attention qu'elle m'en a marqué à une affaire aussi sérieuse que celle-là.



LETTRE XXVI.

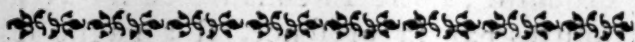
DE M. L'ÉVÊQUE DE BELLEY.

Belley, 12 Août 1711.

MADAME, je suis persuadé que votre charité pour moi vous aura rendue sensible aux peines où je me suis trouvé, en arrivant dans mon Diocèse. Tout le pays étoit dans le trouble ; les

partis de l'Armée de M. le Duc de Savoye venoient jusqu'à une lieue & demie de Belley, & tous les Peuples étoient dans une frayeur si extrême, qu'un grand nombre auroit pris la fuite, si M. de Trudaine, notre Intendant, ne les avoit rassurés par sa présence. Il a gagné les cœurs de la Noblesse & des Peuples à un point qu'il en est universellement adoré. En vérité, il mérite l'approbation de tout le monde. Dès qu'il est arrivé à Belley, il y a pris de telles fatigues pour le service du Roi, qu'il n'y a que son zèle qui puisse le soutenir dans tous les mouvemens qu'il se donne. Il fait en perfection les affaires de Sa Majesté, & a pour les Peuples une tendresse d'un véritable Pere. Sans lui, notre Province auroit été ruinée; mais il a établi un si bel ordre, que les troupes n'ont manqué de rien, & que le pays n'a point été trop fatigué. Jamais le désintéressement d'un homme n'a été plus grand que le sien: & tout le monde en est si persuadé, que chacun ne se lasse pas de le dire, & de le louer. Tout ce que nous craignons, c'est que son trop de mérite ne nous le fasse perdre. Il vit ici d'une manière très-édifiante: & j'espère que le bon exemple qu'il donne à Belley ne sera pas inutile pour bien des personnes de condition. Les Ennemis, qui étoient à une lieue & demie de nous, se sont retirés à Chamberry depuis quelques jours: on ne sçait pas s'ils retourneront dans notre

voisinage. On dit Son Altesse Royale malade de la fièvre quarte, & qu'elle pense dans peu de jours à repasser les Monts. Voilà toutes les nouvelles de ces pays-ci.



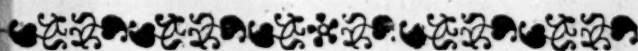
LETTRE XXVII.

DE M. LE CARDINAL D'ÉTRÉES.

Paris, 23 Août 1711.

JE perds en M. le Maréchal de Boufflers un parent & un ami que je regretterai toute ma vie, & d'un caractère à devoir être regretté de tout le monde. Je sçai par lui-même, Madame, tout ce qu'il vous devoit. Ce qui reste de sa famille n'a pas besoin de secours auprès de vous : mais s'il en avoit besoin, je joindrois mes supplications aux siennes. Sa perte fait vaquer une Charge de Capitaine de Gardes du Corps ; le comble de mes souhaits, ce seroit de voir mon Frere plus entierement, ce me semble, attaché par ce degré de domesticité à la personne de mon Maître & de mon Bienfaiteur, à qui dans ma retraite & dans mon inutilité, mon cœur ne donne pas moins des marques de mon zèle & de ma reconnoissance, que je m'efforçois d'en donner dans les emplois dont il m'a honoré. J'aurois la satisfaction, avant que de

mourir , de voir le Maréchal d'Etrées dans la même Charge auprès de Sa Majesté , où ce Jean d'Etrées son trisaïeul , dont il a été parlé dans son tems , fut auprès de François premier , & d'Henri second , avant que ce dernier l'eût honoré de la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie. Je vous supplie , Madame , de me pardonner cette importunité. On ne croit pas se méprendre , quand on se fonde sur vos anciennes bontés : & on doit un peu compatir , si ne désirant rien pour moi que Sa Majesté a comblé , je désire pour un nom , qui cependant peut finir bien-tôt après moi , qu'il finisse avec ce glorieux caractère.



L E T T R E XXVIII.

DE M. L'EVEQUE DE MEAUX.

Paris , 3 Septembre 1711.

J'APPRENS , Madame , par le rapport que M. de Bordeaux m'a fait ce matin de ce qui a été réglé à Fontainebleau , que l'on s'est enfin déterminé à séparer l'affaire de Quesnel de celle des Evêques : ce qui étoit , comme vous sçavez , mon sentiment , & que l'on a embrassé l'expédient que j'avois aussi proposé en dernier lieu pour finir cette affaire des Evêques. Elle aura des difficul-

tés dans l'exécution ; mais enfin il y a lieu d'espérer qu'elle se terminera à bien, & qu'après tant d'orages le calme reviendra. Il faut toute l'habileté de M. le Duc d'Antin pour accommoder sincèrement les deux partis , & je souhaite très-fort qu'il y réussisse. L'empressement que j'ai eu de revenir est cause que je n'ai pas vu M. de Rouen : ce qui me fâche à présent très-fort. .

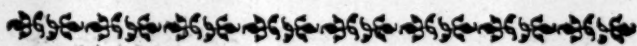


L E T T R E X X I X .

DE M. L'ARCHEVEQUE D'ARLES.

CEs tems plus heureux, que votre bonté, Madame, sembloit demander pour moi , ne feroient-ils pas encore venus ? Un homme dont les malheurs ont sçu intéresser si vivement l'ame du monde la plus grande, la plus noble, la plus généreuse & la plus sainte, ne peut être sans espérance, quand il s'offre une ample matiere à son pouvoir. Un Cordon bleu , une Charge près la Personne du Roi , des Abbayes vacantes , je ne parle pas de l'Archevêché ; car pour un si grand poste, il faudroit des qualités que je ne me connois point. Ce n'est pas , Madame, que si la lice étoit ouverte à la dispute , & si le concours avoit lieu comme dans les pays où le Concile de Trente est reçu , les
Prétendans

Prétendans ne me feroient pas de peur. La vie retirée que ma mauvaise fortune me faisoit mener dans ma jeunesse , m'a permis de donner plus de tems qu'un autre à l'étude. Je crois avoir assez marqué mon désintéressement & mon peu d'ambition , puisque pouvant aller réveiller les mortifications que le Roi m'avoit données contre son gré , j'ai mieux aimé me tenir obscurément dans mon Diocèse. C'est , Madame , ce qui m'enhardit à vous représenter que Rheims principalement demande un homme , qui , par sa science & son attachement à la saine Doctrine , répare les maux introduits par le passé ; qui surveille & combatte les erreurs naissantes , & qui soutienne le bien que Sa Majesté tâche d'établir. Le zèle que vous avez toujours eu contre les nouveautés , doit tâcher d'y mettre un frein pour l'avenir. Car je gémis souvent , Madame , de prévoir que l'Eglise n'aura pas toujours les appuis que Dieu lui donne aujourd'hui. J'en demande toujours la conservation , & suis , &c.



L E T T R E X X X.

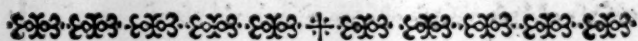
DE M. L'ARCHEVEQUE D'ARLES.

JE pars pour Rheims , Madame : c'est dans les tems difficiles qu'il faut être à son poste. N'attendez pas des actions

Lett. Tom. V.

D

de graces de vos bienfaits : toute la reconnaissance que j'en ai ne sçauroit me porter à vous remercier de l'excès de vos bontés. Je vivois heureux & tranquille, & à cette douceur de vie va succéder une hidre d'affaires & une multitude de difficultés & de traverses. J'espère que vous voudrez bien toujours m'honorer de votre protection : mais j'ai encore plus besoin de vos conseils & des lumières d'une personne que la sagesse de Dieu anime. Vous me permettrez d'y avoir recours dans les occasions : je connois trop ma foiblesse, pour me charger d'un si pesant fardeau sans un tel secours. Le Pape, malgré cette prédilection tant de fois relevée, n'a pas voulu m'accorder la moindre diminution sur mes Bulles : l'expédition n'en est pas encore faite : je puis par conséquent faire une nouvelle tentative : une de vos Lettres, Madame, donneroit force à l'entreprise : mais, Madame, si cela vous donnoit la plus petite peine du monde, je n'y penserois pas davantage.



LETTRE XXXI.

DE M. L'ARCHEVEQUE D'ARLES.

MADAME de Mailly est bien surprise, Madame, de se trouver mêlée, sans le sçavoir, dans une affaire de

Jansénisme. Voici tout simplement comme la chose s'est passée. Un Marchand Linger, qui sert M. de Bourgogne depuis long-tems, & dont le frere est Chartreux à Paris, ayant appris qu'on vouloit envoyer son frere dans une autre Maison, est venu prier Madame de Mailly d'obtenir de la Duchesse de Bourgogne un billet qui fit connoître qu'elle souhaitoit qu'on laissât ce Religieux dans son Couvent à Paris. Madame de Mailly lui ayant dit qu'elle ne demanderoit pas une si petite chose à la Princesse, a bien voulu par charité faire le billet elle-même, qu'elle a adressé au P. Visiteur. Ce n'a donc été qu'une pure surprise, dont il étoit difficile de se garantir. Le P. le Tellier, que j'ai prévenu, & qui ne sçavoit pas encore cette histoire, m'a promis qu'il n'en parleroit pas à Sa Majesté; & il m'a conté la-dessus que Madame avoit été trompée de même, lorsque l'Archevêque de Rouen fut nommé, & qu'à la prière de Madame de Maubuisson, elle lui avoit recommandé deux hommes pour être employés dans son Diocèse: c'étoient seulement Messieurs Couet & Laon. Madame les rejetta bien vite, quand on les lui eut fait connoître. J'irai demain aux Chartreux pour retirer la Lettre de Madame de Mailly, & pour assoupir cette affaire.

L E T T R E X X X I I .

DE M. L'EVEQUE DE FRÉJUS.

1712.

MADAME, j'éprouvai, il y a six ans, après le passage des Ennemis, de si grandes marques de votre bonté & de votre charité pour mon Diocèse, que j'y ai encore recours avec quelque confiance. Les mauvaises récoltes & les malheurs de la guerre ont réduit les Communautés laïques de cette Province dans l'impuissance de payer leurs Créanciers, dont tous les Monastères de filles de mon Diocèse sont du nombre. Il y a cinq ans, Madame, qu'elles ne tirent presque rien des rentes qui leur sont dûes, & il y a trois Maisons que je ne sçai plus comment soutenir. Je n'ignore pas, Madame, qu'on s'adresse à vous de tous côtés pour de pareilles choses, que votre cœur, compatissant aux besoins des Pauvres, voudroit faire l'impossible pour les soulager tous, & que vous souffrez autant qu'eux de n'y pouvoir suffire. C'est aussi ce qui m'a arrêté long-tems : mais j'ai cru ne devoir pas balancer, Madame, à vous exposer au moins ma peine, quand même cela devroit être inutile. Vous connoissez mieux qu'une autre l'importance de

retenir les Religieuses dans leurs Monastères, & le danger qu'il y a de leur en ouvrir la porte. Si vous jugez, Madame, que cette bonne œuvre doit l'emporter sur tant d'autres, dont vous êtes chargée par votre charité si bienfaisante, & que vous ayez la bonté d'y destiner, par préférence, une des quêtes de la Cour, je vous en ferai sensiblement obligé; & vous me tirerez d'un grand embarras. Si vous ne le pouvez pas, je n'en murmurerai point, & n'en attribuerai la cause qu'à l'accablement des autres engagements, où votre zèle vous met de tous côtés.



LETTRE XXXIII.

DES MOINES DE CÎTEAUX.

Cîteaux, 8 Mai 1712.

LA bonté avec laquelle vous avez protégé l'Abbaye de Cîteaux, en toutes les occasions où elle a eu recours à votre puissant crédit, nous fait prendre aujourd'hui la liberté de vous écrire au sujet de l'un de nos Confreres, appelé Dom Etienne Printet, Procureur - Général de l'Ordre, en Cour de Rome, que l'on nous assure devoir être privé par S. M. de voix passive, à l'élection du nouvel Abbé de Cîteaux, que nous devons faire le dix-neuf de ce mois, en conséquence de la

permission que le Roi a eu la bonté de nous accorder pour cet effet. Nous avons de la peine à concevoir comment un Religieux, dont la conduite a toujours paru très-regulière aux yeux de tout son Ordre, & qui a été choisi parmi un nombre considérable de personnes sages & capables, & spécialement attaché au service de Dieu & à la Religion, autant que son devoir & son état l'y obligent, auroit pu devenir suspect à S. M. à moins que des personnes peu informées de la bonté de son caractère, n'aient été surprises dans la peinture qu'on peut leur en avoir fait, & sur cette idée défectueuse, l'avoir représenté au Roi tout autre qu'il n'est. A Dieu ne plaise néanmoins, que nous voulions approfondir ici un mystère, dont nous ne souhaiterions avoir la moindre connoissance, si notre état ne nous engageoit à rendre témoignage à la vérité opprimée ! Nous vous supplions seulement, Madame, de faire quelque attention à nos très-humbles remontrances, & à l'affliction que nous avons d'entendre dire que nous sommes à la veille de voir condamner un Confrère qui est prêt à justifier la droiture de sa conduite, quand il plaira à Sa Majesté d'en prendre connoissance. Si nous scävions la source de la disgrâce dont il est menacé, peut-être nous seroit-il facile d'effacer les impressions désavantageuses que les mauvais rapports peuvent faire ; mais il vaut mieux pour nous

de nous reposer sur les grandes lumières d'une personne comme vous, Madame, qui juge des choses avec discernement, & qui ne prend jamais le faux pour le vrai. C'est ce principe de justice, reconnu en vous par tout le Royaume, qui nous fait espérer l'honneur de votre protection pour notre Confrère. Cependant si les rémoignages de Nosseigneurs les Cardinaux d'Etrées, de Noailles, de la Tremouille, de M. le Maréchal d'Uxelles, de M. l'Abbé de Polignac, qui l'honorent de leur bienveillance, peuvent servir à sa justification auprès de vous, nous osons, Madame, vous assurer qu'ils ont toujours été édifiés de sa conduite, aussi-bien qu'une infinité de personnes de distinction, qui ne sont pas moins surprises que nous, d'apprendre qu'on ait entrepris de le décrier à la Cour. C'est à quoi nous vous supplions humblement d'avoir égard, & de permettre que nous vous réitérions les marques du très-profond respect avec lequel nous sommes, Madame, &c.



L E T T R E X X X I V .

DE M. LE CARDINAL D'ETRÉES.

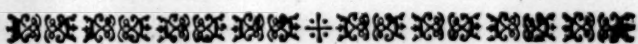
Paris, 26 Septembre 1712.

JE remettrai incessamment entre les mains de M. le Curé de Saint Sulpice la démission de ce petit Bénéfice, que

vous, Madame, & ce grand Evêque, & mon bon ami, avez, il y a si long-tems saintement destiné à l'établissement d'un Séminaire, très-nécessaire dans un Diocèse aussi étendu que le sien, & je chargerai le zèle de la conscience du neveu de prendre des mesures bien sûres pour l'accomplissement de cette bonne œuvre où vous vous intéressâtes, quand son oncle illustre en forma le dessein : quelque badinerie qu'il faille souvent pardonner à votre petite Maréchale, à quoi je me suis accoutumé sur votre exemple, je la grondai bien à son retour de Fontainebleau, quand elle me dit de quelle maniere elle vous avoit parlé de mon attention sur votre filleule. Je défavouai les expressions si peu propres dont elle s'étoit servie. Je l'aurois blâmée, si elle avoit employé les termes de peine & de sensibilité, même celui d'un peu de mortification : mais je m'en vois trop dédommagé ; & sa faute à mon égard n'est que trop heureusement réparée par l'admirable Lettre qu'elle m'a attiré, qui renferme tout en si peu de paroles : du jeu, des tours : de la finesse à penser, & le choix dans ses expressions : en un mot, c'étoit une Lettre comme il n'y en a point. Je ne me suis servi de ma vie de cette phrase, & je ne m'en servirai jamais que pour vos Lettres : c'est par cette raison que j'ai voulu la distinguer par la grosseur des caractères. Je m'en suis déjà paré avec mes amis : je prétends
m'en

A MAD. DE MAINTENON. 49

m'en parer encore. Il me semble que je mets un fard innocent sur les rides de ma vieillesse. J'en ferai part à M. de Richelieu, dans les fréquens rendez-vous que nous nous donnons, & où nous ne cessons de parler de vous.



LETTRE XXXV.

DE M. L'EVEQUE DE BLOIS.

28 Septembre 1712.

Nous ne sommes en peine, Madame, au sujet de votre chere Carmelite, que d'accorder la facilité qu'elle trouve dans tous les exercices les plus austères de sa Règle, avec l'envie qu'elle a de faire pénitence. Elle ne croyoit pas qu'on pût gagner le Ciel à si bon marché, & être heureux en ce monde & en l'autre. Je lui fais bien entendre qu'il ne faut pas sitôt chanter victoire, & qu'elle ne doit pas croire que ces douceurs, que Dieu accorde dans ces commencemens à la foiblesse, durent toujours : que le tems des souffrances & des amertumes viendra lorsqu'elle y pensera le moins. Cet avenir fâcheux ne lui fait point de peur : elle y paroît toute préparée, & pleine de confiance que Dieu lui continuera ses miséricordes en quelque état qu'elle se trouve, & que la plus grande de toutes

Lett. Tom. V.

E

fera qu'il la juge , ou plutôt qu'il la rende digne de souffrir quelque chose pour lui. Elle est persuadée que dans le monde on souffre encore beaucoup plus pour ce qu'on y aime , qu'une Carmelite ne peut trouver à souffrir pour Dieu : & quand on aime bien , on se plaît même à souffrir , & à surmonter tout ce qu'il y a de plus pénible & de plus difficile. Son grand attrait est un amour de reconnoissance , pénétrée qu'elle est , de toutes les graces que Dieu lui a faites. Je vous rends compte , Madame , insensiblement , de l'examen que j'ai fait de ses dispositions. S'il y a au monde une Carmelite bien appelée à son état , c'est celle-là. On le peut dire d'autant plus sûrement , qu'il n'est pas possible , à la maniere naïve & ingénue dont elle s'exprime , de ne pas sentir qu'elle dit vrai. Je puis encore vous assurer , Madame , que toute la Communauté en est enchantée , & qu'elles n'en ont jamais reçu aucune avec tant de marques d'amitié. Ce qu'il y a de plus marqué en elle , à ce qu'elles disent toutes , c'est qu'à son âge elle est tout aussi docile , aussi obéissante , aussi souple que le plus petit enfant. Vous sçavez aussi , Madame , que c'est le plus grand effet de la grace de Jesus-Christ , & qui rend le plus propre à son Royaume selon cette parole : *Si vous ne devenez comme des enfans , vous n'entrerez point dans le Royaume de Dieu.* Au reste , Madame , elle est si sensible à

A MAD. DE MAINTENON. 51
ce que je lui ai dit que vous m'aviez fait
l'honneur de me témoigner d'amitié & de
bonté pour elle, qu'elle en étoit hors
d'elle-même, lorsque je le lui dis.

Outre le jour de son examen, je l'ai
vûe encore dans sa retraite, & j'ai été
édifié de plus en plus de ses heureuses
dispositions. Vous devez, Madame, être
bien contente, & remercier Dieu de ce
qu'il a bien voulu se servir de vous pour
lui gagner cette ame de grace & de béné-
diction. Elle ne peut manquer d'en attirer
beaucoup sur vous par ses prières.

LETTRE XXXVI.

DE M. L'EVEQUE D'ANGOULEME.

Angoulême, 10 Décembre 1712.

MADAME, sauvez-moi, s'il vous
plaît, la confusion d'être traité de
vous avec cérémonie, & souffrez que je
satisfasse au respect que je vous dois: ce
sera une double grace très-précieuse pour
moi, du moment qu'elle me viendra de
vous. Comme on met pour l'ordinaire,
Madame, les grandes Pensionnaires dans
nos Couvents de Province, par une espé-
ce de précaution, pour les garantir des
écueils de trop de goût ou d'entêtement
pour le monde, il arrive qu'y étant re-
çues, elles font perdre aux jeunes Pen-

fionnaires le penchant qu'elles avoient pour la Religion ; qu'elles deviennent des observatrices importunes de ce qui se fait dans le Couvent , & souvent d'indiscrettes causes des foiblesses qu'elles y apperçoivent. Si les grandes filles que l'on y met , Madame , avoient été formées dès leur enfance , sur les maximes qui se pratiquent à Saint Cyr , & élevées sous des yeux qui ne leur eussent rien laissé passer , bien loin d'embarrasser dans les Couvents , on en tireroit de grands secours , & elles se rendroient elles-mêmes fort entendues , en passant sous différentes Maîtresses , & par les divers emplois de la Maison. Il faudroit pour cela , Madame , qu'elles fussent d'un assez bon esprit pour se laisser mettre sur ce pied-là : mais , sous prétexte de la pension qu'elles payent , elles se figurent être en droit de ne rendre aucun service : & l'indolence , qu'on leur souffre , leur fait regarder ces occupations comme des assujettissemens onéreux. Les Religieuses , d'un autre côté , par une jalousie d'emploi , trouvent mauvais que des séculières soient admises à remplir les offices de la Maison , à leur préjudice : cette pratique néanmoins , Madame , paroît excellente dans les Communautés où l'on s'attache à élever des Demoiselles : je tâcherai , sur le modèle qu'il vous a plu de me tracer , d'en faire établir l'usage dans notre Maison de l'Union Chrétienne , où

il y a plusieurs Pensionnaires : & j'espère que l'exemple de Saint Cyr sera un des plus engageans motifs pour gagner cela sur leur esprit. Mademoiselle de Verdille, Madame, a été charmée de la Lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire, & j'espère que l'envie qu'elle a de vous plaire, lui fera mériter la continuation de vos bontés : je lui ai donné, suivant vos ordres, cinquante livres pour quelques meubles, & les quarante livres que vous désirez qu'elle employe à avoir de quoi travailler. Je n'ai pu lui ôter le plaisir de sçavoir que ces gratifications venoient de vous : mais je ne lui ai rien dit ni des cinquante livres dont vous voulez augmenter sa pension sans qu'elle le sçache, ni des autres cinquante livres que vous voulez être employées pour son entretien : j'ai pensé qu'il étoit à propos de ne lui donner cette somme, que lorsqu'elle se fixera à rester dans l'Abbaye, après les trois mois. J'ai donné aussi, Madame, les soixante livres que vous avez destinées pour le frere & pour la sœur de Mademoiselle de Cursay : cette charité leur est venue fort à propos : ils ont un très-grand besoin de l'honneur de votre protection, pour avoir une subsistance fixe & assurée qu'on ne peut compter de trouver du côté de Messieurs nos Intendants. Votre Lettre cependant, Madame, que j'ai remise entre les mains de M. Dorsey, n'a pas été sans effet. Il a fait payer

depuis deux jours deux cens livres à la Demoiselle Vivien, leur Gouvernante, sur les pensions qui lui sont dûes: & si vous aviez la bonté de lui en dire un mot, quand il aura l'honneur de se présenter devant vous au mois de Janvier prochain, on en pourroit tirer encore quelqu'autre secours dans la suite: car il est rare, Madame, qu'il n'y ait quelque fonds à la disposition de Messieurs les Intendans. Je voudrois, par ma diligence à exécuter vos ordres, pouvoir mériter d'en être chargé: il me suffira, sans autre chose, de sçavoir vos intentions. Je tâcherai de suppléer au défaut d'habileté par beaucoup de dévouement, de zèle & de respect.

P. S. Madame de Rotelin, Madame, est petite-fille de Madame la Duchesse de Navailles, & nièce de Madame la Duchesse d'Elbœuf & de Madame de Pompadour.

LETTRE XXXVII.

DE M. L'EVEQUE D'ANGOULEME.

1712.

MADAME, il faudroit sçavoir penser & s'exprimer comme vous, pour vous faire des remercimens dignes des bontés dont il vous a plû m'honorer. Le

ressentiment que j'en ai, Madame, est au-dessus de l'expression, & me réduit à m'en taire pour ne pouvoir vous en dire assez. J'ose vous supplier d'être bien persuadée, Madame, que mon zèle ne sera jamais en danger de se lasser, quand il s'agira de suivre vos ordres, & qu'il ne peut avoir que le chagrin de ne pouvoir assez-tôt les deviner. On reconnoît toujours par quelque endroit, dans l'éducation des Demoiselles de Saint Cyr, la main habile qui en a tracé le plan, & qui en a dicté les maximes : il en reste des vestiges dans les personnes qui en sortent, à proportion des dispositions qu'elles avoient à en profiter. Mademoiselle de Verdille peut avoir à la vérité, Madame, quelque goût pour le monde, très-pardonnable à cet âge, où l'inexpérience n'a pu encore en démêler les illusions & les pièges : mais je lui dois la justice de vous dire que cet attrait pour le monde a cédé tout d'un coup au desir de vous plaire, du moment que vous vous êtes déclarée, Madame, pour la retraite dans quelque Communauté. J'eusse souhaité qu'on eût pu la mettre aux Bénédictines de Coignac, auprès de sa sœur qui y est Religieuse : mais Madame la Prieure, qui n'est pas de mon Diocèse, m'a mandé qu'elle ne recevoit point de grandes Pensionnaires, à moins qu'elles ne voulussent être Religieuses : de sorte, Madame, que pour faire éviter à Mademoiselle de Verdille

les inconvéniens d'un plus long séjour parmi le monde , j'ai cru ne me pas écarter de vos intentions , en priant Madame de Rotelin, Abbessé de saint Antoine d'Angoulême , de se relâcher en sa faveur de la maxime où elle est de ne recevoir point de grandes Demoiselles en pension. Votre nom , Madame , a surmonté cet obstacle. Mademoiselle de Verdille y est entrée à cinquante écus seulement de pension : mais , comme il ne lui restera rien pour son entretien , pour les meubles qu'on ne lui fournit pas , & pour d'autres petits besoins , elle n'a d'autres ressources que vos bontés , qu'elle a fort à cœur de mériter. Il me suffira , Madame , de recevoir vos ordres à son égard pour les exécuter sur le champ : je ne crois pas qu'elle puisse être mieux que sous la conduite de Madame l'Abbessé de saint Antoine , qui a beaucoup d'esprit & de politesse , & dont la Maison est très-régulière & les parloirs peu fréquentés. Je ferai plus à portée de pouvoir vous rendre compte de sa conduite , lorsqu'il vous plaira de me l'ordonner. Le respect que je vous dois , Madame , m'interdit les relations avec vous , sans un exprès commandement.





L E T T R E X X X V I I I .

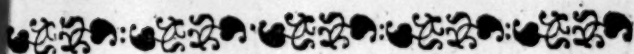
DE M. L'EVEQUE DE BLOIS.

Blois , 9 Janvier 1713.

VOTRE Carmelite , Madame , à qui je donnai hier le voile noir , m'est un exemple de ce que peut la grâce même sur les corps , lorsqu'on se livre à elle sans réserve , ou plutôt , du soin miraculeux que Dieu prend de la santé du corps , en faveur de ceux qui ne songent qu'à sauver leur ame. Elle ne s'est jamais si bien portée qu'elle fait à présent , elle qui ne pouvoit souffrir le maigre un seul jour : & vous sçavez , Madame , quel est le maigre des Carmelites , & si l'assaisonnement qu'elles y mettent le peut mieux faire passer qu'ailleurs : les jeûnes , les veilles , la couche dure , les mortifications portées par la règle , celles qu'on impose par épreuve pour connoître les sujets & les simplifier , comme on dit , & éteindre les sentimens d'amour propre , rien n'incommode sa santé & ne fait de peine à son esprit : je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un contentement pareil au sien. Elle craint d'en avoir trop , ne pouvant s'imaginer que son état , tel qu'elle le sent , soit un état de pénitence pour elle , ni qu'on puisse

gagner le Ciel à si bon marché. Elle n'a jamais porté dans le monde d'habit si commode ni qui lui ait fait tant de plaisir : elle à qui tout habit de Religieuse étoit autrefois en horreur & en dérision. Et ce qu'il y a de meilleur en tout cela , c'est qu'il n'y a pas seulement ombre d'affectation & de retour sur elle. Tout y est naturel , aisé & coulant de source , sans qu'elle s'apperçoive , comme elle le dit tout simplement , qu'on puisse l'en estimer davantage. Elle seroit au contraire toujours prête à dire de sa vie passée tout ce qui pourroit le plus l'humilier. Elle a été , pendant tout son Noviciat , sous la main de sa Maîtresse , tout aussi simple & docile que l'auroit pu être une Novice de seize ans qui n'auroit jamais vû le monde. Et tout cela ne paroît point du tout un effet de sa vivacité naturelle , ni une saillie de ferveur. On voit une égalité d'humeur & de conduite qui fait sentir la solidité du fonds sur lequel l'édifice est bâti. La Prieure ne peut s'en taire quand nous sommes en particulier : elle m'a dit même que toute sa Communauté s'en ressent.

Je suis assuré , Madame , par votre bonté & charité ordinaire pour cette nouvelle Professe , que vous aurez celle de me pardonner ce détail un peu long , mais fort court , par rapport à tout ce que j'avois à dire sur ce chapitre.



L E T T R E X X X I X .

DE M. L'EVEQUE DE BLOIS.

Paris, 1713.

IL faut, Madame, d'aussi grandes occasions que celles-ci pour oser se donner la liberté de vous interrompre par ma Lettre. Mais, en vérité, je souffrirois trop de concentrer ma joye & de l'empêcher d'aller jusqu'à vous, Madame, pour un succès qui en doit causer une si grande au Roi. C'est tout dire quand on parle de la sienne, qui fait uniquement la vôtre en ce monde, & à laquelle nous devons tous si fort nous intéresser. Je regarde cette heureuse fin de l'expédition de Fribourg, comme un gage presque assuré de la paix : & si cela arrive ainsi, comme on a tout lieu de l'espérer, quelle gloire pour le Roi, qu'après l'avoir faite par la justice de ses offres avec ceux de ses Ennemis qui l'ont voulu, il y puisse contraindre par la force de ses armes ceux qui ne la vouloient pas ! Dieu donne la gloire à qui il veut : heureux celui qui la peut recevoir de sa main, & la lui rapporter toute entière !

Je sçai, Madame, que ce sentiment du Roi, en pareilles occasions, dont vous êtes si souvent le témoin secret &

la dépositaire , vous fait encore plus de plaisir que cette gloire même à laquelle vous prenez tant de part.

Il faut bien après cela , Madame , vous dire un petit mot de notre commission , mais seulement en passant ; car ce n'est pas au dernier des Commissaires à s'arroger l'honneur d'en rendre compte en détail. Mais je puis avoir celui de vous assurer , Madame , comme vous le sçavez d'ailleurs , qu'on ne peut être plus unis que nous le sommes tous , & que notre principal objet dans notre travail , c'est de réunir , comme il est à souhaiter & comme nous l'espérons , tout l'Episcopat avec nous , afin que nous ne fassions qu'un seul & même sentiment , lorsque nous nous trouverons assemblés avec tous nos Confreres. M. le Cardinal de Noailles est venu travailler deux fois avec nous : il y reviendra vendredi , & nous comptons que samedi nous finirons ensemble l'examen des propositions , sur lesquelles nous repasserons ensuite en peu de jours pour y mettre la dernière main.



LETTRE XL.

DE M. L'EVEQUE DE BLOIS.

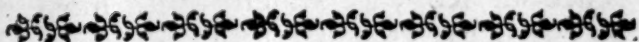
QUOIQ'ON ait eu l'honneur , Madame , de vous rendre compte de la prise d'habit de votre Postulante ,

je ne me tiens pas pour cela dispensé de le faire. On n'a pu trop vous dire , Madame , combien elle en est dans la joye de son cœur , & nos bonnes Carmelites , charmées de la voir parmi elles , avec l'avantage qu'elle a par son âge & son bon esprit de connoître parfaitement ce qu'elle fait , & d'être par-là comme assurée de ne s'en point repentir , elle se trouve aussi avoir pour l'avantage des Sœurs qui la reçoivent avec une simplicité & docilité qui la rend tout aussi aisée à dresser aux manieres du Cloître , que si c'étoit un enfant de quinze ans. Ainsi , je crois pouvoir répondre par avance du succès de l'épreuve qu'elle va faire.

J'ai fait au reste , Madame , les fonctions d'Officiant & de Prédicateur tout à la fois. Outre la convenance du jour de votre saint Patron , pour une cérémonie à laquelle vous aviez la bonté de prendre tant de part , l'Epître & l'Evangile qui sont propres à cette Fête , sembloient être choisies exprès pour une prise d'habit. D'un côté , ces paroles de l'Apôtre saint Paul : *à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la Croix de Jesus-Christ , par qui le monde est mort , est crucifié pour moi , ainsi que je le suis pour tout le monde , &c.* Et de l'assurance que Jesus-Christ donne dans l'Evangile de ce même jour , à ceux qui se chargeront de sa croix , que son joug est doux & léger , & qu'ils y trouveront le repos de leurs

ames , & il dit aussi : *Venez à moi vous tous qui êtes chargés & fatigués* , (à la fuite du monde & de ses vanités) & je vous soulagerai : Et quelle source d'instruction pour les plus grands , aussi-bien que pour les plus petits de la terre ! Je suis bien assuré , Madame , que vous les goûtez mieux qu'une autre , & que vous avez souvent besoin d'y avoir recours. Il y a dans ces paroles , & dans celles qui accompagnent , un fond de consolation inexprimable. En vérité , on n'en trouve que là en quelque état que l'on soit : & l'on a raison d'envier celui des personnes qui ont le tems d'y penser à loisir. Heureuses celles qui le sçavent prendre , malgré le tumulte du monde où leur élévation les expose , & se faire une retraite pour cela ! Je prie notre Seigneur d'y répandre de plus en plus ses plus grandes graces , & de vous y faire trouver , Madame , ce repos & ce soulagement qu'il a promis à ceux qui viennent à lui.





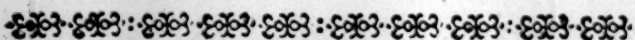
L E T T R E X L I.

DE M. L'EVEQUE DE MEAUX.

Paris , 3 Septembre 1713.

VOILA , Madame , le R. P. Thimothée , de la Flèche , Capucin , Définitéur général de son Ordre , dont j'ai eu l'honneur de vous parler à Marly. Il y a quelque tems qu'il est venu de Rome pour des affaires de son Ordre : il est très-consideré du Pape , & il mérite de l'être , étant plein de vertu & de capacité : si vous l'honorez d'un moment d'audience , il vous dira les sentimens que le Pape a de Sa Majesté , & de vous , Madame , en particulier : il est très-zélé pour la bonne Doctrine. Comme le Général des PP. Capucins va arriver , je dois vous dire , Madame , que la Province des Capucins de Paris a besoin d'être réformée. Depuis que je suis Evêque de Meaux , j'ai reconnu que le choix des Supérieurs s'y faisoit fort mal : & m'étant informé de la cause , j'ai appris certainement qu'il y a un certain Pere qui est à la tête de cette Province , & qui protège les mauvais Religieux. M. l'Archevêque de Rouen n'en est pas plus content que moi , & s'en est beaucoup plaint. Je crois qu'il sera bien à propos que quand le Général fera la révê-

rence au Roi , Sa Majesté lui témoigne qu'elle désire très-fort qu'il rétablisse le bon ordre & la régularité par-tout où je les trouverai affoiblis. J'espère d'avoir l'honneur de vous voir le quinze de ce mois. Je pars pour Meaux. Je ne sçaurai des nouvelles de Rome qu'avec le Public.



LETTRE XLII.

DE M. L'EVEQUE DE SAINT-FOUR.

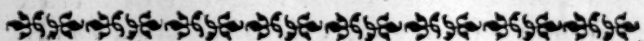
Saint-Flour , 2 Octobre 1713.

CE n'est que dans les affaires d'importance , que l'on doit oser s'adresser à vous. Ce qui m'a déterminé à le faire aujourd'hui , c'est la certitude que l'affaire , dont je dois avoir l'honneur de vous parler , sera de votre goût , puisque vous en trouvez un infini dans tout ce qui est de la piété & de la gloire de Dieu.

Il y a près de dix-sept ans que je travaille aux informations nécessaires pour pouvoir procéder à la Béatification de la Vénérable Meré Agnès de Jesus. Nous avons déjà depuis long-tems achevé les Procès-verbaux & informations de sa vie , de ses miracles , qui ont été examinés à Rome , à la Congrégation des Rits. Les autres procédures , nécessaires en cette Cour , n'ont été sursises pendant quelque tems , que pour nous donner lieu de
lever

lever certaines difficultés que l'on nous oppoſoit : & nous y avons réuſſi. Mais nous avons beſoin aujourd'hui de votre puiſſante protection , & d'une Lettre favorable de Sa Majeſté à M. le Cardinal de la Tremouille , pour qu'il ſollicite , auprès de Sa Sainteté , une prompte expédition touchant cette affaire. On y eſt déjà bien diſpoſé ; mais ce dernier trait achevera l'ouvrage. Oſerai-je vous expoſer que la Communauté de Sainte Cathérine de Langeac , où repoſe le Corps tout entier de la Vénérable Mere Agnès , eſt hors d'état de fournir par elle-même aux dépenses néceſſaires , pour parvenir à ce grand ouvrage ? Elle attend de vous , Madame , avec confiance quelques effets de votre zèle ordinaire. J'ai l'honneur de vous préſenter la vie de cette Servante de Dieu : elle eſt écrite avec beaucoup de ſimplicité : mais les merveilles qu'elle contient , animent aſſez le Lecteur pour faire pardonner le ſtyle. L'inſtruction du Procès , qui a été faite par mon autorité , eſt remplie de toutes ſortes d'événemens merveilleux. Nous avons même été obligés par prudence d'en ſupprimer quelques-uns ; & j'oſe vous dire , Madame , avec vérité , que nous nous ſommes ſeulement adreſſés à cette Servante de Dieu , pour des choſes qui regardent la ſacrée Perſonne du Roi , & que nous en avons vû les effets. Forcé par principe de conſcience , & pour ne pas retenir la vérité

captive, je vous fais cet aveu, qui doit être d'autant moins suspect, qu'il vient d'un des plus fidèles Sujets du Roi. Je fouhaite que cette Servante de Dieu continue à le protéger pour le bien de la Religion & de l'Etat. Ce sont ces sentimens, Madame, & l'idée de votre piété solide, qui m'ont porté à vous faire ce détail, &c.



L E T T R E X L I I I.

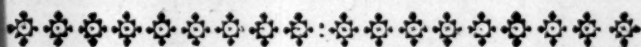
DE M. L'ARCHEVEQUE DE ROUEN.

Paris, 21 Octobre 1713.

NOUS venons, Madame, d'implorer l'assistance du Saint-Esprit dans une unanimité, dont je suis fort édifié : Dieu veuille nous la conserver dans ce que nous avons à faire ! Je ne sçaurois vous exprimer avec quelle satisfaction nos Prélats ont reçu ce que son Eminence de Noailles leur a dit de la piété, avec laquelle le Roi apprenoit qu'ils s'adressassent à Dieu dans une conjoncture aussi importante qu'est celle-ci, dans laquelle son Esprit doit être l'Interprête & le Conducteur. Comme Messieurs les Commissaires ont besoin d'un certain tems pour préparer les matieres & leur rapport, j'ai supplié M. le Cardinal de trouver bon, que je prisse deux jours pour aller voir Madame de Tubique, à Cambron ;

ce qu'il m'a accordé volontiers , même huit , si je voulois : je compte de m'y en aller demain au matin. J'espère toujours que les choses se passeront , à la satisfaction du Saint Siège , du Roi , & de M. le Cardinal même , au moins autant qu'il dépendra de moi. M. de Chartres, Madame , aura l'honneur de vous dire le reste : il est rempli de tous les sentimens d'un saint Evêque , dont je suis tout-à-fait content.

P. S. M. le Cardinal ne m'a pas paru fâché du petit mot que j'ai pris la liberté de dire au Roi avant son audience dernière : nous avons tous résolu de le ménager en tout , pour le gagner , s'il est possible.



L E T T R E X L I V.

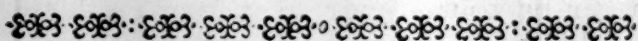
DE M. L'EVEQUE DE CHARTRES.

26 Octobre 1713.

J'AUROIS été ravi , Madame , de saluer M. l'Archevêque de Rouen , que je regarde & que j'honore comme un Saint , qui a toujours fort aimé l'Eglise , & qui la sert peut-être avec plus de zèle & de désintéressement qu'aucun de nos Prélats. J'ai bien de la peine à croire sa mort si prochaine , quoiqu'il semble faire tout ce qu'il faut pour l'avancer.

J'espère, Madame, que tout se passera ici fort tranquillement ; mais la matiere demande une longue discussion, qui empêchera que notre Assemblée ne puisse guère se séparer avant un mois.

J'ai rapporté ici la Traduction François de la Constitution : elle a été faite par une plume infidelle, & du parti. Il seroit à souhaiter qu'on l'empêchât d'avoir cours. J'ai l'honneur de vous en envoyer une autre. Le François qui est à côté, n'est pas aussi-bien écrit que je l'aurois souhaité ; mais je n'ai pas voulu confier la chose à des Ecrivains ordinaires.



LETTRE XLV.

DE M. L'EVEQUE DE BLOIS.

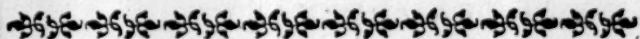
Paris, 22 Novembre.

LE moyen de contenter M. le Cardinal de Noailles, & de nous attirer sa confiance, pour le mettre de concert avec nous, est employé largement : nous croyons que c'est le bien de l'œuvre, & nous sçavons d'ailleurs que Sa Majesté le souhaite ainsi.

Pour ce qui est de notre Président de commission, M. le Cardinal de Rohan, je puis avoir l'honneur de vous dire, Madame, que malgré sa goutte, il travaille comme s'il ne l'avoit pas, & qu'il

A MAD. DE MAINTENON. 69

le fait de tout son cœur, & avec zèle & capacité : je ne connois point de meilleur Esprit, ni plus propre à se concilier celui des autres.



LETTRE XLVI.

DE M. L'EVEQUE DE CHARTRES.

Paris, 22 Janvier 1714.

JE ne dois pas, Madame, différer davantage à vous marquer la joie que j'ai de ce que nos délibérations ont mieux tourné que je ne l'espérois. La Constitution vient d'être acceptée, & on travaille à un Mandement qui sera signé dans huit ou dix jours, en même tems que l'acceptation. M. l'Archevêque de Rouen a parlé ce matin à merveilles. M. l'Evêque d'Auxerre a satisfait aussi toute l'Assemblée. Je n'ai point de termes, Madame, pour vous exprimer la peine que s'est donné M. le Cardinal de Rohan, ni son juste discernement, ni l'élévation de son esprit. Il nous a fait un rapport qui est un chef-d'œuvre. Il a écouté tout le monde avec une bonté des plus prévenantes, & il s'est attiré de justes éloges de toute l'Assemblée. Si vous voulez, Madame, être instruite plus au long de cette affaire, je le ferai dès que j'aurai reçu vos ordres.

La satisfaction qu'aura le Roi, augmente de beaucoup la mienne.

L E T T R E X L V I I .

DE M. LE CARDINAL DE ROHAN.

Paris , 23 Janvier 1714.

MADAME , je ne vous ai point importunée dans le cours de notre Assemblée. Je sçavois les inquiétudes que votre zèle pour la Religion & pour la bonne cause vous donne dans la conjoncture présente , & je ne pouvois les soulager. Je suis plus heureux aujourd'hui. La Bulle sera acceptée ce soir ; & si quelques Prélats ne l'acceptent pas encore formellement , ils parlent de manière à nous faire espérer qu'ils s'uniront avec nous , quand l'Instruction Pastorale sera lûe. Cette espérance, Madame , me donne une joie & une consolation infinies. M. l'Archevêque de Rouen nous a fait un Discours rempli de zèle , de la piété , de la dignité qui conviennent au caractère Episcopal. M. d'Auxerre nous parla hier de façon à ne pas laisser lieu de douter qu'il ne conclue aujourd'hui comme on peut le désirer. Le Roi nous a donné , dans le cours de cette importante affaire , des preuves bien essentielles de sa Religion , de sa bonté & de sa sagesse : l'Assemblée en est pénétrée , & chacun le loue à l'envi. C'est un grand bonheur pour

A MAD. DE MAINTENON. 71

nous d'avoir reçu les ordres du Roi par un Ministre aussi sage que M. Voisin. Tout a conspiré au bien, Madame, & le bien sera fait. Je vous en fais mes complimens sincères : heureux, si, par la part que j'ai eu dans cette affaire, j'ai pu mériter votre estime, vos bontés & votre protection. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, &c.

LETTRE XLVIII.

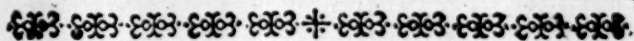
DE M. L'ARCHEVEQUE D'ARLES.

Arles, 7 Février 1714.

MADAME, j'avois cru suivre vos intentions en n'allant point à l'Assemblée, & que Madame de Mailly, qui me conseilloit de rester, les avoit entrevûes. C'étoit-là la principale raison, Madame, qui m'avoit fait prendre le parti de demeurer, outre les clameurs du Peuple, qui craignoit que les secours que j'ai préparés pour sa subsistance, jusqu'au tems de la recolte, ne vinssent à lui manquer à mon absence. J'ai reçu, Madame, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & celle qui étoit incluse, & en même tems celle du Pere le Tellier, au moment que j'allois tenir mon Assemblée Provinciale. Comme il me marquoit que Sa Majesté avoit bien voulu agréer les

raisons qui m'attachoient à mon Diocèse ; & que vous y donniez aussi , Madame , l'honneur de votre approbation , je n'ai pas osé hasarder un changement , & j'ai fait violence en quelque sorte aux Députés , pour faire tomber leurs suffrages sur M. de Marseille , plutôt que sur moi , contre les ordres particuliers qu'ils avoient reçus. Il y a , Madame , quelque chose de si touchant & de si consolant pour moi dans les mesures que vous aviez bien voulu prendre à mon égard avec le Curé de Saint Sulpice , dont j'honore infiniment le mérite , que je ne dois me souvenir de mon malheur que pour me souvenir éternellement de votre bonté. Je croyois , Madame , être plus indifférent que je ne suis au parti : mais , dans cette Province où il est fort puissant , on a témoigné une grande joie de ce que je n'allois pas à l'Assemblée : & dans le récit de mon affaire , on a mêlé des épisodes fort singuliers. Je suis bien heureux , Madame , qu'il soit revenu au Roi des choses qui puissent m'attirer la continuation de ses bontés : je n'aspire point à d'autre fortune qu'à plaire à Sa Majesté , & à vous , Madame.





LET TRE XLIX.

DE M. L'EVEQUE DE CHAALONS.

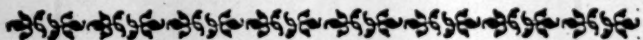
Chaalons, 14 Avril 1711.

MADAME, je viens à vous, comme à mon unique ressource sur la terre, vous exposer mes peines au sujet de la place d'Elû aux Etats de Bourgogne. Lorsque je fus nommé à l'Evêché de Chaalons, je fus fort surpris d'apprendre que M. l'Evêque d'Autun, par la protection du Sieur Marct, avoit déjà la parole de M. le Duc pour remplir cette place aux Etats prochains. J'examinai, devant Dieu, si je devois voir cette disposition, qui m'enlevoit trente-trois ou trente-quatre mille livres, sans aucune démarche de ma part; & je m'y déterminai, par sacrifice de mes intérêts temporels, croyant que ce passeroit n'avoit aucune conséquence pour mon Siège, & me regardoit personnellement. Mais j'ai appris, par mon séjour dans cette Province, & par les entretiens que j'ai eus avec les personnes qui connoissent les coutumes du pays, que l'usage établi est, que les Evêques d'Autun, de Chaalons & d'Auxerre, arrivent successivement à l'Election: que cet ordre constamment suivi, n'a été interrompu qu'à l'égard de M. de Maupeou, un de mes Pré-

décesseurs , lors de la disgrâce de M. Fouquet , qui lui fut commune. Le tour de mon Siège arrivant aux Etats prochains , en être exclu , c'est me laisser imprimer une flétrissure préjudiciable au ministère que Dieu m'a confié dans cette Province. Sur ces considérations , qui m'ont paru de poids , je me suis déterminé , Madame , à vous demander l'honneur de votre protection , & la grace de m'aider de vos sages conseils. Je souhaiterois sçavoir si le Roi ne trouveroit pas mauvais que j'exposasse très-respectueusement à M. le Duc mon droit & mes raisons : & au cas que Son Altesse , dont la religion a été surprise par le Sieur Maret , ne voulût pas m'écouter , si Sa Majesté agréeroit que j'allasse me jeter à ses pieds , pour lui demander justice. Je n'ai rien voulu jusqu'ici entreprendre dans cette affaire , crainte de faire quelque démarche qui déplût au Roi. Ce qui fait ma confiance & ma hardiesse dans cette occasion , c'est le désintéressement de mon cœur , puisque je consens dès-à-présent que les trente-trois ou trente-quatre mille livres qui pourroient me revenir de cette Election , les dépenses qu'il faut faire prélevées , soient employées en entier , partie à payer les tailles des Pauvres de mon Diocèse , & partie à réparer & orner les Eglises. Vous jugez pourtant bien , Madame , qu'une somme aussi considérable , & qui a été toujours regardée comme faisant

partie du revenu de mon Evêché, seroit un objet pour un Evêque qui n'est pas riche, mais qui, graces à Dieu, est content, & qu'une translation, jointe aux calamités présentes, ont engagé, par une suite nécessaire, en des dettes considérables. Mais je suis convaincu qu'il est du devoir d'un Evêque de bannir de sa conduite jusqu'aux moindres soupçons de cupidité & d'intérêt, & de trouver de superflus dans ses revenus, quelque modiques qu'ils soient. Mon unique vûe en ceci, Madame, est de rendre à mon Siège ce que je lui dois, & d'assurer à mon ministère l'honneur & le crédit qui lui sont si nécessaires pour être utile : car, avec toute la protection dont le Roi honore les Evêques, l'œuvre de Dieu trouve néanmoins tant de contradiction tous les jours, qu'on est souvent tenté de tout abandonner, & de se retirer. Que seroit-ce donc, si par cette exclusion, on fournissoit au Public un préjugé aussi clair & aussi connu de me croire tombé dans la disgrâce ? A chaque pas je trouverois des obstacles pour faire le bien ; je ne pourrois plus paroître avec honneur, ni dans les Etats, ni dans la Province ; & on avoit si bien compris, dans les tems passés, les conséquences de ce passe-droit, dans la personne des trois Evêques, qu'on n'y avoit jamais osé toucher : mais depuis que M. Maret est en place, rien n'est à couvert de ses entreprises. Voilà, Madame,

la situation où je me trouve , dans laquelle il faut que votre bonté ordinaire pour moi me détermine : si vous croyez que je doive me taire , je n'en parlerai jamais.



L E T T R E L.

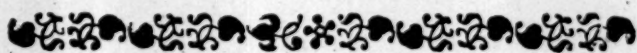
DE M. L'ARCHEVEQUE DE ROUEN.

Rennelle, 16 Juin 1714.

J'A I été très-charmé de l'état où s'est trouvé notre saint Pasteur de Saint Sulpice. Mon frere , qui lui est , comme moi , fort attaché , a eu soin d'aller tous les jours en apprendre des nouvelles , & m'en a soigneusement fait part : nous perdons tous les jours des défenseurs de la bonne cause , & je ne vois pas qu'ils se remplacent. Le pauvre M. Précelle , Docteur de Sorbonne , dont vous avez autrefois fort entendu parler à feu M. l'Evêque de Chartres , vient de mourir à Noyon : c'étoit ce que nous avions de meilleur & de plus sûr dans la Faculté : malgré tout cela , Madame , j'ai grande confiance que Dieu ne nous abandonnera pas. J'ai reçu copie d'un Bref que notre Saint Pere a écrit au Roi , bien fort & bien pressant : ce saint Pontife sent vivement la plaie qu'on fait à l'Eglise , & paroît déterminé à y apporter les remèdes nécessaires , en ce qui peut dépendre de lui. Vous sçavez ,

Madame , que notre Seigneur nous annonce la nécessité de ces scandales : il est bien douloureux qu'ils arrivent dans l'Eglise par ceux-même qui sont établis pour les dissiper : il me semble que les dispositions de M. le Cardinal de Noailles sont bien incertaines : les Jansénistes en triomphent , & font ce qu'ils peuvent pour le soutenir dans ses mauvais préjugés.

Je prends la liberté de vous supplier de mettre un peu sous votre protection notre premier Président , si tant étoit qu'on voulût lui rendre quelque mauvais office auprès du Roi. Je suis incapable de tromper mon Maître : je vous proteste , Madame , que le Roi n'a en aucun Tribunal de son Royaume un plus excellent Magistrat , ni un plus fidèle Sujet que M. de Pontcarré : après cela nul homme n'est sur la terre sans quelque défaut. Voilà , Madame , une bien longue Lettre pour un Visiteur ; mais c'est un vrai délasement pour moi que d'avoir l'honneur de vous entretenir.



L E T T R E L I.

DE M. LE CARDINAL D'ÉTRÉES :

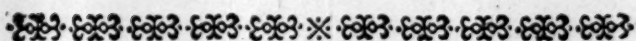
Paris , 20 Juin 1714.

E TRE honoré de deux de vos Lettres , est une nouvelle obligation que j'ai à M. de la Chetardie : mais , hélas ! je pour-

rois la payer trop cher, s'il nous doit nous en coûter sa vie. M. l'Abbé le Pelletier est venu m'apporter ce matin, sur les dix heures, votre seconde Lettre, & j'ai trouvé, Madame, que j'aurois pris le même Sujet que vous, si je n'eusse remis tout mon droit en de si bonnes mains : vous ne pouviez faire un meilleur choix : je connois bien la personne, la famille, le mérite & l'utilité de son travail dans cette énorme Paroisse : on expédie présentement les Provisions de la Cure en son nom, & je veux la remettre moi-même aussi-tôt entre les mains de M. le Cardinal de Noailles : & de votre part, je suis assuré qu'il ne sera pas moins diligent que moi à donner les siennes. Notre Saint avoit eu une assez bonne nuit, & il semble plus dégagé : mais les Médecins jugent le mal très-périlleux : j'en suis sensiblement touché. Voilà, Madame, mon cousin qui me rapporte votre troisième Lettre : rien n'est égal à l'honneur que vous m'y faites, & aux bontés dont elle est remplie : vous ne doutez pas de la manière dont je les ressens, & vous pouviez encore ajouter :

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

C'est trop vous détourner de vos autres occupations ; mais me pouvois-je taire après une pareille Lettre ?



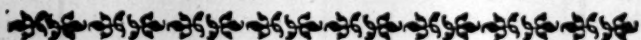
L E T T R E L I I.

DE M. L'EVEQUE DE POITIERS.

24 Juillet 1714.

JE suis pénétré de joie & de reconnoissance, Madame, de ce que vous agréerez l'emploi que je fais des aumônes que le Roi nous accorde, par votre moyen, à la subsistance d'un Séminaire de jeunes Clercs : vous pouvez être assurée, Madame, qu'ils ne sont pas élevés à la Janséniste : Messieurs de Saint Lazare, qui en sont les Directeurs, sont fort éloignés de cet esprit, & j'y veille avec une attention continuelle. Je sçai que les gens du parti y usent de mille détours, pour s'insinuer à établir par-tout leur doctrine condamnée & leur maxime pernicieuse, comme les expériences que vous m'en racontez, Madame, le font voir bien clairement : mais dans cette Ville & dans ce Diocèse, je sçai assez tout ce qui s'y passe, & on n'y ose rien entreprendre de pareil, parce que le nombre des Colléges & des Ecoles est fort petit, & on connoît les Maîtres à fond. Quel bonheur pour l'Eglise de ce que le zèle du Roi, pour résister au parti & pour le détruire, se soutient toujours sans se rebuter des difficultés. On a dit ici que M. le Cardinal de Noail-

les prend le parti d'envoyer son futur Mandement au Pape : ce Prélat devroit bien se laisser d'être gouverné par gens aussi suspects , & aussi éloignés de la soumission qu'ils doivent à l'Eglise & à l'unité de l'Episcopat. Votre sainte Maison de Saint Cyr vous donne toujours bien de la consolation , & vos saints avis encouragent ma sœur à y soutenir ce que vous avez si utilement commencé. Je ne sçaurois assez vous offrir de très-humbles actions de grâces des sentimens pleins de bontés & de confiance que vous voulez bien me témoigner.



L E T T R E L I I I.

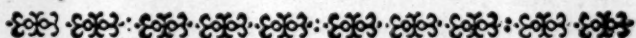
DE M. L'EVEQUE DE BLOIS.

Blois , 13 Avril 1714.

RIEN en effet , Madame , n'est plus important & plus désirable que le retour de M. le Cardinal de Noailles , & pour lui-même , & pour la cause de l'Eglise. Le Bref du Pape à notre Assemblée m'a paru tel qu'il le falloit pour l'y engager : & dès que vous me faites l'honneur , Madame , de me croire capable d'y pouvoir contribuer en quelque chose , il ne m'en faut pas davantage pour me déterminer à partir incessamment. Il faudroit que j'eusse perdu la raison pour en pou-

A MAD. DE MAINTENON. 81

voir trouver d'assez grandes pour ne pas faire tout ce que vous me paroîtriez tant soit peu désirer. J'ai appris la nouvelle du Décret de Rome contre la feuille portant le nom de Mandement de , &c. Les qualifications en sont fortes : Dieu veuille qu'on n'en soit point trop aigri , au lieu d'être fâché d'y avoir donné occasion. Il faut cependant , Madame , tout espérer d'une piété & d'une vertu telle que nous la reconnoissons tous dans M. le Cardinal de Noailles. Je ne sçaurois douter qu'il ne fasse ce qu'il doit dans cette conjoncture. Au surplus , Madame , vous croyez bien que je sens , comme je dois , la peine que tout ici vous cause par tant de raisons.



LETTRE LIV.

DE M. L'EVEQUE DE CHAALONS.

Chaalons , 18 Avril 1714.

MADAME , je ne puis me taire sur les bontés dont vous daignez m'honorer , ni m'abstenir de vous dire , qu'à la lecture de votre Lettre , j'ai répandu des larmes par l'impression sensible qu'elles ont fait sur mon cœur : les peines qu'il vous à plû prendre pour le succès d'un projet , que je ne vous avois communiqué que comme ma Protectrice , avant que de

l'avoir formé, me sont un sûr garant, qu'il étoit conforme à la raison, & à l'équité. Le Seigneur, qui met dans votre cœur ce zèle pour l'intérêt de ses Ministres, sçaura bien le couronner un jour.

Mais je viens à présent vous supplier de ne pas lui donner plus d'étendue : j'ai fait, pour l'honneur de mon Siège, tout ce que je devois : de plus grands efforts pourroient rendre mon zèle suspect de quelqu'autre principe : & quoique je m'en sente très-pur, il faut encore paroître tel au Public, à qui nous sommes redevables, dans toute notre conduite.

Je me soumets donc, Madame, dans cette conjoncture à recevoir dans ma personne l'humiliation de mon Siège, consolé par l'espérance que Dieu, qui n'abandonne pas son Eglise, rendra quelque jour à la mienne, le droit dont on la dépouille aujourd'hui.

Au reste, il faut que je me sois mal expliqué : il ne s'agissoit point ici de la qualité de Président aux Etats de Bourgogne : mes Prédécesseurs, à la vérité, l'ont tous contestée à M. d'Autun. Mais pour le bien de la paix, je m'en suis abstenu. C'est la place d'Elû pour le Clergé qui étoit en question, place remplie successivement par un Evêque, par un Abbé, & par un Doyen ; & dans le rang des Evêques, successivement aussi par les Evêques d'Autun, d'Auxerre, & de Châlons : or celui d'Autun & d'Auxerre ayant

A MAD. DE MAINTENON. 83
précédé, il étoit selon l'ordre que j'y arri-
vasse à la prochaine triennalité.

L E T T R E L V.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE SENS.

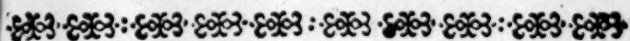
11 Septembre 1712.

SI votre santé vous permet, Madame,
d'aller voir vos Filles à Moret, vous
serez bien contente de leur régularité &
de leur ferveur : car le Pere de Gonnelieu
me mande des merveilles des Retraites
qu'il leur a données, & de l'espèce de
Mission qu'il a faite à la Paroisse : il
projette d'en faire une autre au commen-
cement de cette année à Nemours, &
principalement pour les Religieuses de
la Congrégation, où il y a trois ou
quatre Filles qui veulent se distinguer
par leur prétendu bel esprit, & l'attache-
ment au Livre du Pere Quesnel. Elles
ont pour Directeur un Curé de Paris, qui
les entretient dans cette folie-là : je leur
ai défendu d'avoir commerce avec lui,
& je serai bien aise que le Pere de Gon-
nelieu prenne connoissance de cela : car ces
Messieurs de Paris, Curés & Docteurs,
ont une haine invétérée, & une jalousie
contre les Jésuites. J'ai été élevé dans
l'Université, & j'y aurois donné, aussi-
bien que les autres, si l'expérience ne

m'avoit convaincu qu'il faut toujours s'attacher au gros de l'arbre.

Je suis très-aïse, Madame, que M. de Troyes, l'ancien, soit entré dans les conférences avec Messieurs les Cardinaux : personne n'est plus capable que lui par son bel esprit, ses différens expédiens, son cœur droit, son attachement au Roi, à ses bonnes intentions, à faire revenir M. le Cardinal de Noailles de son entêtement, qui vous cause, je crois, bien de la peine. J'ai bien du déplaisir, Madame, de ne pouvoir me flatter d'être à mon ordinaire à la descente du Carosse du Roi, à son arrivée à Fontainebleau : mais, un côté que j'ai tout entrepris, & qui me menace d'une paralysie qui semble se former, m'en empêchera. M. de Waterford dira, Madame, pour faire son remerciement & les miens, pour la grace que Sa Majesté lui a accordée : pourvû que je conserve ma tête, j'espère avec le secours, pouvoir gouverner mon Diocèse encore quelques années. Si le Roi ne m'eût point accordé cette grace là, j'eusse eu recours à vous, Madame, comme à la ressource des Evêques.





L E T T R E L V I.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE ROUEN.

5 Décembre 1714.

LE s. choses, Madame, sont au même état en ce pays-ci, qu'elles y étoient quand j'ai eu l'honneur de vous en écrire la dernière fois : j'ai achevé tranquillement ma procédure contre le Janséniste de ma Cathédrale, sans aucune opposition de la part du Chapitre : les autres sont effrayés des exemples que j'ai fait depuis la publication de la Constitution, & se tiennent clos & couverts : je ne crois pas désormais qu'il s'en manifeste beaucoup : j'ai presque le certificat de la publication de la Bulle de tout le monde, sans être néanmoins persuadé qu'ils soient sincères de la part d'un certain nombre. Nous avons grand besoin, Madame, que Dieu prolonge les jours du Roi, & les vôtres, pour nous aider à dissiper ce parti monstrueux, qui semble se grossir à mesure qu'on s'efforce de le détruire.



LETTRE LVII.

DE M. LE CURÉ DE S. SULPICE,

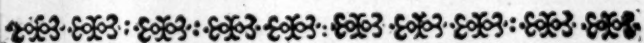
Une heure après minuit.

JE viens d'être averti, Madame, de la mort subite de M. le Cardinal d'Etrées, qui vient d'arriver par une fâcheuse colique qui a commencé sur les six heures du soir : hier il fut mieux sur les neuf heures : mais ses douleurs ayant recommencé, il est mort entre onze heures & minuit. Je suis fort touché de la mort de ce Cardinal, & j'ai cru devoir vous en avertir aussi-tôt que je l'ai apprise : voilà de grosses Abbayes vacantes, entr'autres celle de S. Germain des Prez, dont dépend la Cure de S. Sulpice : c'est une Abbaye, dans ce Païs, bien importante à la gloire de Dieu, & à l'Eglise. J'espère de Dieu & de la piété du Roi d'avoir, dans le successeur de M. le Cardinal d'Etrées, un bon & digne Supérieur : il me vient dans la pensée que ce sera peut-être M. l'Evêque de Meaux*, que nous aurons le bonheur d'avoir : & cette pensée me console très-fort. Mais comme il y a très-long-tems que je le connois, & ses

* C'étoit M. le Cardinal de Bissy, qui fut effectivement Abbé de S. Germain des Prez.

A MAD. DE MAINTENON. 87

dispositions, je me persuade qu'il ne la demandera point, s'étant fait un principe de ne point demander de Bénéfice.



LETTRE LVIII.

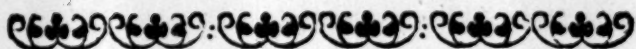
DE M. LE CARDINAL DE POLIGNAC.

19 Décembre 1714.

LA chose du monde, que j'ai toujours le plus désirée, est l'honneur de votre approbation. Madame de Mailly m'a fait un rapport très-consolant de la justice que vous voulez bien rendre à la pureté de mes intentions, & à la netteté de ma conduite : c'est ce qui m'encourage à vous demander votre protection dans la conjoncture présente. Nous venons de perdre M. le Cardinal d'Etrées : il laisse, entre autres Bénéfices, deux Abbayes fort considérables, saint Germain des Prez, & Anchin. Les revenus sont à peu près égaux ; mais la première a l'avantage sur l'autre, d'épargner à Paris une grande maison, d'en donner une à la campagne pour les heures de retraite ; de fournir souvent des casuels, & toujours la commodité d'une grande Bibliothèque. Ce seroit une félicité pour moi le reste de mes jours, & un soulagement pour ma famille. Quoique le Roi m'ait fait beaucoup de bien, je suis très-pauvre, parce

que je dois , & tout ce que je dois , je ne l'ai pas dépensé pour mon plaisir , comme chacun le sçait ; mais pour servir le Roi dans les différens emplois dont il m'a honoré. Je me suis réglé , par un Arrêt du Grand - Conseil , avec mes Créanciers : & je ne me suis réservé que trente mille livres de rente : foible ressource à un Cardinal pour subsister honnêtement , & pour faire , quand il le faut , des voyages à Rome. J'ai pris la liberté de représenter cela succinctement à S. M. ce matin : je vous l'explique un peu davantage , afin que vous ayez la bonté de lui faire entendre ce détail , que la crainte d'importuner un Maître , qui m'a fait tant de graces , ne m'a pas permis d'expliquer plus au long. Pour celle-ci , si je l'obtiens , ce sera très-certainement la dernière que je lui demanderai pour moi : & si je n'avois point de dettes à payer , avant que de mourir , je me ferois un scrupule , du moins une honte , de désirer encore quelque bienfait de cette nature. J'espère que vous me pardonnerez la liberté que je prends ; & que vous ne douterez jamais que je suis , &c.





L E T T R E L I X.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE BOURGES.

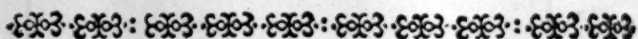
29 Décembre 1714.

JE vous demande la permission de vous faire mon compliment sur la mort de M. le Cardinal d'Etrées : il avoit de la confiance en moi , & il y a peu de matieres sur lesquelles il ne m'ait ouvert son cœur : mais il n'y en a point dont il m'ait parlé si volontiers que de celles qui avoient rapport à vous , Madame , & toujours avec un respect , une estime , & un attachement constant : quelquefois même , je l'avoue , Madame , avec crainte d'avoir perdu quelque chose de vos anciennes bontés : il n'y a pas encore un mois qu'il me racontoit votre décision , & sa faveur contre le Maréchal d'Albert , convenant que de toutes leurs armes communes , s'il est permis de se servir de ce terme , vous aviez été la seule qui eût eu le courage de blâmer le procédé du Maréchal , & de lui dire qu'il avoit tort. J'ose vous faire tout ce détail , Madame , car je sçai que la vérité & la sincérité ne vous ont jamais déplû.

P. S. Je suis confus , Madame , de vos politesses : est-ce à votre égal que vous écrivez ?

Lett. Tom. V.

H



L E T T R E L X.

A MADEMOISELLE D'AUMALE.

JE reçois dans ce moment, Mademoiselle, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 de ce mois, pour me recommander M. l'Abbé de Montalet : quand il me viendra trouver, je lui ferai connoître combien m'est cher tout ce qui me vient de votre part ; je lui rendrai tous les services que je pourrai.

Je dois aller jeudi matin à Marly avec le Camerier du Pape, pour recevoir de la main du Roi le bonnet de Cardinal. Après avoir fait mon compliment au Roi, & après avoir rendu, selon la coutume, les visites aux Princes & Princesses, j'aurai l'honneur de présenter à Madame de Maintenon, si elle est à Marly, le Camerier du Pape, qui a un Bref à lui rendre. Vous m'avez fait grand plaisir, Mademoiselle, de me donner des nouvelles de la santé de Madame de Maintenon. Dieu sçait combien je m'y intéresse ! Je suis, Mademoiselle.





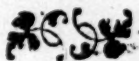
L E T T R E L X I.

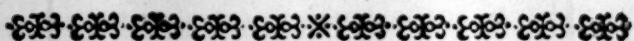
DE M. LE CARDINAL DE ROHAN.

Versailles, 13 Avril 1715.

J'AI l'honneur de vous envoyer, Madame, le projet du Bref du Pape, avec quelques réflexions à côté : elles ne sont pas aussi correctes qu'elles le seront lorsqu'elles auront passé par l'examen de M. le Chancelier, & de M. de Meaux. Vous ne laisserez pas de voir, Madame, par l'impression qu'elles feront sur votre esprit, s'il est à propos de les donner au Public, non pas à présent : car je crois qu'il faut attendre au moins le succès de la négociation de M. le Duc de Noailles. Je souhaite fort qu'elle réussisse.

Je n'ai pas été assez heureux, Madame, pour vous présenter moi-même une *Semaine Sainte* que j'ai portée chez vous ce matin, précisément dans le moment que vous veniez de partir pour S. Cyr. Je vous supplie de croire qu'il n'est ni dans l'Eglise, ni dans l'Etat un homme qui vous soit plus dévoué.





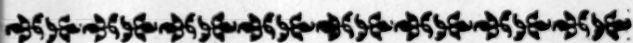
L E T T R E L X I I .

DE M. L'EVEQUE DE MEAUX.

1715.

APRE'S avoir lû, Madame, la Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, je la trouve très-bonne & très-sensée par le fonds de la matiere. Ce Prélat pense comme vous sur les torts de M. le Cardinal de Noailles & des Adjoints : mais je crois qu'il se trompe, à la fin de la Lettre, sur l'article du Concile National, & des Curés & des Vicaires : & le sujet de sa méprise vient de ce que ce saint Evêque ne voit pas comme nous les choses de près, & qu'il n'est pas instruit des faits, ni des ménagemens qu'il faut pour pouvoir conserver nos libertés, & ne pas réveiller nos Magistrats, & M. le Chancelier même. M. le premier Président se trompe encore, quand il croit que le parti désire un Concile. Je vous proteste, Madame, qu'il ne désire rien du tout. Nous avons passé toute notre matinée à faire des remarques sur la relation de toute l'affaire qui nous occupe depuis un an, & à faire des notes sur le dernier Bref de Rome. Vous verrez tout cela, Madame, lundi prochain. Nous allons continuer notre travail. M. le pre-

mier Président a grande raison de dire ,
que les soins que vous prenez de la bonne
cause nous rassurent fort.



LETTRE LXIII.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE ROUEN.

1 Août 1715.

J'AUROIS besoin de quelque repos , &
de garder le silence : mais Dieu ne le
permet pas encore. Messieurs les Jansé-
nistes de mon Chapitre , au désespoir de
ne pouvoir choisir un d'entre eux pour
leur Doyen , se sont persuadés , avec quel-
que fondement , que j'étois l'auteur de la
contradiction qu'ils trouvent dans l'exé-
cution de leur mauvaise intention. Il n'y
a rien , Madame , qu'ils n'ayent fait pour
me contrister. Après diverses tentatives ,
que j'ai portées avec sagesse , & avec
grande modération , ils ont enfin imaginé
de faire vendre une maison que je louois
dans un faubourg , où j'avois un de mes
petits Seminaires , composé de quatre-
vingt-dix enfans : ils me les ont fait
mettre sur le pavé. Ils ont ajouté à cette
maligrité celle de me fermer , autant qu'il
est en eux , les offices des lieux où je puis
les réfugier. Quelque contristé que je
sois de cet injuste procédé , je ne perds
point courage. Je travaille à surmonter ,

avec mon bon premier Président, la mauvaise intention de ces gens-là, qui souffrent impatiemment que je fasse élever le Clergé de ce Diocèse en tout autres sentimens, que ceux pour l'établissement desquels ils avoient été introduits dans le Chapitre.



LETTRE LXIV.

DE M. L'EVEQUE D'ANGOULEME.

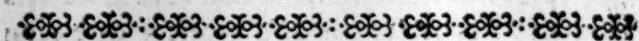
Angoulême, 2 Août 1715.

MADAME, je vais porter incessamment à Mademoiselle de Verdille la gratification que vous lui destinez, afin de mériter, par ma diligence, l'honneur d'être chargé de vos ordres, & de ne lui pas cacher un moment des marques de souvenir, qui font tout l'agrément de sa retraite. Il ne m'est pas possible, Madame, de vous cacher plus long-tems le deuil que je porte au fond de mon cœur de m'y être trouvé dans une très-cruelle nécessité de risquer peut-être de perdre ce qui m'est le plus cher au monde. Revenu plus que jamais de toute vûe d'ambition, & de tout intérêt de fortune; trop content des biens qu'il a plû au Roi de me faire, sans avoir mérité de lui cet effet de sa bonté, je bornerois tous mes souhaits à le rendre content de ma conduite. Et je peux vous dire,

Madame, que pour lui plaire, & lui marquer mon attachement en tout ce qu'il m'est permis de faire, je ne compterois pour rien de me dépouiller de tout ce que j'ai au monde, & de me confiner dans une retraite pour expier le malheur, tout innocent qu'il est, de n'avoir pu prévenir ses intentions. Dieu, qui ne veut pas que nous jouissions en ce monde de trop de calme, & qui trouve toujours en nous de quoi nous punir, a permis à des esprits inquiets de semer la discorde parmi le Clergé, & de nous mettre dans la douloureuse situation, ou de manquer aux plus essentiels & aux plus indispensables de nos devoirs, ou de perdre la bienveillance d'un Maître, qui, après Dieu, à qui rien n'est comparable, fera toujours l'objet de nos plus respectueuses soumissions, & de notre dévouement le plus vif & le plus sincère. Ils ont mis le comble à notre douleur, en fermant les avenues à notre justification : & faute d'être écoutés, ils nous ont fait boire le calice amer d'être réputés avoir tort, dans le tems que nous sacrifions tous nos avantages personnels, non-seulement pour la justice, & pour l'honneur du caractère, mais pour l'intérêt de l'Etat, & pour la sûreté de la personne de nos Rois. Notre seule consolation, Madame, est que le tems, qui dévoile tout, fera connoître un jour la droiture de nos intentions, & nous rendra avec usure ce que les artificieuses in-

sinuations de l'intrigue nous ravissent présentement. Je vous avoue franchement, Madame, que quiconque a appris, par la bonté de son cœur, jusqu'où va la tentation de plaire à un Maître chéri & respecté, & de qui l'on a reçu des bienfaits, ne pardonne pas sans peine à ceux qui interposent son autorité dans une affaire de Religion, avant l'acceptation de l'Eglise. En mon particulier, j'ai tâché d'approcher des intentions de Sa Majesté, autant que ma conscience me l'a pu permettre. Il est vrai que je n'ai pas accepté la Constitution *Unigenitus* purement & simplement, pour plusieurs raisons très-claires, dont aucune n'a pas le plus petit rapport au Jansénisme. D'ailleurs, Madame, je serois plus coupable qu'un autre, si je me joignois à ceux qui en veulent à M. le Cardinal de Noailles. Il y a près de cinquante ans que j'ai l'honneur de le connoître, pour avoir étudié avec lui : & je peux dire, que je n'ai vû en qui que ce soit plus de sagesse, plus de modération, plus de vertu, ni plus de capacité, alliée avec tant de modestie : on ne l'a jamais vû se démentir par des inégalités de jeunesse : & il faudroit que je fusse le plus indigne des hommes, de me déclarer conte un Prélat que je ne sçauois m'empêcher d'estimer infiniment. Je parle, Madame, avec moins de déguisement qu'un autre, parce que je suis inattaquable du côté du Jansénisme : plutôt à Dieu que

que je fusse également à couvert d'autres défauts ! Permettez-moi d'ajouter que rien ne marque davantage combien est aveugle la prévention qu'on tâche d'inspirer contre lui, que de voir qu'on lui fait un crime de ce que s'agissant d'une Constitution, dont l'ambiguïté est reconnue de tout le monde, & du sens de laquelle personne n'est, ni ne peut être d'accord jusqu'à présent, il a requis avec respect & soumission l'interprétation de celui qui l'avoit faite. Pour pouvoir le condamner, il faut se fermer les yeux, & ignorer que Sa Majesté même, quand il s'y trouve de l'obscurité, défend expressément à qui que ce soit l'interprétation de ses Ordonnances, & la réserve uniquement à sa Personne, comme un appanage de sa souveraineté. C'est pourtant par les fausses couleurs qu'on donne à un procédé si régulier & si juste, qu'on suscite tant de brouilleries dans l'Eglise. Mais je m'aperçois, Madame, que j'en dis trop, & que j'abuse peut-être de votre attention. Un peu d'indiscrétion est pardonnable à l'envie d'être disculpé dans votre esprit. Ce seroit pour moi un grand adoucissement aux plus noirs chagrins, si je sçavois ne m'être pas rendu indigne de l'honneur de votre approbation. Je conserverois une consolation si précieuse dans le plus secret de mon cœur, où elle recevroit de nouvelles forces du respect infini avec lequel, &c.



L E T T R E L X V.

DE M. L'EVEQUE DE METZ.

1715.

L Es bontés, dont vous m'avez donné des marques en tant d'occasions, me font encore implorer le secours de votre protection dans les circonstances présentes, où l'on a tâché de mettre des impressions fâcheuses dans l'esprit de Sa Majesté, au sujet de l'Instruction Pastorale que j'ai faite en acceptant & publiant la Constitution de Notre Saint Pere le Pape. Je prends toujours plus volontiers la liberté de m'adresser à vous : je suis attaqué sans raison & sans fondement. Si j'osois espérer que vous voulussiez bien avoir la bonté de lire, ou de faire lire par quelqu'un, qui fût en état de vous en rendre un compte exact, le Mémoire que j'ai l'honneur de joindre à cette Lettre, je suis certain que vous me trouveriez très à plaindre. Pardonnez ma hardiesse : mais je ne puis sçavoir le Roi mal satisfait, sans chercher une voie pour faire entendre mon innocence.

M É M O I R E.

Les plaintes que quelques personnes font contre le Mandement de M. l'Evêque

de Metz , se réduisent à deux points : le premier , qu'il ne condamne pas le Livre des *Réflexions* , & les cent & une Propositions qui en sont extraites , avec les mêmes qualifications dont le Pape les a notées. Le second , qu'il n'accepte pas la Constitution de Sa Sainteté sans restriction.

Pour mettre dans une pleine évidence le peu de fondement de cette double accusation , il n'y a qu'à lire le dispositif du Mandement de M. l'Evêque de Metz.

1°. Voici ses paroles , pag. 28 & 29 de ce Mandement : *Nous avons condamné & condamnons , avec notre Saint Pere le Pape , le Livre , intitulé : Le Nouveau Testament de France , avec des Réflexions , &c. comme contenant des Propositions très-dangereuses , & sur-tout tendantes à renouveler l'hérésie des cinq Propositions du Livre de Jansénius : & plus bas , dans la même page 19 , Condamnons pareillement les cent & une Propositions qui sont extraites dudit Livre , avec les mêmes qualifications dont elles ont été respectivement frappées par le Pape. Défendons , sous peine d'excommunication , qui sera encourue par le seul fait , de le lire ou le retenir.*

La seule lecture de ces deux extraits du Mandement de M. l'Evêque de Metz suffit pour faire tomber sans ressource le premier chef des plaintes formées contre lui.

2°. Voici ses paroles , page 29 , ligne quatrième : *Nous recevons & acceptons ladite Constitution avec le respect & la sou-*

mission que les saints Canons prescrivent.

L'on voit que l'acceptation se borne à ce peu de mots simples , expressifs & intelligibles : & y eut-il jamais d'acceptation plus éloignée de toute restriction ? Pas un seul mot qui excepte une seule partie de la Constitution : rien qui en restreigne l'acceptation à quelques dispositions de la Bulle , ni qui en exclue les autres.

Mais , dit-on , vous ordonnez à vos Diocésains de se conformer à cette Bulle , suivant les explications contenues dans votre Instruction Pastorale ; & par conséquent votre acceptation , bien loin d'être pure & simple , est uniquement & formellement relative à l'explication que vous donnez à la Constitution.

Pour juger de la qualité d'une acceptation , l'on ne doit pas recourir à un raffinement recherché d'inductions & de conséquences. Si cette méthode avoit lieu , qui pourroit jamais se préserver de la censure ? Il faut donc s'en tenir aux paroles solennelles & précises , par lesquelles un Evêque accepte : & l'on voit sensiblement qu'en s'y tenant , on ne trouve dans le Mandement de M. l'Evêque de Metz qu'une acceptation absolue , accompagnée de respect , de soumission ; & l'on n'y trouvera jamais autre chose.

Il est vrai que ce Prélat ordonne ensuite à ses Diocésains de se conformer à la Constitution , suivant les explications contenues dans son Instruction Pastorale,

Mais c'est après qu'il a accepté sans restriction : c'est dans un avertissement qu'il donne à son troupeau en forme d'ordonnance , pour le garantir plus sûrement des mauvais sens que des personnes mal intentionnées donnoient & donnent encore à la Constitution.

Veut-on qu'il laisse à ses Diocésains , (dont plus d'un tiers est Luthérien ou Calviniste , sans compter un très-grand nombre de Juifs & d'Anabaptistes) la liberté d'appliquer à cette Constitution toutes les mauvaises interprétations qu'il est de notoriété publique , que mille sortes d'esprits lui ont données ? Veut-on l'empêcher d'opposer à ces hérétiques & à ces infidèles une espèce de digue , & de rempart contre leurs invectives ? Que pouvoit-il faire de mieux dans les circonstances où tout se trouve , & dans la disposition de tant de différens esprits dont est rempli son Diocèse , placé d'ailleurs dans un fâcheux voisinage de Princes & de Peuples Protestans , que d'ordonner à ses Diocésains de se conformer à la Constitution , suivant le véritable esprit , les véritables sentimens du Saint Pere , fidèlement exprimés dans les explications de l'Instruction Pastorale , qui tendent uniquement à la gloire de Sa Sainteté , & ne font que l'écho de l'Ecriture & de la Tradition ?

Un Evêque qui s'applique avec quelque assiduité à la conduite de son trou-

peau, en connoît les besoins ; & cette connoissance lui dicte des expressions mesurées, & en tout proportionnées à la portée de ses ouailles.

L E T T R E L X V I.

DE M. LE CARDINAL DE ROHAN.

1715.

IL est bien vrai, Madame, que souvent vous avez été utile en parlant raison aux hommes. Je l'éprouve dans le commerce que vous me permettez d'avoir avec vous. Vos dernières Lettres ont produit en moi une joie sensible, de nouvelles forces, un redoublement de zèle : & je sens en ce moment plus que jamais qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour servir la Religion, le Roi & l'Etat. Quelle reconnoissance ne vous dois-je pas, & que ne ferois-je point aussi, Madame, pour vous prouver mon entier dévouement ?

Le commencement de l'affaire de Saint Maur a eu votre approbation ; les suites la mériteront davantage. Je n'avois nulle connoissance de la proposition faite au Roi par le P. le Tellier, touchant M. l'Abbé Tiberge ; & je croyois que l'idée qui m'étoit venue par rapport à M. du Guet, étoit absolument nécessaire. Je me confirme à soupçonner ce dernier d'être l'Auteur de

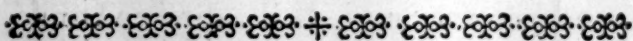
mauvais Livre , par le jugement même des Jésuites qui font le Journal de Tre-voux. Je ferai sur cela demain au Roi la proposition que vous approuvez. J'en ai déjà parlé à M. de Pontchartrain , qui est entré dans mes vûes, d'abord avec quelque répugnance , mais ensuite de très-bonne grace.

J'ai eu l'honneur de vous mander qu'il ne convenoit pas , selon mon avis , de punir ceux qui sont soupçonnés , à moins qu'il n'y eût des faits marqués contr'eux. Mais je regarderois comme un fait bien marqué & bien essentiel la moindre preuve qu'on pourroit avoir qu'ils contribuassent à la résistance de M. le Cardinal de Noailles. M. l'Evêque de Blois est venu passer la journée avec moi , & il a dîné en bonne & grande compagnie : cependant cela ne nous a point empêché de travailler ensemble ; & je le crois à présent aussi-bien instruit que moi de ce qui est arrivé dans nos affaires depuis son départ de Paris.

MÉMOIRE POUR LE ROI.

QUOIQUE ma confiance aux bontés de Votre Majesté égale mon respect pour sa Personne sacrée , je me sens une timidité extrême , quand il s'agit de lui demander quelque chose pour moi. Mon attachement pour vous , Sire , est si parfait , qu'il n'y a rien que je ne sacrifie à la crainte de vous déplaire : & quoique mes besoins

soient réels , & que l'occasion de les soulager soit unique par la vacance des Abbayes Régulières , j'aimerois mieux renoncer à toute espérance , que de m'exposer à vous faire une priere qui pût vous être désagréable. Votre Majesté est peut-être étonnée de m'entendre parler de besoins : cependant rien n'est plus vrai : j'ai fait voir ma situation au P. le Tellier : il sçait & ces besoins & ce qui les cause ; & il est en état d'en rendre compte à Votre Majesté. Instruite de l'état de mes affaires , elle ordonnera ce qu'il lui plaira ; & elle peut être sûre d'une soumission de ma part , qui ne me permettra ni regrets , ni desirs contraires à sa volonté.



L E T T R E L X V I I .

DE M. LE CARDINAL DE RÔHAN.

24 Mars 1715.

MONSIEUR de Meaux , selon les apparences , sera bien-tôt Cardinal. Néprouvera-t-il pas quelques marques des bontés du Roi , qui en le mettant en état de soutenir la dignité dont il sera revêtu , imposent en même tems à ses ennemis ? Je vous envoie le Mémoire que j'ai remis au Nonce : vous y verrez , Madame , qu'en y conservant le respect dû au Saint Siège , & en cherchant le bien

de l'Eglise, j'y soutiens avec fermeté nos libertés : que j'y parle pour M. le Cardinal de Noailles, aussi fortement qu'il le pourroit faire lui-même ; & que dans ce que nous proposons d'un Concile qui se tiendrait sans le Légat du Pape, nous tenons encore une belle porte ouverte à ceux qui nous ont abandonnés. Je joins à cette Lettre un Ecrit qui contient les préliminaires que M. le Cardinal de Noailles nous a fait proposer par M. Tiberge, & notre réponse. Vous reconnoîtrez de notre côté la raison & la justice ; de l'autre, la continuation d'une défiance & d'une prévention qui nous fait bien du mal.



L E T T R E L X V I I I.

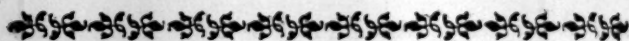
DE M. LE CARDINAL DE ROHAN.

1715.

LE Pere Massillon s'est acquitté de la commission, Madame ; mais il a vu que M. le Cardinal de Noailles étoit un peu plus difficile, quand il s'agit d'exécuter, que quand il est question de projeter : cependant il espère toujours. Pour moi, qui désire plus que personne un bon accommodement, j'ai appris par une cruelle expérience à ne pas m'abandonner à l'espérance : ce qu'il y a d'heureux dans

cette occasion , c'est qu'elle ne change rien au parti qu'on a pris.

J'acheterois bien cher , Madame , le plaisir de vous annoncer un retour de la part de M. le Cardinal de Noailles ; mais malheureusement nous n'en sommes pas encore là. Le P. Massillon l'a revû , & j'ai yû depuis le P. Massillon. Je lui ai remis le projet d'acceptation : il en a été content , & a promis de le présenter à M. de Noailles. Il m'en a montré un autre qu'il avoit préparé : mais M. de Meaux & M. de Blois ne l'ont pas trouvé tel qu'il devoit être. Je vous envoie copie de l'un & de l'autre : vous sçavez qu'ils supposent un acte autentique de la part de Sa Sainteté , qui rassure M. le Cardinal de Noailles sur ses craintes & ses scrupules : c'est la premiere chose que M. Amelot doit ménager à Rome.



LET TRE LXIX.

DE M. LE CARDINAL DE ROHAN.

Verfailles , 20 Mars 1715.

J'AI l'honneur de vous communiquer , Madame , un Mémoire que M. le Chancelier a envoyé à M. Amelot , & qu'il a souhaité que je remisfe au Nonce , afin que le Pape jugeât par lui-même de la situation de l'affaire présente , &

qu'il connût ce qu'en pense une personne en qui il doit avoir quelque confiance. Vous y verrez, Madame, j'ose m'en flatter, qu'en conservant le respect qui est dû au Saint Siège, & en cherchant le bien de l'Eglise, j'y soutiens avec fermeté nos Libertés : qu'en même tems je parle pour M. le Cardinal de Noailles, aussi fortement qu'il pourroit faire lui-même : & que dans ce que nous proposons d'un Concile qui se tiendrait sans le Légat de Rome, nous ouvrons encore une belle retraite à ceux qui nous ont abandonnés.

La négociation de M. Tiberge avoit discontinué, M. le Cardinal de Noailles lui ayant dit qu'il vouloit voir les nouvelles arrivées de Rome par le Courier de M. Amelot, avant d'aller plus loin : elle a repris un peu depuis : mais je n'y vois pas grande apparence de succès.

Le Livre que Mademoiselle d'Aumale vous a remis, Madame, m'a paru bon & propre à instruire agréablement : je ne demande point que vous me le renvoyez : je serai trop heureux s'il peut entrer dans la Bibliothèque de Saint Cyr.

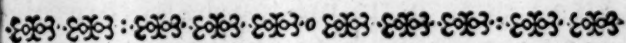
Vous trouverez dans ce paquet la copie de deux Lettres de ma sœur la Comtesse de Cathela. J'ai pris la liberté de les lire au Roi ce matin. Sa Majesté les a écoutées avec bonté. Je me flatte, Madame, que vous voudrez bien y donner un moment d'attention.

Le Roi a fait l'honneur à M. de Rohan

de l'assurer qu'il avoit donné les ordres nécessaires pour réparer le mal qui avoit été fait à la Maison de Rohan , à l'occasion de la cérémonie de l'Eau bénite à M. le Duc de Berry & de M. le Duc de Bourgogne. Que ne devons-nous pas au Roi & à vous , Madame ? & récemment encore que ne ressentons-nous pas sur la grace accordée à M. de Tallard !

Je joins encore dans ce paquet , & je commence peut-être un peu tard à craindre que je n'y en mette trop , la copie d'un Mémoire que j'ai remis au Roi ce matin assez maussadement : je suis obligé d'en convenir , par l'embarras où j'étois , & celle d'un autre Mémoire que je compte de donner au Pere le Tellier. A Dieu ne plaise que je fasse jamais aucune démarche sans vous en rendre compte ! Je satisfais à mon respect & à mon inclination : & je m'y abandonne avec d'autant moins de scrupule , que je sçai qu'il n'est point nécessaire que vous lisiez tout ce que votre pénétration vous fera voir d'un coup d'œil , tout ce que je puis désirer que vous voyez.





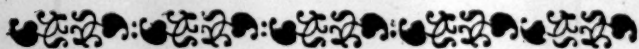
L E T T R E L X X .

DE M. LE CARDINAL DE BISSY.

3 Août 1715.

EN revenant de chez M. le Chancelier, j'ai appris, Madame, que vous aviez eu la bonté d'envoyer chez moi pour sçavoir des nouvelles du pauvre Avocat Général Chauvelin, qui mourut hier un peu après huit heures du soir. M. le Chancelier vient de me dire, & avec raison, qu'on perdoit un Magistrat incomparable, & qui eût été dans la suite d'une ressource admirable. Je crois que personne ne peut mieux remplir sa place que son frere, Maître des Requêtes, qui se distingue infiniment au Conseil. M. le Chancelier en parlera ce matin au Roi. Le pauvre défunt fait encore vacquer la Charge de Trésorier de l'Ordre du Saint Esprit, qu'il avoit achetée quatre cens vingt mille livres, & sur laquelle il n'avoit que cent mille écus de Brevet de retenue : de sorte que si le Roi ne permet pas à la famille de vendre cette Charge, elle perdra quarante mille écus. Il n'y a que deux ans qu'elle est achetée. Sur tout cela, Madame, je vous demande vos bons offices auprès du Roi, autant que vous le pourrez, sans vous gêner en

rien : cette perte me touche encore plus par rapport au bien public , qu'à cause de notre alliance. Il n'avoit pas trente-deux ans , d'une santé forte , & le cœur aussi-bien fait que l'esprit.



LETTRE LXXI.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE ROUEN.

Gaillon, 18 Août 1715.

JE suis bien affligé , Madame , du dérangement qui est survenu à la santé du Roi. Si c'étoit une sciatique , comme le public le débite , ce seroit au fond des Lettres de vie : la goutte-crampe n'est point non plus dangereuse , quoiqu'elle soit douloureuse : mais enfin , la vie du Roi est tellement nécessaire à la Religion & à l'Etat , que la moindre chose allarme les bons Sujets. Je comprends aisément toutes vos peines dans les circonstances présentes : & j'y compatis , je vous assure , plus que personne du monde. Au nom de Dieu , Madame , ne m'épargnez en rien : je suis en état à présent de marcher , & de faire tout ce qui pourroit tant soit peu contribuer à votre soulagement : j'avois chargé mon Neveu d'avoir l'honneur de vous le dire. Plus nous tâchons d'avancer la proscription de l'hérésie Jansénisme , plus nous sentons sa

force , & le progrès qu'elle a fait dans tout le Royaume. Un Evêque de mes voisins me mandoit , il y a quelque tems, que grace à Dieu , il n'avoit point de Jansénistes dans son Diocèse : je lui répondis avec ma franchise ordinaire, que je le plaignois dans sa fausse sécurité : que certainement il avoit des Jansénistes dans son Diocèse : & que quand il voudroit, je les lui ferois connoître : en effet, Madame , ils sont par-tout , & dans tous les états , & toujours d'une hardiesse & d'une malignité surprenante : c'est ce qui doit nous engager à veiller & à nous affermir , comme dit l'Apôtre , dans la foi , à agir courageusement , & à nous fortifier dans le Seigneur , en conservant en tout la charité. Ce sont-là , Madame , les dispositions dans lesquelles le Roi , comme un grand Prince très-Chrétien , doit accorder sa protection à l'Eglise , sans néanmoins se contrister des contradictions qui se rencontrent dans l'exécution de ses saintes intentions.

LETTRE LXXII.

DE M. LE CARDINAL DE ROHAN.

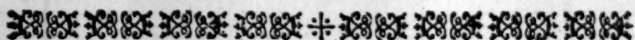
Samedi 1715.

MADAME de Caylus a dû , à ma très-humble priere , vous nommer mon nom , Madame , & vous dire que si je

n'avois pas eu l'honneur de vous écrire depuis près d'un mois, c'étoit un effet de mon respect & de ma discrétion, dans un tems où je n'avois rien d'essentiel à vous communiquer.

J'ai l'honneur de vous envoyer un projet de déclaration qui doit précéder la convocation du Concile : il ne fut arrêté qu'hier au soir. M. le premier Président & M. le Procureur Général sont mandés Dimanche pour en prendre communication. C'est une démarche absolument nécessaire, dès que Rome ne nous aide pas : mais en même tems elle est bien importante. C'est commencer tout de bon un ouvrage qui m'afflige infiniment, & qui pourra bien nous conduire à des extrémités, auxquelles je ne puis penser sans agitation.

Dieu veuille nous aider !



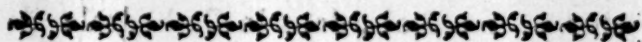
L E T T R E LXXIII.

DE M. LE CARDINAL DE ROHAN.

1715.

L'A B B É de S. Vast prend la liberté, Madame, de vous assurer de ses respects les plus profonds. Le Pere le Tellier vient de m'apprendre en ce moment cette nouvelle marque des bontés du Roi. Mon premier soin est de vous en faire hommage :

A MAD. DE MAINTENON. 113
mage : & , Madame , cette grace est d'autant plus grande , qu'il faut que le Roi ait eu assez de bontés pour entrer dans des raisons , qui sont fondées en partie sur des torts. Je me rends justice , Madame , comme vous le voyez : c'est par le même principe , que je crains tant de vous dire que mon zèle , mon respect & mon attachement pour le Roi n'augmenteront point , ces sentimens étant en moi au plus parfait degré. J'ai eu une joie infinie de la Promotion de M. de Meaux : je me flatte que vous n'en doutez pas , non plus que de mon dévouement pour vous.



LETTRE LXXIV.

DE M. LE CARDINAL DE BISSY.

Germigni , 15 Octobre 1715.

VOUS sçavez que vous devez mesurer votre zèle selon vos forces , & je vous conjure , autant qu'il m'est possible , de ménager une santé qui me fera toujours très-chère. La mémoire du feu Roi & la vôtre , Madame , ne s'effaceront jamais de mon cœur ni de ma reconnoissance : elles me feront toujours très-présentes.

Le Pape ne peut encore avoir pris aucun parti sur les affaires qui regardent l'Eglise , depuis les changemens qui sont arri-

vés en France. Au surplus, je ne sçaurai que par la voie publique les résolutions qu'il prendra : car je n'ai point de liaison particuliere à Rome : & vous voyez bien, Madame, qu'il me convient moins que jamais d'en faire dans les conjonctures présentes.

Les bruits dont vous me faites l'honneur de m'écrire, Madame, & pour lesquels vous avez la bonté de vous intéresser, sont venus à moi comme à vous : mais c'est sans d'autre fondement, que la mauvaïse disposition des esprits que vous connoissez.

Je compte de faire faire un Service pour le feu Roi, dans la Cathédrale de Meaux, le plus magnifiquement que je pourrai, après la Toussaint, comme je l'ai fait à l'Abbaye S. Germain, avant que de revenir.

L E T T R E LXXV.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE RHEIMS.

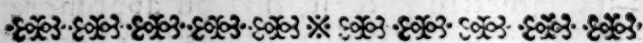
Ce 25 1715.

DEPUIS plus de trois mois, Madame, j'ai été accablé d'une si grande multitude de maux, & d'incommodités tellement douloureuses, que depuis Job, je ne crois pas que personne en ait tant essuyé à la fois. Je commence, Madame,

à me remettre , & je n'ai pu apprendre par Madame de Mailly toutes vos bontés pour mon neveu , & les obligations essentielles qu'il vous a , dans la grace dont le Roi vient de l'honorer , sans que je joigne mes très-humbles actions de graces à celles qui vous ont déjà été rendues.

P. S. La Faculté de Théologie de Rheims , Madame , qui , dans une Assemblée peu nombreuse , avoit refusé de recevoir la Constitution , s'est assemblée de nouveau sur des oppositions que j'avois fait faire par quelques Docteurs : elle a reçu la Constitution , mais avec des modifications & des restrictions , auxquelles les huit Prélats consentiroient volontiers ; voici les termes. » La Faculté reçoit la
 » Constitution du Pape de la même ma-
 » niere , & dans le même sens que l'As-
 » semblée de Nosseigneurs les Prélats. l'a-
 » voient reçue , respectivement aux ex-
 » plications contenues dans les Actes que
 » lesdits Prélats ont donnés , & dans
 » l'Arrêt du Parlement , pour l'enregistre-
 » ment de la Constitution , & des Lettres
 » Patentes , pour être le tout inféré dans
 » les Registres de la Faculté. »





L E T T R E L X X V I .

DE M. L'EVEQUE DE POITIERS.

4 Décembre 1715.

JE crains extrêmement , Madame , de vous devenir importun : mais pourrai-je retenir les sentimens de la plus vive & de la plus respectueuse reconnoissance pour les marques de bonté que vous daignez me donner , au milieu de l'affliction où vous êtes plongée , & au milieu de la profonde retraite qui vous renferme ? C'est cette sainte retraite que vous avez choisie , laquelle consacre la juste & amère douleur , qu'une séparation , telle que Dieu l'a permis à votre égard , doit renouveler sans cesse , en même tems que vous la sanctifiez & que vous la soumettez aux ordres supérieurs , avec une résignation parfaite. C'est-là , où , dans la lumière de Dieu , vous goûtez en paix le prix inestimable des grandeurs humbles & chrétiennes , à mesure que la Providence vous éloigne de celle de la plus auguste Cour du monde , auxquelles vous ne teniez point par le cœur , mais par des devoirs indispensables. Vous ne devez pas être surprise , Madame , de ce qu'il y a un grand nombre de généreux , qui cherchent encore , malgré votre retraite , &c. l'honneur & l'avantage de

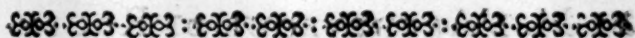
vous voir. Il faudroit l'être bien peu pour ne pas l'être dans tous les tems à votre égard.

Ma chere Sœur, que vous comblez de graces & de bienfaits, est bienheureuse de trouver quelque occasion de vous faire ses honneurs, & ceux de la sainte Maison que vous lui avez confiée : elle doit trouver bien du plaisir dans ce devoir essentiel : votre présence, plus continuée & plus prochaine, doit aussi redoubler son application & ses soins, pour faire, sous vos yeux, tout ce que demande son emploi, sur-tout puisque vous l'honorez de votre approbation. J'ai beaucoup de douleur de voir M. de Pontchartrain sans emploi dans ce nouveau Gouvernement : & j'y perds un véritable secours pour une infinité de choses. Dieu est le maître : j'ai quelque relation avec M. le Duc d'Antin à cause de son Hôpital d'Oiron, qui est dans mon Diocèse : & il a bien des bontés pour moi. Je m'étois adressé à M. le Duc du Maine, comme Surintendant de l'éducation du jeune Roi, & par conséquent de sa cassette : il m'a fait l'honneur d'une Réponse avec beaucoup de bonté, mais en me disant qu'il ne prenoit aucun soin de la cassette du Roi : qu'il croyoit même qu'elle étoit supprimée, & qu'il falloit s'adresser à Monseigneur le Duc d'Orléans. Il paroît pourtant, Madame, que l'on fera peut-être quelques aumônes, & que je pourrois en

obtenir quelque peu. La permission que vous me donnez si gracieusement, Madame, de vous nommer, comme ayant toujours été chargé de me faire remettre cet argent de l'aumône royale de six mille livres : cette permission, dis-je, me portera bonheur, & j'espère encore de ne pas tout perdre. Agréez ici, Madame, mes très-humbles remerciemens de l'extrême bonté avec laquelle vous avez résolu d'envoyer à vos Filles de Niort, au commencement de cette année, le même secours : elles supplieront avec moi la divine Providence de vous récompenser & de vous fournir des moyens de continuer cette bonne œuvre.

Je suis allarmé, Madame, de ce que vous n'avez pas lieu de continuer vos espérances sur le succès de la paix de l'Eglise, à laquelle M. le Duc d'Orléans a marqué travailler efficacement. Il est vrai que les ruses malicieuses du parti des Jansénistes sont dans un mouvement qui doit faire tout craindre. M. le Cardinal de Noailles m'a fait deux Réponses fort gracieuses au sujet de ma permutation de l'Abbaye de Gaillac avec celle de Noailles, près Poitiers : je lui ai envoyé ma démission, & je me suis donné l'honneur de l'écrire à S. A. R. M. le Duc d'Orléans. Tout ce que je crains, c'est que M. le Cardinal de Bissy s'y trouvant intéressé, on ne soit pas assez disposé à lui faire plaisir. J'ai toujours été très-

bien avec M. le Cardinal de Noailles , & il ne m'a point témoigné de chagrin de ce que je n'étois pas de son sentiment à l'égard de la Constitution : je frapperai à toutes les portes pour la précieuse & royale aumône que je tenois de vos mains, Madame , & j'en aurai peut-être une petite portion. Quoique vous ayez la bonté de m'assurer , Madame , que mes Lettres ne vous seront pas désagréables , je vous demande pardon pour celle ci , & vous supplie de recevoir les assurances du profond respect avec lequel je serai jusqu'au tombeau , &c.



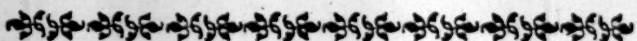
L E T T R E L X X V I I.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE RHEIMS.

Ce 9.

J'AI l'honneur de vous envoyer le Mandement que je viens de faire. Je m'attends à de grandes contradictions : j'en éprouve tous les jours dans mon Diocèse. Une multitude de Curés & de Prêtres s'est soulevée ouvertement. Je prends toutes les mesures que je puis pour rétablir la saine Doctrine. Je me flatte , Madame , que vous ne vous repentirez point de mon avancement & de l'honneur de votre protection. J'ai retiré mes Ecclésiastiques de la direction des Religieux de

sainte Genevieve, par rapport à leurs études, & je les envoie en Théologie aux Jésuites. J'en aurois moins fait dans les tems où l'on pouvoit croire que j'aurois agi par des vûes humaines. Mais présentement je ne crains pas qu'on impute à la politique la conduite que je tiens. C'est une grande satisfaction pour moi, Madame, qu'en faisant mon devoir, je sois sûr de vous plaire.



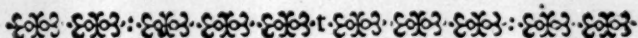
L E T T R E L X X V I I I .

DE M. L'ARCHEVEQUE DE ROUEN.

19 *Juillet* 1716.

IL semble, Madame, que les nouvelles de Paris sont moins affligeantes : on assure que M. le premier Président a imposé silence au Syndic de la Faculté, qui ne se proposoit pas moins que de condamner les Mandemens des Evêques. On ajoûte, que Son Altesse Royale voit à présent avec peine les extrémités où se peut porter la licence qui s'est introduite dans tous les états, de décider les points de notre sainte Foi, & que le Saint Pere l'a ainsi exposé au Collège des Cardinaux, dont il a fait une forte Congrégation, pour l'examen des moyens de ranger Messieurs les Opposans à leur devoir. Dieu veuille, Madame, les bien inspirer ! Ce
qui

qui augmente mon affliction , c'est de voir avec quelle cruauté les Cours Souveraines cherchent à profiter du trouble où est malheureusement l'Eglise , pour s'arroger la connoissance des choses sacrées , qui seule appartient aux Evêques. Je crains fort qu'en affectant de mettre des bornes à l'autorité du Chef de l'Eglise , ils n'en usurpent la juridiction , & qu'on ne brise les Magistrats , comme le Parlement d'Angleterre exerça l'autorité & la juridiction des Apôtres , & de leurs successeurs. Tout cela , Madame , augmente tous les jours les justes regrets que nous avons du Prince que Dieu nous avoit donné dans les jours de la miséricorde , & qu'il nous a ôté dans ceux de sa justice.



L E T T R E L X X I X.

DE M. LE CARDINAL DE FLEURY.

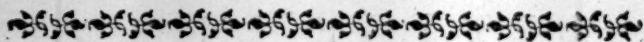
3 Février 1717.

MADAME , je ne doute pas que vous ne soyez fort touchée de la mort de M. le Chancelier (*Voisin* ,) à laquelle on devoit si peu s'attendre. C'est une grande perte pour votre Maison de Saint-Cyr : mais elle ne l'est pas moins pour la Religion , sur-tout dans les circonstances

Lett. Tom. V.

L

présentes : & je suis assuré, Madame, que ce sera le plus pressant motif de votre douleur. Il faut adorer la Providence & s'y soumettre : mais on ne peut qu'être infiniment affligé en même tems, de voir qu'elle se montre plus à nous par les effets de la colère de Dieu, que par ceux de sa miséricorde : la dépravation excessive de tous les états & de tous les esprits ne nous laisse gueres d'espérance de voir finir nos maux : vos réflexions vous fourniront assez de sujets de douleur, sans que je songe à les augmenter par les miennes. J'avois compté d'avoir l'honneur de vous aller rendre mes devoirs : mais trois petits accès de fièvre m'en ont empêché : je tâcherai, avant d'entrer dans ma carrière, de me donner cette consolation. Personne au monde, &c.



L E T T R E L X X X.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE ROUEN.

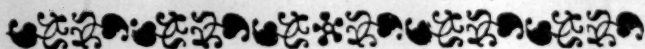
Rouen, 25 Février 1717.

IL faut espérer, Madame, que Dieu ne vous mettra pas à la douloureuse épreuve de vous ôter notre très-chère Mere de Glapion : elle est trop nécessaire à votre Maison : l'idée seule du danger

de la perdre , me consterne : il est bien essentiel d'y obvier de bonne heure , en la faisant soulager dans les choses qui sont contraires à la délicatesse de sa poitrine & de son tempérament , comme trop parler , trop écrire , trop prier à genoux , trop de contention d'esprit : il faut avec cela des alimens bien doux , & beaucoup de sommeil. Je crains fort qu'on ne vienne , à la fin , à la cassation des Edits faits en faveur de Messieurs les Princes légitimés : Dieu veuille même qu'on ne joigne pas à cette injure celle de les voir attaqués par Messieurs les Ducs ! le bruit s'en est répandu : l'instabilité des choses de ce monde se montre bien depuis le décès du Roi : à cela , Madame , comme à vos autres peines , je ne vois d'autre contre-poids que le *fiat voluntas tua , sicut in cælo & in terra* , que nous devons dire à Dieu avec un cœur soumis entièrement à ses ordres. Les affaires de l'Eglise de France ne sont pas dans de plus heureuses dispositions : le parti en triomphe : le nombre des Appellans augmente : les Curés recommencent de se déclarer contre la Constitution : & les projets de ces Novateurs prennent de nouvelles forces. C'est à nous Evêques à faire en sorte par nos gémissemens , par nos prières , par notre confiance en Dieu , de croître en lumieres , en foi , en courage , en détachement , & dans les autres vertus de

124 LETTRES DU CLERGÉ
notre état , pour résister puissamment aux
entreprises des ennemis de l'Eglise. Voilà,
Madame , les sentimens que le Seigneur
m'inspire , &c.

CLAUDE D'AUBIGNY.



LETTRE LXXXI.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE RHEIMS.

Rheims , 28 Février 1718.

IL m'est bien glorieux que vous hono-
riez de votre approbation ma Lettre
à S. A. R. L'empire que la sublimité de
votre génie , Madame , & l'élévation d'une
ame supérieure aux autres , vous con-
serve toujours sur les esprits , fixeroit le
jugement du Public , si l'on sçavoit celui
que vous avez bien voulu porter de cet
Ouvrage : mais c'est assez pour moi , Ma-
dame , qu'il vous ait plû , & que vous
soyez contente de la maniere dont j'ai
soutenu les droits de l'Eglise. Qui sçait
mieux ce que l'on doit faire pour la Re-
ligion que vous , Madame , qui en avez
toujours été le principal appui , & dont
le zèle aussi grand que l'autorité , a sçu
réprimer l'audace des Novateurs , jusques
à ces tems malheureux , où tout est dans
une espèce de cahos ? Plein de reconnois-

fance pour tous vos bienfaits , & de vénération , Madame , pour tant de vertus que l'univers admire en vous , je suis , &c.

P. S. Je dois rendre témoignage à M. l'Abbé d'Auterive , pour qui vous vous intéressez , qu'on ne peut s'appliquer plus qu'il fait dans son emploi , & qu'il feroit digne d'une meilleure fortune.



LETTRE LXXXII.

DE M. L'ARCHEVEQUE DE RHEIMS.

1 Avril 1718.

VOUS sçavez à quel excès le Parlement a poussé sa fureur contre ma Lettre à S. A. R. mais il s'est bien abusé , Madame , s'il a cru me faire injure : la gloire d'un Evêque est de souffrir pour la Religion. J'ai l'honneur de vous envoyer la Lettre Circulaire que j'écris à mes Doyens Ruraux sur cet indigne Arrêt : elle a déjà excité l'émotion parlementaire : mais j'attends avec une grande tranquillité les suites de leurs Délibérations , préparé à toutes les injustices.

Je suis touché de l'état où vous avez été. Je n'ai point peur de l'orage dont je suis menacé , & que vous avez la bonté d'appréhender pour moi. Un Evêque ne

doit craindre que le péché : les puissances tyranniques sont bien foibles à l'égard d'un homme qui a de la foi. Je ferai un Ouvrage, qui réprimera le Parlement, en limitant son pouvoir, & en rapportant ses attentats sur l'Eglise & sur les Rois.





LETTRES DE DIRECTION



A M^{ME} DE MAINTENON.

LETTRE I. *

DE M. DE FENELON.


 E ne puis, Madame, vous parler sur vos défauts que dou-
teusement & presque au ha-
zard : vous n'avez jamais agi
de suite avec moi, & je compte
pour peu ce que les autres m'ont dit de

* Ces avis sont tirés d'une copie écrite de la main de Madame de Maintenon, & intitulée : *Sur mes Défauts*. M. le Maréchal de Villeroi les ayant lûs, écrivit à Madame de G.... *Je vous envoie le petit Livre que vous m'avez confié : avouez qu'il y a un petit mouvement de vanité à faire parler de ses défauts.*

L iiiij

vous : mais n'importe : je vous dirai ce que je pense , & Dieu vous en fera faire l'usage qu'il lui plaira.

Vous êtes ingénue & naturelle : de-là vient que vous faites très-bien , sans avoir besoin d'y penser , à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût & de l'estime ; mais trop froidement , dès que ce goût vous manque. Quand vous êtes sèche , votre sécheresse va assez loin. Je m'imagine qu'il y a dans votre fonds de la promptitude & de la lenteur. Ce qui vous blesse vous blesse vivement.

Vous êtes née avec beaucoup de gloire ; c'est-à-dire , de cette gloire qu'on nomme bonne & bien entendue ; mais qui est d'autant plus mauvaise , qu'on n'a point de honte de la trouver bonne : on se corrigeroit plus aisément d'une vanité sotte. Il vous reste encore beaucoup de cette gloire , sans que vous l'apperceviez. La sensibilité sur les choses qui la pourroient piquer jusqu'au vif , marque combien il s'en faut qu'elle ne soit éteinte. Vous tenez encore à l'estime des honnêtes gens , à l'approbation des gens de bien , au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération ; afin à celui de paroître par votre cœur au-dessus de votre place.

Le *moi* , dont je vous ai parlé si souvent , est encore une idole que vous n'avez pas brisée. Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur , mais non par la perte

du *moi* : au contraire , vous cherchez le *moi* en Dieu : le goût sensible de la prière & de la présence de Dieu vous soutient ; mais si ce goût venoit à vous manquer , l'attachement que vous avez à vous-même & au témoignage de votre propre vertu , vous jetteroit dans une dangereuse épreuve. J'espère que Dieu fera couler le lait le plus doux , jusqu'à ce qu'il veuille vous sevrer , & vous nourrir du pain des forts.

Mais comptez bien certainement que le moindre attachement aux meilleures choses , par rapport à vous , vous retardera plus que toutes les imperfections que vous pouvez craindre. J'espère que Dieu vous donnera la lumière pour entendre ceci mieux que je ne l'ai expliqué.

Vous êtes naturellement bonne & disposée à la confiance , peut-être même un peu trop pour des gens de bien , dont vous n'avez pas éprouvé assez à fond la prudence.

Mais quand vous commencez à vous défier , je m'imagine que votre cœur se ferre trop : les personnes ingénues & confiantes sont d'ordinaire ainsi , lorsqu'elles sont contraintes de se défier. Il y a un milieu entre l'excessive confiance qui se livre , & la défiance qui ne sçait plus à quoi s'en tenir , lorsqu'elle sent que ce qu'elle croyoit tenir , lui échappe. Votre bon esprit vous fera assez voir , que si les honnêtes gens ont des défauts auxquels il ne faut pas se laisser aller aveuglement , ils ont aussi un

certain procédé droit & simple , auquel on reconnoît sûrement ce qu'ils sont.

Le caractère de l'honnête homme n'est point douteux & équivoque à qui le sçait bien observer dans toutes ses circonstances. L'hypocrisie la plus profonde & la mieux déguisée n'atteint jamais jusqu'à la ressemblance de cette vertu ingénue : mais il faut se souvenir que la vertu la plus ingénue a de petits retours sur soi-même , & certaines recherches de son propre intérêt qu'elle n'apperçoit pas.

Il faut donc éviter également , & de soupçonner les gens de bien éprouvés jusqu'à un certain point , & de se livrer à toute leur conduite.

Je vous dis tout ceci , Madame , parce qu'en la place où vous êtes , on découvre tant de choses indignes , & on en entend si souvent d'imaginées par la calomnie , qu'on ne sçait plus que croire. Plus on a d'inclination à aimer la vertu & à s'y confier , plus on est embarrassé & troublé en ces occasions. Il n'y a que le goût de la vérité & un certain discernement de la sincère vertu , qui puisse empêcher de tomber dans l'inconvénient d'une défiance universelle , qui seroit un très-grand mal.

J'ai dit , Madame , qu'il ne faut se livrer à personne : je crois pourtant qu'il faut par principe de Christianisme & par sacrifice de sa raison , se soumettre aux conseils d'une seule personne qu'on a choisie pour

la conduite spirituelle : si j'ajoute une seule personne , c'est qu'il me semble qu'on ne doit pas multiplier les Directeurs , ni en changer sans de grandes raisons ; car ces changemens ou mélanges produisent une incertitude , & souvent une contrariété dangereuse. Tout au moins , on est retardé , au lieu d'avancer , par tous ces différens secours. Il arrive même d'ordinaire , que quand on a tant de différens conseils , on ne suit que le sien propre , par la nécessité où l'on se trouve de choisir entre tous ceux que l'on a reçu d'autrui.

Je conviens néanmoins qu'outre les conseils d'un sage Directeur , on peut en diverses occasions prendre des avis pour les affaires temporelles , qu'un autre peut voir de plus près que le Directeur. Mais je reviens à dire , qu'excepté la conduite spirituelle pour laquelle on se soumet à un bon Directeur , pour tout le reste qui est extérieur , on ne se doit livrer à personne.

On croit dans le monde que vous aimez le bien sincèrement : beaucoup de gens ont cru long-tems qu'une bonne gloire vous faisoit prendre ce parti : mais il me semble que tout le Public est désabusé , & qu'on rend justice à la pureté de vos motifs. On dit pourtant encore , & , selon toute apparence , avec vérité , que vous êtes sèche & sévère ; qu'il n'est pas permis d'avoir des défauts avec vous ; & qu'étant dure à vous-même , vous l'êtes aussi aux autres : que

quand vous commencez à trouver quelque foible dans les gens que vous avez espéré de trouver parfaits, vous vous en dégoûtez trop vite, & que vous poussez trop loin le dégoût.

S'il est vrai que vous soyez telle qu'on vous dépeint, ce défaut ne vous fera ôté que par une longue & profonde étude de vous-même.

Plus vous mourrez à vous-même par l'abandon total à l'esprit de Dieu, plus votre cœur s'élargira pour supporter les défauts d'autrui, & pour y compatir sans bornes. Vous ne verrez partout que misère : vos yeux seront plus perçans, & en découvriront encore plus que vous n'en voyez aujourd'hui : mais rien ne pourra ni vous scandaliser, ni vous surprendre, ni vous resserrer. Vous verrez la corruption dans l'homme comme l'eau dans la mer.

Le monde est relâché, & néanmoins d'une sévérité impitoyable. Vous ne ressemblerez point au monde : vous serez fidelle & exacte, mais compatissante & douce comme Jesus-Christ l'a été pour les pécheurs, pendant qu'il confondoit les Pharisiens, dont les vertus extérieures étoient si éclatantes.

On dit que vous vous mêlez trop peu des affaires. Ceux qui vous parlent ainsi, sont inspirés par l'inquiétude, par l'envie de se mêler du Gouvernement, & par le dépit contre ceux qui distribuent les graces, ou

par l'espérance d'en obtenir par vous. Pour vous, Madame, il ne vous convient point de faire des efforts pour redresser ce qui n'est pas dans vos mains.

Le zèle du salut du Roi ne doit point vous faire aller au-delà des bornes que la Providence semble vous avoir marquées.]

Il y a mille choses déplorables : mais il faut attendre les momens que Dieu seul connoît, & qu'il tient dans sa puissance.

Ce n'est pas la fausseté que vous aurez à craindre, tant que vous la craindrez. Les gens faux ne croient pas l'être : les vrais tremblent toujours de ne l'être pas. Votre piété est droite : vous n'avez jamais eu les vices du monde, & depuis longtemps vous en avez abjuré les erreurs.

Le vrai moyen d'attirer la grâce sur le Roi & sur l'Etat, n'est pas de crier, ou bien de fatiguer le Roi : c'est de l'édifier, de mourir sans cesse à vous-même : c'est d'ouvrir peu à peu le cœur de ce Prince par une conduite ingénue, cordiale, patiente, libre néanmoins & enfantine dans cette patience.

Mais parler avec chaleur & avec âpreté, revenir souvent à la charge, dresser des batteries sourdement, faire des plans de sagesse humaine, pour réformer ce qui a besoin de réforme, c'est vouloir faire

le bien par une mauvaise voie : votre solidité rejette de tels moyens , & vous n'avez qu'à la suivre simplement.

Ce qui me paroît véritable touchant les affaires , c'est que votre esprit en est plus capable que vous ne pensez : vous vous défiez peut-être un peu trop de vous-même , ou bien vous craignez trop d'entrer dans des discussions contraires au goût que vous avez pour une vie tranquille & recueillie. D'ailleurs , je m' imagine que vous craignez le caractère des gens que vous trouvez sur vos pas quand vous entrez dans quelque affaire. Mais enfin il me paroît que votre esprit naturel & acquis a bien plus d'étendue que vous ne lui en donnez.

Je persiste à croire que vous ne devez jamais vous ingérer dans les affaires d'Etat : mais vous devez vous en instruire , selon l'étendue de vos vûes naturelles : & quand les ouvertures de la Providence vous offriront de quoi faire le bien , sans pousser trop loin le Roi au-delà de ses bornes , il ne faut jamais reculer.

Je vous ai détaillé ce que le monde dit : voici , Madame , ce que j'ai à dire.

Il me paroît que vous avez encore un goût trop naturel pour l'amitié , pour la bonté de cœur , & pour tout ce qui lie la bonne société. C'est sans doute ce qu'il y a de meilleur , selon la raison & la vertu

humaine : mais c'est pour cela même qu'il y faut renoncer.

Ceux qui ont le cœur dur & même froid , ont sans doute un très-grand défaut naturel : c'est même une grande imperfection qui reste dans leur piété : car si leur piété étoit plus avancée , elle leur donneroit ce qui leur manque de ce côté-là. Mais il faut compter que la véritable bonté de cœur consiste dans la fidélité à Dieu & dans le pur amour. Toutes les générosités , toutes les tendresses naturelles ne sont qu'un amour-propre plus raffiné , plus séduisant , plus flatteur , plus aimable , & par conséquent plus diabolique.

Je vous dis tout ceci sans nul intérêt personnel : car je suis assez sec dans ma conduite & froid dans les commencemens , mais assez chaud & tendre dans le fond. Rien de tout ceci ne regarde *l'homme* , à l'égard duquel vous avez des devoirs d'un autre ordre : l'accroissement de la grace qui a déjà fait tant de prodiges en lui , achevera d'en faire un autre homme. Mais je vous parle pour le seul intérêt de Dieu en vous : il faut mourir sans réserve à toute amitié.

Si vous ne teniez plus à vous , vous ne seriez non plus dans le désir de voir vos amis attachés à vous , que de les voir attachés au Roi de la Chine. Vous les aimeriez du pur amour de Dieu ; c'est-à-di-

136 LETTRES DE DIRECTION

re, d'un amour parfait, infini, généreux, agissant, compatissant, consolant, égal, bienfaisant, & tendre comme Dieu même. Le cœur de Dieu seroit versé dans le vôtre : & votre amitié ne pourroit non plus avoir de défaut, que celui qui aimeroit en vous : vous ne voudriez rien des autres, que ce que Dieu en voudroit, & uniquement pour lui. Vous seriez jalouse pour lui contre vous-même : & si vous exigiez des autres une conduite plus cordiale, ce ne seroit que pour leur perfection & pour l'accomplissement des desseins de Dieu sur eux.

Ce qui vous blesse donc dans les cœurs resserrés, ne vous blesse, qu'à cause que le vôtre est encore trop resserré au-dedans de lui-même. Il n'y a que l'amour-propre qui blesse l'amour-propre. L'amour de Dieu supporte avec condescendance l'infirmité de l'amour-propre, & attend en paix que Dieu le détruise. En un mot, Madame, le défaut de vouloir de l'amitié n'est pas moindre devant Dieu, que celui de manquer d'amitié. Le vrai amour de Dieu aime généreusement le prochain, sans espérance d'aucun retour.

Au reste, il faut tellement sacrifier à Dieu le *moi*, dont nous avons tant parlé, qu'on ne le recherche plus, ni pour la réputation, ni pour la consolation du témoignage qu'on se rend à soi-même sur ses bonnes qualités ou sur ses bons sentiments,

timens. Il faut mourir à tout sans réserve, & ne posséder pas même sa vertu par rapport à soi. Ce n'est point une obligation précise pour tous les Chrétiens : mais je crois que c'est la perfection d'une ame qu'il a autant prévenue que la vôtre par ses miséricordes.

Il faut être prêt à se voir méprisé, haï, décrié, condamné par autrui, & à ne trouver en soi que trouble & condamnation, pour se sacrifier sans nul adoucissement au souverain domaine de Dieu, qui fait de sa créature selon son bon plaisir. Cette parole est dure à quiconque veut vivre en soi, & jouir pour soi-même de sa vertu : mais qu'elle est douce & consolante pour une ame qui aime autant Dieu, qu'elle renonce à s'aimer elle-même !

Vous verrez un jour combien les gens qui sont dans cette disposition sont grands dans l'amitié. Leur cœur est immense, parce qu'il tient de l'immensité de Dieu qui les possède. Ceux qui entrent dans ces vûes de pur amour, malgré leur naturel sec & ferré, vont toujours s'élargissant peu à peu. Enfin Dieu leur donne un cœur semblable au sien, & des entrailles de mere pour tout ce qu'il unit à eux.

Ainsi la vraie & pure piété, loin de donner de la dureté & de l'indifférence, tire de l'indifférence, de la sécheresse,

de la dureté de l'amour-propre qui se rétrécit en lui-même , pour rapporter tout à lui.

Pour vos devoirs , je n'hésite pas un moment à croire que vous devez les renfermer dans des bornes bien plus étroites que la plupart des gens trop zélés ne le voudroient.

Chacun , plein de son intérêt , veut vous y entraîner , & vous trouve insensible à la gloire de Dieu , si vous n'êtes autant échauffée que lui. Chacun veut même que votre avis soit conforme au sien , & sa raison à la vôtre.

Vous pourrez peut-être dans la suite , si Dieu vous en donne les facilités , faire des biens plus étendus. Maintenant vous avez la Communauté de Saint-Cyr , qui demande beaucoup de soins : encore même voudrois-je que vous fussiez bien soulagée & déchargée de ce côté-là. Il vous faut des tems de recueillement & de repos tant de corps que d'esprit. Vous devez suivre le courant des affaires générales , pour tempérer ce qui est excessif , & redresser ce qui en a besoin. Vous devez , sans vous rebuter jamais , profiter de tout ce que Dieu vous met au cœur , & de toutes les ouvertures qu'il vous donne dans celui du Roi , pour lui ouvrir les yeux & pour l'éclairer ; mais sans empressement , comme je vous l'ai souvent représenté.

Au reste , comme le Roi se conduit bien moins par des maximes suivies , que par l'impression des gens qui l'environnent , & auxquels il confie son autorité , le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs , qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir , dans leur vraie étendue , ses devoirs dont il n'a aucune idée.

S'il est prévenu en faveur de ceux qui font tant de violences , tant d'injustices , tant de fautes grossières , il le feroit bientôt encore plus en faveur de ceux qui suivroient les règles , & qui l'animeroient au bien. C'est ce qui me persuade que quand vous pourrez augmenter le crédit de Messieurs de Chevreuse & de Beauvilliers , vous ferez un grand coup. C'est à vous à vous mesurer pour les tems : mais si la simplicité & la liberté ne peuvent point emporter ceci , j'aimerois mieux attendre jusqu'à ce que Dieu eût préparé le cœur du Roi. Enfin , le grand point est de l'assiéger , puisqu'il veut l'être , de le gouverner , puisqu'il veut être gouverné : son salut consiste à être assiégé par des gens droits & sans intérêt.

Votre application à le toucher , à l'instruire , à lui ouvrir le cœur , à le garantir de certains pièges , à le soutenir quand il est ébranlé , à lui donner des vûes de paix , & sur-tout de soulagement

des Peuples , de modération , d'équité , de défiance à l'égard des conseils durs & violens , d'horreur pour les actes d'autorité arbitraire , enfin d'amour pour l'Eglise , & d'application à lui chercher de saints Pasteurs ; tout cela , dis-je , vous donnera bien de l'occupation : car , quoique vous ne puissiez point parler de ces matieres à toute heure , vous aurez besoin de perdre bien du tems pour choisir les momens propres à insinuer ces vérités. Voilà l'occupation que je mets au-dessus de toutes les autres.

Après les heures de piété , vous devez aussi , ce me semble , travailler & donner le tems nécessaire pour connoître par des gens sûrs les excellens sujets en chaque profession , & les principaux désordres qu'on peut réprimer. Il ne faut point avoir de Rapporteurs , qui s'empressent à vous empoisonner du récit de toutes les petites fautes des particuliers : mais il faut avoir des gens de bien qui malgré eux soient chargés en conscience de vous avertir des choses qui le mériteront : ceux-là ne vous diront que le nécessaire , & laisseront le superflu aux tracassiers.

Vous devez aussi veiller pour soutenir dans leur emploi les gens de bien qui sont en fonction , empêcher les rapports calomnieux & les soupçons injustes , diminuer le faste de la Cour quand vous le pourrez , faire entrer peu à peu MONSEI-

GENEUR dans toutes les affaires , empêcher que le venin de l'impiété ne se glisse autour de lui ; en un mot , être la sentinelle de Dieu au milieu d'Israël , pour protéger tout le bien & pour réprimer tout le mal , mais suivant les bornes de votre autorité.

Pour Saint-Cyr, je croirois qu'une inspection générale & une attention suivie pour redresser dans ce général tout ce qui en aura besoin , suffit à une personne accablée de tant d'affaires , appelée à de plus grands biens , capable d'objets plus étendus.

Il faut encore ajoûter que vous ne pouvez éviter d'écouter ceux qui voudront se plaindre ou vous avertir : tout cela va assez loin : ainsi je m'y bornerai.

Les bonnes œuvres que vous voulez tourner du côté de *l'homme* , me paroissent fort à propos : elles seront sans contractions & sans embarras. Pour celles de Paris , je crois que vous y trouveriez des traverses continuelles qui vous commettraient trop.

Vous avez , à la Cour , des personnes , qui paroissent bien intentionnées : elles méritent que vous les traitiez bien , & que vous les encouragiez : mais il y faut beaucoup de précaution : car mille gens se feroient dévots pour vous plaire. Ils paroîtroient touchés aux personnes qui vous approchent , & iroient par-là à leur but : ce seroit nourrir l'hypocrisie , & vous

142 LETTRES DE DIRECTION

exposer à passer pour trop crédule. Ainsi il faut connoître à fond la droiture & le desintéressement des gens, qui paroissent se tourner à Dieu, avant que de leur montrer qu'on fait attention à ces commencemens de vertu.

Si ce sont des femmes, qui ayent besoin d'être soutenues, faites les aider par des personnes de confiance, sans que vous paroissiez vous-même.

Je crois que vous devez admettre peu de gens dans vos conversations pieuses, où vous cherchez à être en liberté. Ce qui vous est bon n'est pas toujours proportionné au besoin des autres. Jesus-Christ disoit : *j'ai d'autres choses à vous enseigner : mais vous ne pouvez pas encore les porter.* Les Peres de l'Eglise ne découvroient les Mystères du Christianisme à ceux qui vouloient se faire Chrétiens, qu'à mesure qu'ils les trouvoient disposés à les croire.

En attendant que vous puissiez faire du bien par le choix des Pasteurs, tâchez de diminuer le mal.

Pour votre famille, rendez-lui les soins qui dépendent de vous, selon les règles de modération que vous avez dans le cœur : mais évitez également deux choses : l'une, de refuser de parler pour vos parens, quand il est raisonnable de le faire : l'autre, de vous fâcher, quand votre recommandation ne réussit pas.

Il faut faire simplement ce que vous

devez, & prendre en paix & en humilité les mauvais succès : l'orgueil aimeroit mieux se dépiter, ou il prendroit le parti de ne parler plus, ou bien il éclateroit pour arracher ce qu'on lui refuse.

Il me paroît que vous aimez, comme il faut, vos parens, sans ignorer leurs défauts, & sans perdre de vûe leurs bonnes qualités.

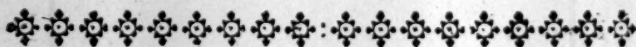
Enfin, Madame, soyez bien persuadée, que pour la correction de vos défauts, & pour l'accomplissement de vos devoirs, le principal est d'y travailler par le dedans & non par le dehors.

Ce détail extérieur, quand vous vous y donneriez toute entière, sera toujours au-dessus de vos forces. Mais si vous laissez faire à l'esprit de Dieu ce qu'il faut, pour vous faire mourir à vous-même, & pour couper jusqu'aux dernières racines du *moi*, les défauts tomberont peu à peu comme d'eux-mêmes : & Dieu élargira votre cœur, au point que vous ne serez embarrassée de l'étendue d'aucun devoir. Alors, l'étendue de vos devoirs croîtra avec l'étendue de vos vertus & avec la capacité de votre fonds. Car Dieu vous donnera de nouveaux biens à faire, à proportion de la nouvelle étendue qu'il aura donnée à votre intérieur.

Tous nos défauts ne viennent que d'être encore attachés & recourbés sur nous-mêmes. C'est par le *moi*, qui veut mettre

les vertus à son usage & à son point. Renoncez donc, sans hésiter jamais, à ce malheureux *moi*, dans les moindres choses où l'esprit de grace vous fera sentir que vous le recherchez encore. Voilà le vrai & total crucifiement : tout le reste ne va qu'aux sens & à la superficie de l'ame. Tous ceux qui travaillent à mourir autrement, quittent la vie par un côté, & la reprennent par plusieurs autres : ce n'est jamais fait.

Vous verrez, par expérience, que quand on prend pour mourir à soi le chemin que je vous propose, Dieu ne laisse rien à l'ame, & qu'il la poursuit sans relâche, impitoyable, jusqu'à ce qu'il lui ait ôté le dernier souffle de vie propre, pour la faire vivre en lui dans une paix & une liberté d'esprit infinie.



L E T T R E I I.

DU MEME A LA MEME.

QUAND M. de Meaux, Madame, m'a proposé d'approuver son Livre, je lui ai témoigné avec attendrissement, que je serois ravi de donner cette marque publique de la conformité de mes sentimens avec un Prélat que j'ai regardé depuis ma jeunesse, comme mon maître dans la science de la Religion : je lui ai même offert

offert d'aller à Germini pour dresser de concert avec lui mon approbation.

J'ai dit en même tems à Messieurs de Paris & de Chartres, & à M. Tronson, que je ne voyois absolument aucune ombre de difficulté entre M. de Meaux & moi *sur le fonds de la doctrine*, mais que s'il vouloit attaquer personnellement dans son Livre Madame Guyon, je ne pourrois pas l'approuver. Voilà ce que j'ai déclaré, il y a six mois. M. de Meaux vient de me donner son Livre à examiner. A l'ouverture des cahiers, j'ai trouvé qu'ils sont pleins d'une réfutation personnelle : aussitôt j'ai averti Messieurs de Paris & de Chartres, & Monsieur Tronson de l'embaras où M. l'Evêque de Meaux me mettoit.

On n'a pas manqué de me dire que je pouvois condamner les Livres de Madame Guyon, sans diffamer sa personne, & sans me faire aucun tort. Mais je conjure ceux qui parlent ainsi, de peser devant Dieu, les raisons que je vais leur représenter. Les erreurs, qu'on impute à Madame Guyon, ne sont point excusables par l'ignorance de son sexe. Il n'est point de Villageoise grossiere, qui n'eût d'abord horreur de ce qu'on veut qu'elle ait enseigné. Il ne s'agit pas de quelques conséquences subtiles & éloignées qu'on pourroit, contre son intention, tirer de ses principes spéculatifs, & de quelques-unes

de ses expressions : il s'agit de tout un dessein diabolique , qui est , dit-on , l'ame de tous ses Livres : c'est un systême monstrueux qui est lié dans toutes ses parties , & qui se soutient avec beaucoup d'art d'un bout jusqu'à l'autre. Ce ne sont point des conséquences obscures qui puissent avoir échappé à l'attention de l'Auteur : au contraire , elles sont le formel & unique but de tout son systême. Il est évident , dit-on , & il y auroit de la mauvaise foi à le nier , que Madame Guyon n'a écrit que pour détruire , comme une imperfection , toute la foi explicite des attributs des Personnes Divines , des Mystères de Jesus-Christ & de son Humanité. Elle veut dispenser les Chrétiens de tout culte sensible , de toute invocation distincte de notre unique Médiateur : elle prétend éteindre dans les Fidèles toute vie intérieure & toute oraison réelle , en supprimant tous les actes distincts que Jesus-Christ & les Apôtres ont commandés , & en réduisant pour toujours les ames à une quiétude oisive qui exclut toute pensée de l'entendement , & tout mouvement de la volonté. Elle soutient que , quand on a fait d'abord un Acte de Foi & d'Amour , cet Acte subsiste perpétuellement pendant toute la vie , sans avoir jamais besoin d'être renouvelé : qu'on est toujours en Dieu sans penser à lui , & qu'il faut bien se garder de réitérer cet Acte. Elle ne laisse

aux Chrétiens qu'une indifférence impie & brutale entre le vice & la vertu, entre la haine éternelle de Dieu & son amour éternel, pour lequel il est de foi, que chacun de nous a été créé. Elle défend, comme une infidélité, toute résistance réelle aux tentations les plus abominables. Elle veut que l'on suppose que dans un certain état de perfection où elle élève les âmes, on n'a plus de concupiscence, qu'on est impécable, infaillible, & jouissant de la même paix que les Bienheureux : & qu'enfin tout ce qu'on fait sans réflexion, avec facilité, & par la pente de son cœur, est fait passivement, & par une pure inspiration. Cette inspiration, qu'elle attribue à elle & aux siens, n'est pas l'inspiration commune des Justes : elle est prophétique : elle renferme une autorité Apostolique, au-dessus de toute Loi écrite. Elle établit une tradition secrète sur cette voie, qui renverse la tradition universelle de l'Eglise.

Voilà ce qu'on dit : je soutiens qu'il n'y a point d'ignorance assez grossière pour pouvoir excuser une personne qui avance tant de maximes monstrueuses. Cependant on assure que Madame Guyon n'a rien écrit que pour accréditer cette damnable spiritualité, & pour la faire pratiquer, & que c'est-là l'unique but de ses Ouvrages. Otez-en cela, vous dit-on, vous ôtez tout : elle n'a pû penser autre chose. L'A-

abomination évidente de ses Ecrits rend donc évidemment sa personne abominable : je ne puis donc séparer sa personne d'avec ses Ecrits.

Pour moi, j'avoue que je ne comprends rien à la conduite de M. de Meaux : d'un côté, il s'enflâme avec indignation, pour peu qu'on révoque en doute l'évidence de ce système impie de Madame Guyon : mais de l'autre, il la communie de sa propre main, il l'autorise dans l'usage quotidien des Sacremens, & il lui donne, quand elle part du Couvent de Meaux, une attestation complète, sans avoir exigé d'elle aucun acte où elle ait retracté formellement aucune erreur. D'où viennent, d'un côté, tant de rigueur, & de l'autre, tant de relâchement ?

Pour moi, si je croyois ce que croit M. de Meaux, des Livres de Madame Guyon, & par une conséquence nécessaire de sa personne même, j'aurois cru, malgré mon amitié pour elle, être obligé en conscience, à lui faire avouer & retracter formellement, à la face de toute l'Eglise, les erreurs qu'elle auroit évidemment enseignées dans tous ses Ecrits.

Je croirois même que la Puissance Séculière devoit aller plus loin. Car qu'y a-t'il de plus digne du feu, qu'un monstre qui, sous une apparence de spiritualité, ne tend qu'à établir & le fanatisme & l'impureté : qui renverse la Loi Divine : qui

traite d'imperfections toutes les vertus : qui tourne en épreuves & en perfections tous les vices : qui ne laisse ni subordination ni règle dans la société des hommes : qui par le principe du secret autorise toute sorte d'hypocrisie & de mensonges : enfin qui ne laisse aucun remède assuré contre tant de maux ? Toute Religion à part, la seule police suffit pour punir du dernier supplice une personne si empestée. S'il est donc vrai que cette femme ait voulu manifestement établir ce système damnable, il falloit la brûler, au lieu de la congédier, comme il est certain que M. l'Evêque de Meaux l'a fait, après lui avoir donné la Communion fréquemment, & une attestation authentique, sans qu'elle ait retracté ses erreurs.

Pour moi, je ne pourrois approuver le Livre où M. de Meaux impute à cette femme un système si horrible dans toutes ses parties, sans me diffamer moi-même, & sans lui faire une injustice irréparable : en voici la raison. Je l'ai vûe souvent : tout le monde le sçait : je l'ai estimée, je l'ai laissé estimer par des personnes illustres, dont la réputation est chere à l'Eglise, & qui avoient de la confiance en moi. Je n'ai pû ni dû ignorer ses Ecrits. Quoique je ne les aie pas examinés tous à fond dans le tems, du moins j'en ai sçu assez pour devoir me défier d'elle, & pour l'examiner en toute rigueur. Je l'ai fait

avec plus d'exactitude que ses ennemis, ses Examineurs ne le sçauroient faire : car elle étoit bien plus libre, bien plus dans son naturel, bien plus ouverte avec moi, dans des tems où elle n'avoit rien à craindre. Je lui ai fait expliquer souvent ce qu'elle pensoit sur les matieres qu'on agite : je l'ai obligée à m'expliquer la valeur de chacun des termes de ce langage mystique, dont elle se servoit dans ses Ecrits. J'ai vû clairement en toute occasion, qu'elle les entendoit dans un sens très-innocent & très-catholique. J'ai voulu même suivre en détail & sa pratique, & les conseils qu'elle donnoit aux gens les plus ignorans, & les moins précautionnés. Jamais je n'ai trouvé aucune trace de ces maximes infernales qu'on lui impute. Pourrois-je donc, en conscience, les lui imputer par mon approbation, & lui donner le dernier coup pour sa diffamation, après avoir vû de près si clairement son innocence ?

Que les autres, qui ne connoissent que ses Ecrits, les prennent dans un sens si rigoureux, & les censurent : je les laisse faire. Je ne défends ni n'excuse, ni sa personne, ni ses Ecrits : n'est-ce pas beaucoup faire, sçachant ce que je sçai ? Pour moi, je dois, selon la justice, juger du sens de ses Ecrits par ses sentimens que je sçai à fond, & non pas de ses sentimens par le sens rigoureux qu'on donne à ses expres-

sions , & auquel elle n'a jamais pensé. Si je faisois autrement , j'achèverois de convaincre le Public qu'elle mérite le feu. Voilà ma règle pour la justice & pour la vérité.

Venons à la bienséance : je l'ai connue ; je n'ai pû ignorer ses Ecrits ; j'ai dû m'assurer de ses sentimens : moi Prêtre , moi Précepteur des Princes , moi appliqué depuis ma jeunesse à une étude continuelle de la doctrine , j'ai dû voir ce qui est évident. Il faut donc que j'aie tout au moins toléré l'évidence de ce systême impie : ce qui fait horreur , & qui me couvre d'une éternelle confusion. Tout notre commerce n'a donc roulé que sur cette abominable spiritualité , dont on prétend qu'elle a rempli ses Livres , & qui est l'ame de tous ses discours. En reconnoissant toutes ces choses par mon approbation , je me rends infiniment plus coupable que Madame Guyon même : ce qui paroîtra du premier coup d'œil au Lecteur , c'est qu'on m'a réduit , forcé de souscrire à la diffamation de mon amie , dont je n'ai pû ignorer le systême monstrueux qui est évident dans ses Ouvrages , & évident de mon propre avou. Voilà ma sentence prononcée , & signée par moi-même à la tête du Livre de M. de Meaux , où ce systême est étalé dans toutes ses horreurs. Je soutiens que ce coup de plume , donné contre ma conscience par une lâche politique , me ren-

droit à jamais infâme , & indigne de mon ministère & de ma place.

Voilà néanmoins ce que les personnes les plus sages & les plus affectionnées pour moi ont souhaité & ont préparé de loin. C'est donc pour assurer ma réputation , qu'on veut que je signe que mon amie mérite évidemment d'être brûlée avec ses Ecrits pour une spiritualité exécrationnelle qui fait l'unique lien de notre amitié ! Mais encore , comment est-ce que je m'expliquerai là-dessus ? Sera-ce librement , selon mes pensées , & dans un Livre où je pourrai parler avec une pleine étendue ? Non : j'aurai l'air d'un homme muet & confondu : on tiendra ma plume : on me fera expliquer dans l'Ouvrage d'autrui par une simple approbation : j'avouerai que mon amie est évidemment un monstre sur la terre , & que le venin de ses Ecrits ne peut être sorti que de son cœur. Voilà ce que mes meilleurs amis ont pensé pour mon honneur. Hé ! si mes plus cruels ennemis vouloient me dresser un piège pour me perdre , n'est-ce pas - là précisément ce qu'ils me devroient demander ? On ne manquera pas de dire que je dois aimer l'Eglise plus que mon amie , & plus que moi-même : comme s'il s'agissoit de l'Eglise dans une affaire où la doctrine est en sûreté , & où il ne s'agit plus que d'une femme que je veux bien laisser diffamer sans ressource , pourvu que je n'y prenne

aucune part contre ma conscience. Oui, Madame, je brûlerois mon amie de mes propres mains, & je me brûlerois moi-même avec joie, plutôt que de laisser l'Eglise en péril. C'est une pauvre femme captive, accablée de douleurs & d'opprobres : personne ne la défend ni ne l'excuse, & l'on a toujours peur.

Après tout, lequel est le plus à propos, ou que je réveille dans le monde le souvenir de ma liaison passée avec elle, & que je me reconnoisse, ou le plus insensé de tous les hommes, pour n'avoir pas vû des infamies évidentes, ou exécration pour les avoir au moins tolérées : ou bien que je garde jusqu'au bout un profond silence sur les Ecrits & sur la personne de Madame Guyon, comme un homme qui l'excuse intérieurement sur ce qu'elle n'a pas peut-être assez connu la valeur théologique de ses expressions, ni la rigueur avec laquelle on examineroit le langage des Mystiques dans la suite des tems, sur l'expérience de l'abus que quelques hypocrites en ont fait ? En vérité, lequel est le plus sage de ces deux partis ?

On ne cesse de dire tous les jours que les Mystiques, même les plus approuvés, ont beaucoup exagéré. On soutient même que saint Clément, & plusieurs autres des principaux Peres, ont parlé en des termes qui demandent beaucoup de correctifs.

Pourquoi veut-on qu'une femme soit la

seule qui n'ait pas pû exagérer ? Pourquoi faut-il que tout ce qu'elle a dit , tende à former un systême qui fait frémir ? Si elle a pû exagérer innocemment ; si j'ai connu à fond l'innocence de ses exagérations ; si je sçai ce qu'elle a voulu dire , mieux que ses Livres ne l'ont expliqué ; si j'en suis convaincu par des preuves aussi décisives que les termes qu'on reprend dans ses Livres sont équivoques , puis-je la diffamer contre ma conscience , & me diffamer avec elle ?

Qu'on observe de près toute ma conduite : a-t-il été question du fonds de la doctrine ? J'ai d'abord dit à M. de Meaux que je signerois de mon sang les trente-quatre Propositions qui avoient été dressées , pourvû qu'il y expliquât certaines choses. M. l'Archevêque de Paris pressa très-fortement M. de Meaux sur ces choses , qui lui parurent justes & nécessaires. M. de Meaux se rendit , & je n'hésitai pas un seul moment à signer. Maintenant qu'il s'agit de flétrir par contre-coup mon ministère avec ma personne , en flétrissant Madame Guyon avec ses Ecrits , on trouve en moi une résistance invincible. D'où vient cette différence de conduite ? Est-ce que j'ai été foible & timide , quand j'ai signé les trente-quatre Propositions ? On en peut juger par ma fermeté présente. Est-ce que je refuse maintenant d'approuver le Livre de M. de Meaux par entêtement & avec un

esprit de cabale ? On en peut juger par ma facilité à signer les trente-quatre Propositions. Si j'étois entêté , je le serois bien plus du fonds de la doctrine de Madame Guyon que de sa personne. Je ne pourrois, même dans mon entêtement le plus dangereux , me soucier de sa personne , qu'autant que je la croirois nécessaire pour l'avancement de la doctrine : tout ceci est assez évident par la conduite que j'ai tenue. On l'a condamnée , renfermée , chargée d'ignomie : je n'ai jamais dit un mot pour la justifier , ni pour l'excuser , ni pour adoucir son état. Pour le fonds de la doctrine , je n'ai cessé d'écrire & de citer les Auteurs approuvés de l'Eglise. Ceux qui ont vû notre discussion , doivent avouer que M. de Meaux , qui vouloit d'abord foudroyer , a été contraint d'admettre pied à pied des choses qu'il avoit cent fois rejetées comme très-mauvaises. Ce n'est donc pas de la personne de Madame Guyon dont j'ai été en peine , ni de ses Ecrits : c'est du fonds de la doctrine des Saints , trop inconnue à la plûpart des Docteurs Scholastiques.

Dès que la doctrine a été sauvée , sans épargner les erreurs de ceux qui sont dans l'illusion , j'ai vû tranquillement Madame Guyon captive & flétrie. Si je refuse maintenant d'approuver ce que M. de Meaux en dit , c'est que je ne veux ni achever de la deshonorer contre ma conscience , ni

me deshonoré en lui imputant des blasphèmes qui retombent inévitablement sur moi.

Depuis que j'ai signé les trente-quatre Propositions, j'ai déclaré dans toutes les occasions qui se sont présentées naturellement, que je les avois signées, & que je ne croyois pas qu'il fût jamais permis d'aller au-delà de cette borne.

Ensuite j'ai montré à M. l'Archevêque de Paris une explication très-ample & très-exacte de tout le système des voies intérieures, à la marge des trente-quatre Propositions. Ce Prélat n'y a pas remarqué la moindre erreur, ni le moindre excès, M. Tronson, à qui j'ai montré aussi cet Ouvrage, n'y a rien repris.

Il y a environ six mois qu'une Carmélite du Fauxbourg S. Jacques me demanda des éclaircissemens sur cette matiere. Aussi-tôt je lui écrivis une grande Lettre, que je fis examiner par M. de Meaux. Il me proposa seulement d'éviter un mot indifférent en lui-même, mais que ce Prélat remarquoit qu'on avoit quelquefois mal employé. Je l'ôtai aussi-tôt, & j'ajoutai encore des explications pleines de préservatifs, qu'il ne demandoit pas. Le Fauxbourg S. Jacques, d'où est sortie la plus implacable critique des Mystiques, n'a pas eu un seul mot à dire contre ma Lettre. M. Pirot a dit hautement qu'elle pouvoit servir de règle assurée de la doctrine sur ces matieres. En ef-

fet, j'y ai condamné toutes les erreurs qui ont allarmé quelques gens de bien dans ces derniers tems. Je ne trouve pourtant pas que ce soit assez pour dissiper tous les vains ombrages; & je crois qu'il est nécessaire que je me déclare d'une manière encore plus autentique. J'ai fait un Ouvrage, où j'explique à fond tout le système des voies intérieures, où je marque, d'une part, tout ce qui est conforme à la foi, & fondé sur la Tradition des Saints; & de l'autre, tout ce qui va plus loin, & qui doit être censuré rigoureusement. Plus je suis dans la nécessité de refuser mon approbation au Livre de M. de Meaux, plus il est capital que je me déclare en même tems d'une façon encore plus forte & plus précise. L'Ouvrage est déjà tout prêt: on ne doit pas craindre que j'y contredise M. l'Evêque de Meaux: j'aimerois mieux mourir que de donner au Public une scène si scandaleuse: je ne parlerai de lui que pour le louer, & que pour me servir de ses paroles. Je sçai parfaitement ses pensées, & je puis répondre qu'il fera content de mon Ouvrage, quand il le verra avec le Public.

D'ailleurs, je ne prétends pas le faire imprimer sans consulter personne. Je vais le confier avec le dernier secret à M. l'Archevêque de Paris, & à M. Tronson: dès qu'ils auront achevé de le lire, je le donnerai suivant leurs corrections: ils seront

les Juges de ma doctrine, & on n'imprimera que ce qu'ils auront approuvé ; ainsi l'on n'en doit pas être en peine. J'aurois la même confiance pour M. de Meaux, si je n'étois dans la nécessité de lui laisser ignorer mon Ouvrage, dont il voudroit apparemment empêcher l'impression par rapport au sien. J'exhorterai dans cet Ouvrage tous les Mystiques qui se sont trompés sur la doctrine, d'y avouer leurs erreurs. J'ajouterais que ceux qui, sans tomber dans aucune erreur, se sont mal expliqués, sont obligés en conscience à condamner sans restriction leurs expressions, à ne s'en plus servir, & à lever toute équivoque par une explication publique de leurs vrais sentimens. Peut-on aller plus loin pour réprimer l'erreur ?

Dieu sçait à quel point je souffre de faire souffrir en cette occasion la personne du monde, pour qui j'ai le respect & l'attachement le plus constant & le plus sincère !

LETTRE III.*

DE M. JOLLY.

à Paris, ce 28 Juin 1694.

MADAME, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de

* Cette Lettre & les trois suivantes, de même que celle de M. l'Evêque de Châlons, placée

ce mois, m'a fait chercher & lire les deux Livres dont vous m'avez parlé ; Ouvrages de Madame Guyon, lesquels je n'avois point vûs jusqu'à présent. Vous me faites l'honneur, Madame, de me demander mon avis sur ces Livres. Je ne suis point homme à m'ériger en Censeur de Livres : mais la mauvaise doctrine, répandue en ceux-là, est si manifeste, qu'il n'y a point à craindre de juger témérairement en les condamnant. Ils contiennent une fausse spiritualité, éloignée de la vraie & solide piété, & capable de jeter ceux qui les lioient en beaucoup d'illusions : c'est le Quiétisme tout pur, & il y a un très-grand nombre de Propositions qui ont été condamnées par le Pape dans les Ecrits de Molinos. Ce qui est enseigné dans le petit Livre du *Moyen court & facile pour l'Oraison*, touchant le Sacrement de Pénitence & la disposition à la Communion, est entièrement opposé à la doctrine & à l'usage de l'Eglise. Il y a quantité de choses absurdes, fausses & erronées dans ce même Livre. *L'Explication du Cantique des Cantiques* a aussi beaucoup de choses obscures, peu intelligibles, & qui peuvent laisser de mauvaises impressions à ceux qui les lisent.

dans le troisième Volume, furent écrites à Madame de Maintenon, en réponse des consultations qu'elle avoit faites sur le Quiétisme qu'elle commençoit à craindre. M. de Meaux avoit été consulté de vive voix.

Elle contient des Propositions qui ne sont pas conformes à la foi, comme sont celles-ci; que l'on peut posséder la béatitude essentielle en cette vie, & qu'une ame arrive en la vie présente à un état où elle ne peut plus pécher : ces deux Propositions sont hérétiques. Enfin, Madame, puisque vous m'ordonnez de vous dire mon sentiment sur ces deux Livres, je crois qu'on ne doit point en permettre la lecture à ceux ou à celles sur qui l'on a quelque autorité : & si l'on pouvoit l'interdire à tout le monde, ce seroit encore mieux. Je ne doute point que si l'on en avoit connoissance à Rome, on ne les censurât, & qu'on n'en défendît la lecture. C'est, Madame, ce que je puis avoir l'honneur de vous dire sur ces deux Ouvrages : c'est une chose étrange que l'esprit de l'homme ! Nous avons une très-grande quantité de fort bons Livres, dans lesquels il y a beaucoup à apprendre & à s'édifier : on les laisse, & l'on a la démangeaison de lire des Livres suspects, & de la lecture desquels on ne peut recevoir que du préjudice : ce que j'ai lû dans ceux-ci a beaucoup augmenté mon aversion pour le Quiétisme, qui est la porte ouverte à l'oïveté, à l'illusion & à l'erreur. Je suis, &c. JOLLY, *
indigne Prêtre de la Congrégation de la Mission.

* Général de la Congrégation de la Mission de S. Lazare, mort le 26 Mars 1697.

LETTRE



L E T T R E I V.

DE MM. TIBERGE ET BRISACIER.

à Paris, le 18 Juillet 1694.

I Ly a dans les Livres de Madame Guyon plusieurs Propositions outrées , qui , prises dans le sens qu'elles offrent d'abord à l'esprit , impriment des idées contraires à la vérité ; & l'expérience que nous avons du mauvais effet que font ces Livres dans la plupart des personnes qui les lisent , nous persuade qu'ils sont très-dangereux , propres à inspirer les maximes & les sentimens condamnés depuis peu par l'Eglise dans les Ouvrages de Molinos , & capables de conduire à l'illusion. Ainsi nous estimons qu'il seroit fort à propos , principalement dans la conjoncture des tems où nous sommes , de les supprimer , & d'en défendre la lecture. M. Tronson & M. Bouchers , Docteurs de Sorbonne , qui ont lû ces Livres avec attention , nous ont dit qu'ils sont de même avis que nous. En foi de quoi , nous avons signé la présente déclaration , que nous vous envoyons , Madame. TIBERGE. DE BRISACIER.

L E T T R E V.

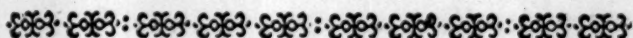
DE M. TRONSON. *

MADAME, je suis tout confus des marques de bonté & de confiance que vous me faites la grace de me donner, & je m'estimerois heureux d'y pouvoir répondre selon votre desir. Je ne doute pas que M. l'Evêque de Chartres ne vous ait communiqué la pensée qu'il avoit eue de faire examiner les maximes de ces Livres, afin de faire condamner ce qu'il y a de mauvais : c'est, ce me semble, la meilleure voie que l'on puisse prendre pour prévenir le mal qu'ils pourroient faire, s'ils contiennent des erreurs ou des Propositions dangereuses. En attendant, Madame, je crois que le parti que vous pouvez suivre, & qui est sûr, est de regarder ces Livres comme suspects, vous réservant à vous en expliquer plus positivement, lorsque des personnes habiles & de poids en auront dit leurs sentimens. Vous me dispenserez, s'il vous plaît, Madame, de vous dire présentement les miens : car, outre qu'ils ne seroient de nul poids, je

* Louis Tronson, Prieur de Chandieu, Supérieur du Séminaire de S. Sulpice, mort à Paris le 26 Février 1701, âgé de soixante & dix-huit ans.

n'ai pas même lû ces Livres avec assez d'application , pour faire un juste discernement de ce qu'il y auroit de bon & de mauvais dans ces Ouvrages mystiques. Ainsi je ne pourrois en porter qu'un jugement précipité : ce qui ne seroit pas assurément de votre goût. Si M. l'Evêque de Chartres suit ses premieres vûes , on remédiera sans éclat à tout le mal que l'on peut craindre. Je suis , &c.

TRONSON.



LETTRE VI.

DU PERE BOURDALOUE.

Paris, ce 10 Juillet.

J'AI lû , Madame , & relû avec toute l'attention dont je suis capable , le petit Livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer : & puisque vous m'ordonnez de vous en dire ma pensée , la voici en peu de mots. Je veux croire que la personne qui l'a composé , a eu une bonne intention ; mais , autant que j'en puis juger , son zèle n'a pas été selon la science , comme il auroit pourtant dû l'être , dans une matiere aussi importante que celle-ci : car il m'a paru que ce Livre n'avoit rien de solide , ni qui fût fondé sur les véritables principes de la Religion : au contraire , j'y ai trouvé beaucoup de

O ij

propositions fausses , dangereuses , sujettes à de grands abus , & qui vont à détourner les âmes de la voie d'Oraison que Jesus-Christ nous a enseignée , & que l'Ecriture nous recommande expressément ; à les en détourner , dis-je , jusqu'à leur en donner du mépris. En effet , la forme d'Oraison que Jesus-Christ nous a prescrite , est de faire à Dieu plusieurs demandes particulieres pour obtenir de lui , soit comme pécheurs , soit comme justes , les différentes graces du salut dont nous avons besoin : l'Oraison que l'Ecriture nous recommande en mille endroits , est de méditer la Loi de Dieu , de nous exciter à la ferveur de son divin Service , de nous imprimer une crainte respectueuse de ses jugemens , de nous occuper du souvenir de ses miséricordes , de l'adorer , de l'invoquer , de le remercier , de repasser devant lui les années de notre vie dans l'amertume de notre âme , d'examiner en sa présence nos obligations , & nos devoirs , &c. Ainsi prioit David , l'homme selon le cœur de Dieu : & ainsi l'ont pratiqué les Saints de tous les siècles. Or , la méthode d'Oraison commune dans le Livre dont il s'agit , est de retrancher tout cela , non-seulement comme inutile , mais comme imparfait , comme opposé à l'unité & à la simplicité de Dieu , comme une propriété distante de la créature , & même comme quelque chose de nuisible à

l'ame , eu égard à l'état où l'on suppose qu'elle se met , quand il lui plaît de se réduire à ce simple Acte de Foi , par lequel elle envisage Dieu en elle-même , sous la plus abstraite de toute les idées , se bornant là , & sans autre effort ni préparation , attendant que Dieu en fasse tout le reste : méthode , encore un coup , pleine d'*illusion* , qui roule sur ce principe mal entendu , dont le Quiétiste abuse ; à sçavoir , que la perfection de l'ame dans l'Oraison , est qu'elle se dépouille de ses *propres opérations* surnaturelles , saintes , méritoires , & procédantes de l'Esprit de Dieu , telles que sont celles dont je viens de faire le dénombrement. Car , quelle perfection peut-il y avoir à se dépouiller des plus excellens actes des vertus Chrétiennes , dans lesquels , selon Jesus-Christ , & selon tous les Livres Sacrés , consiste le mérite , & la sainteté de l'Oraison même ? Cependant , c'est à ce prétendu dépouillement , & j'ose dire , à cette chimérique perfection , qu'aboutit toute cette Doctrine *du Moyen court*. Je sçai bien que Dieu , dans l'état , & dans le moment de l'actuelle contemplation , peut se communiquer à l'ame d'une manière très-forte , qui fasse cesser en elle soudainement tous les actes particuliers , quoique bons & saints , parce qu'il tient alors les puissances de l'ame comme liées , & fixées à un seul objet ; en sorte que

l'ame n'est pas libre , & qu'elle souffre l'impression de Dieu plutôt qu'elle n'agit : je sçai , dis-je , que cela arrive : car , à Dieu ne plaise , que je veuille ici combattre la grace , & le don de la contemplation infuse ! Mais que l'ame , de son chef , prévenant cet état & ce moment de contemplation , affecte elle-même de suspendre dans l'Oraison les plus saintes opérations , pour s'en tenir au seul acte de Foi , & que par son choix elle se détermine à sortir de la voie sûre que Jesus-Christ lui a marquée , pour s'engager dans une nouvelle route , qui , par la raison même qu'elle est nouvelle , doit au moins lui être suspecte ; c'est ce que je ne conviendrai jamais être pour elle une perfection. On dit que l'ame n'en use ainsi , & ne se défait de ses opérations que pour s'abandonner pleinement à Dieu , & laisser agir Dieu en elle : & moi , je soutiens qu'elle ne peut mieux se disposer à laisser agir Dieu en elle , qu'en faisant elle-même fidèlement ce que Jesus-Christ lui a appris dans l'Oraison Dominicale , ou ce que David a pratiqué dans ses entretiens avec Dieu. Et j'ajoute , que si jamais l'ame avoit droit d'espérer que Dieu l'élevât à la contemplation , ce seroit dans le moment où avec humilité , avec fidélité , il la trouveroit solidement occupée du saint exercice de la méditation. Quoiqu'il en soit , se faire , selon le Moyen

comte, une méthode & une pratique de retrancher de l'Oraison ce que Jesus-Christ y a mis, & ce que les Saints ont conçu de meilleur, & de plus agréable à Dieu, les demandes, les remerciemens, les offres de foi-même, les desirs, les résolutions, les actes de résignation & de componction, pour s'arrêter à une Foi nue, qui n'a pour objet ni aucune vérité de l'Evangile, ni aucun Mystère de Jesus-Christ, ni aucun attribut de Dieu, ni nulle chose quelconque, sinon précisément Dieu : proposer indifféremment cette méthode d'Oraison à toutes sortes de personnes, sans en excepter les plus imparfaites : préférer cette méthode d'Oraison à celle que Jesus-Christ a enseignée à ses Apôtres, & par eux à toute son Eglise : prétendre que cette méthode d'Oraison est plus nécessaire au salut, plus propre à sanctifier les âmes, à acquiescer les vertus, à corriger les vices, plus proportionnée aux esprits grossiers & ignorans, plus facile pour eux à pratiquer que l'Oraison commune de méditation & d'affection : quitter pour cette méthode d'Oraison la lecture, les prières vocales, le soin d'examiner sa conscience : substituer même cette méthode d'Oraison aux dispositions les plus essentielles du Sacrement de Pénitence, jusqu'à vouloir qu'elle puisse tenir lieu de contrition, sans qu'on ait actuellement au-

cune vûe de ses péchés : toutes ces choses , dis-je , me paroissent autant d'erreurs dangereuses , dont le *Moyen court* est rempli. Il me faudroit un volume entier pour vous les faire remarquer , suivant l'ordre des Chapitres : j'en ai fait l'extrait que je pourrai quelque jour vous porter à Saint-Cyr , aussi-bien que le Sermon que je fis à Saint Eustache sur cette matiere. Cependant , comme j'ai découvert que ce *Moyen court* n'étoit qu'une répétition d'un autre Ouvrage , intitulé : *Pratique faite pour élever l'ame à la contemplation* , qui parut il y a environ vingt ans , & dont l'Auteur étoit un Prêtre de Marseille , nommé *Malaval* , je vous envoie la Traduction Françoisse de la Réfutation qui s'en fit alors par un célèbre Prédicateur , nommé le Pere Segnery , qui vit encore , & qui a le premier combattu la Secte de Molinos. Mais je ne puis , en finissant , m'empêcher de remercier Dieu de ce qu'il vous a préservée d'avoir du goût pour ces sortes de Livres , & de ce que par une Providence particuliere , vous ne leur avez donné nulle approbation. Car , dans le moment où sont les esprits , quels progrès cette méthode d'Oraison ne feroit-elle pas parmi les dévots , sur-tout à la Cour , si elle y étoit encore appuyée de votre crédit ? Dieu m'est témoin que je n'abonde point en mon sens , & que j'ai même la consolation que ce
que

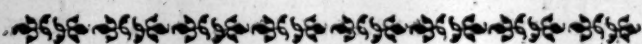
que je connois dans le monde de gens habiles , distingués par leur sçavoir , & par leur piété , en jugent comme moi. Ce qui seroit à souhaiter dans le siècle où nous sommes , ce seroit qu'on parlât peu de ces matieres , & que les ames mêmes qui pourroient être véritablement dans l'Oraison de contemplation, ne s'en expliquassent jamais entre elles , & encore même rarement avec leurs Peres spirituels.

C'est ce que j'ai observé à l'égard de certaines personnes qui se sont adressées à moi pour leur conduite , & à qui j'ai donné pour premiere règle , de n'avoir sur le chapitre de leur Oraison nulle communication avec d'autres dévotes, sous quel prétexte que ce soit , pour éviter les abus que l'expérience m'a appris s'ensuivre de ces confidences.

Voilà , Madame , toutes mes pensées , que je vous confie , & qui ne seront peut-être pas bien éloignées des vôtres : cependant je suis avec tout le zèle que vous sçavez , & avec tout le respect que je dois.

Comme j'achevois ces remarques , j'ai reçu , Madame , le petit billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : & je vous demande bien pardon de ne vous avoir pas renvoyé plutôt le Livre qu'on m'avoit apporté de votre part. Il est vrai qu'ayant eu , depuis ce tems-là , trois Ser-

mons à faire , à peine ai-je pû trouver le tems de le lire attentivement , & à loisir : mais je ne prétends pas , Madame , me justifier par-là auprès de vous : & j'aime bien mieux vous remercier de la maniere obligeante avec laquelle vous voulez bien vous intéresser à ma santé , qui assurément vous est fort acquise.



L E T T R E V I I .

DU PERE BOURDALOUE.

MADAME , j'ai reçu la Lettre qu'on m'a apportée à Fontainebleau : & puisque vous voulez qu'en y répondant , non-seulement j'entre avec vous dans le détail , mais que je décide & que j'ordonne , selon le détail même que vous me faites , je m'en vais ordonner & décider.

J'approuve tout-à-fait l'idée que vous avez conçue de la dévotion solide , pourvû que vous la remplissiez dans tous ses chefs , comme elle est exprimée dans votre Lettre. Je ne crains pas que l'opposition que vous pourriez avoir à certains petits assujétissemens , vous éloigne jamais de Dieu : car c'est alors que vous éprouverez ce que dit saint Paul : *là où est l'Esprit du Seigneur , là est aussi la liberté* : mais je voudrois que vous la refusiez

souvent, que vous vous y attachassiez exactement. Je vous la garderai pour vous la renvoyer, ou pour vous la rendre moi-même, afin qu'elle vous serve de règle, & que vous puissiez y avoir recours dans tous les états de relâchement où il vous arriveroit de tomber.

Quand je vous ai parlé des exercices de piété, auxquels je voulois que vous eussiez un attachement inviolable, j'ai entendu ceux dont l'ordre d'une vie Chrétienne ne permet point qu'on se dispense: par exemple, la Priere du matin, celle du soir, l'examen de la journée, tant pour la prévenir, que pour la repasser devant Dieu, la revûe du mois, le Sacrifice de la Messe, la préparation à la Confession; en un mot, les mêmes choses que vous pratiquez, & dans lesquelles vous me marquez qu'il est rare qu'on vous dérange. Lorsqu'il fera donc question de ces devoirs, vous vous ferez un point de religion de vous y assujettir: & quoique votre naturel vif & actif vous persuadât alors, qu'une bonne œuvre feroit quelque chose de meilleur, que de vous forcer à attendre, avec un esprit distrait & un corps paresseux, que l'heure de la table soit passée, vous attendrez qu'elle s'écoule, mortifiant cependant votre esprit & votre corps, tâchant de surmonter par votre ferveur l'inapplication de l'un & la paresse de l'autre, vous

humiliant devant Dieu , & vous confondant de votre lâcheté à le prier. Et pour la bonne œuvre , à moins qu'elle ne fût absolument pressée & nécessaire , vous la remettrez à un autre tems : car la maxime de saint Paul , *là où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté* , n'exclut pas la sainte violence qu'on doit se faire à soi-même pour s'appliquer à vacquer à Dieu. Sans cela , il seroit impossible d'éviter que la vie d'action ne fût pleine d'imperfections & ne se tournât en dissipation , quelque bonne intention qu'on eût de se préserver de ces désordres. Hors de ces exercices , que j'appelle privilégiés , & qui tiennent , comme je l'ai dit , le premier rang dans la vie Chrétienne , pour tous les autres qui seroient de votre choix ou de votre dévotion , c'est la prudence , accompagnée de la charité , qui vous doit conduire , & qui par conséquent , dans l'usage que vous en ferez , fera cesser vos scrupules & vos inquiétudes. Ainsi , quand il vous prendra envie de vous renfermer pour méditer & pour lire , & qu'on viendra , malgré vous , ouvrir votre porte pour une affaire dont vous ferez interrompue , bien loin de vous troubler , vous vous soumettrez à l'ordre de Dieu , vous vous ferez un mérite de quitter Dieu pour Dieu : & sans témoigner aucun chagrin , avec un esprit libre , s'il est possible , & un visage égal , vous expédiez l'affaire dont il s'agit , édi-

fiant par votre douceur ceux qui ont dans ces rencontres à traiter avec vous, & vous persuadant que dans user ainsi, vaut mieux pour vous que la médiation & la lecture que vous auriez continuée. Quand vous aurez des Lettres à écrire, & qu'elles ne seront point d'une nature à pouvoir être différées, vous abrégerez votre priere, & vous demeurerez tranquille.

Quand vous serez à Saint-Cyr, & qu'il vous faudra vacquer à quelque chose du Règlement, ou de l'intérêt de la Maison, vous vous absenterez de Vêpres, & n'en aurez aucune peine : c'est Dieu qui le veut dans cette circonstance, & il lui faut obéir : car le grand principe que vous devez établir, est que la volonté de Dieu doit être la même & la règle de tout ce que vous faites, & que jusque dans les plus petites choses, ce qui vous paroît être la volonté de Dieu, soit ce qui vous détermine. Or, par-là vous serez toujours où vous devez être : qu'importe que vous agissiez, ou que vous priiez, pourvû que vous fassiez actuellement ce que Dieu demande de vous.

J'entre fort dans votre sentiment, que d'avoir passé la journée à faire de bonnes œuvres ; c'est avoir prié tout le jour, & c'est un des sens que les Peres de l'Eglise donnent à ce Précepte de Jesus-Christ, quand il dit dans le XVIII. Chapitre de saint Luc, *qu'il faut toujours prier, sans*

ceſſer de le faire. Mais ce que vous m'ajoutez du plaſir que votre naturel bienfaſant vous fait prendre à ces bonnes œuvres, m'oblige à vous donner deux avis qui me paroiffent en ceci bien eſſentiels. L'un, qu'afin que ces bonnes œuvres vous tiennent lien de priere, & ſoient en effet une eſpèce de priere, il ne s'agit pas de les faire par l'attrait du plaſir que vous y prenez : car cela devroit plutôt vous les rendre ſuſpectes & vous faire craindre qu'elles ne fuſſent purement humaines & naturelles : mais il faut que vous les rapportiez à Dieu, en les faiſant par des motifs dignes de lui, dans la vue de le glorifier, de racheter vos péchés, de réparer les années malheureuſes données au monde : car il eſt évident qu'agir avec ces intentions, c'eſt prier. L'autre, qu'il faut que vous faſſiez ces bonnes œuvres avec diſcernement ; c'eſt-à-dire, que vous ne conſumiez pas les talens, l'eſprit, le crédit que Dieu vous a donnés à faire de bonnes œuvres peu conſidérables, pendant que vous en pouvez faire de plus importantes, que vous ne faites peut-être pas : c'eſt-à-dire, que les bonnes œuvres de votre goût & qui coûtent peu, ne vous détournent pas de celles qui ſeroient plus utiles ; mais qui vous coûteroient auſſi plus de ſoins & plus de peine : ce qui eſt peut-être la cauſe de la répugnance que vous y avez. Car, dans la

place où Dieu vous a mise, il ne se contente pas que vous fassiez du bien, il veut que vous fassiez de grands biens : & comme saint Chrysostome disoit, en parlant de l'aumône, qu'il falloit craindre qu'au lieu d'être récompensé pour avoir donné, on ne fût un jour puni pour avoir trop peu donné : aussi devez-vous prendre garde qu'après avoir fait quelque bien, vous ne soyez encore coupable de n'en avoir pas fait assez, ou plutôt de n'avoir pas fait celui que Dieu demandoit plus particulièrement de vous.

Je ne dis point ceci pour vous inquiéter & pour vous embarrasser, mais pour vous encourager & pour exciter votre zèle. C'est à vous à examiner devant Dieu ce que vous pouvez, & de quoi vous êtes capable, & c'est à vous à profiter des occasions que la Providence vous fera naître pour parler & pour agir utilement. C'est dans la prière même & dans la communication avec Dieu, que vous devez vous préparer à prendre des forces pour ce genre d'action. Quoique la posture, dans laquelle on prie, ne soit pas absolument de l'essence de la prière, elle ne doit pas cependant être négligée : car le corps, aussi-bien que l'esprit, doit contribuer à honorer Dieu & à lui rendre même extérieurement le culte que nous lui devons, la Religion que nous professons, n'étant pas, dit saint Augustin, la Religion des

Anges, mais des hommes : c'est ce que l'Ecriture nous enseigne, & ce que l'expérience même nous fait sentir : suivant ce principe : quelque foible que vous soyez, à moins que vous ne fussiez tout-à-fait malade, vous commencerez au moins votre priere à genoux, pour la continuer ensuite, s'il en est besoin, dans une posture plus commode, mais pourtant honnête & respectueuse, vous souvenant toujours que vous êtes devant Dieu & que vous lui parlez : car pour la priere du lit, vous ne vous y réduirez que dans l'état de maladie, pendant laquelle je conviens que les aspirations fréquentes sont la maniere de prier, non-seulement la plus facile, mais la meilleure. Je ne dis pas qu'il ne soit bon de prier dans le lit, puisque David, qui étoit un homme selon le cœur de Dieu, l'a ainsi conseillé & pratiqué, comme il paroît en tant d'endroits de ses Pseaumes : je dis que de prier seulement dans le lit, est une espèce de mollesse & d'irrévérence, que cela n'est excusable que dans la maladie, & nullement dans la santé, quoiqu'on se flatte de prier alors avec plus d'attention : ce qui est un prétexte, ou un artifice du démon, & de l'amour propre, qui se cherche jusques dans les choses les plus saintes. Quand donc il vous arrivera de vous coucher devant la personne que vous me marquez, ne vous dispensez point pour

cela de faire à Dieu une priere courte , avant de vous mettre au lit : cette régularité l'édifiera & lui pourra être une bonne instruction.

Je trouve très-bon , que pour fixer votre esprit dans l'Oraison , vous écriviez , en la faisant , les lumieres & les vûes que Dieu vous donne : c'est un moyen très-propre , non-seulement à vous appliquer dans le moment au sujet que vous méditez , mais pour en conserver le souvenir & pour en pouvoir plus long-tems profiter. Vous relirez les choses dont vous aurez été touchée. Il faut seulement prendre garde , que l'application que vous aurez à écrire , à force d'occuper votre esprit , ne dessèche votre cœur & ne l'empêche de s'unir à Dieu par des affections vives & tendres , dans lesquelles consiste l'essentiel de l'Oraison : car alors ce que vous appelez Oraison , deviendrait une pénible étude : ce ne seroit plus prier , mais composer. Si vous évitez cet inconvénient , l'écriture , jointe à l'Oraison , à l'examen de votre conscience & aux autres exercices ultérieurs , vous pourra être d'un grand fruit : & je connois en particulier , que votre dernière Lettre étoit pour vous une véritable Oraison : mais je suppose toujours que le cœur en fût occupé , aussi-bien que l'esprit , & même encore plus que l'esprit : car , encore une fois , dans l'Oraison ,

l'esprit ne doit agir que par le cœur.

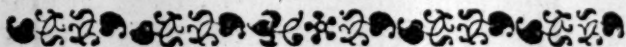
Vous voulez que je vous règle le tems que vous donnerez à la priere : le voici. Lorsque vous vous porterez bien, vous vous tiendrez à celui que vous avez jusqu'à présent observé vous-même ; qui va, dites-vous, à une heure : une heure pour vous, c'est assez ; il s'agit de la bien employer, & que Dieu n'ait pas à vous faire le reproche que Jesus-Christ fit à saint Pierre : *vous n'avez pu veiller une heure avec moi.* Quand vous serez indisposée, ou languissante, c'est l'état de vos forces qui vous réglera : mais ce que vous ne pourrez faire alors d'une façon, vous le ferez de l'autre : car la souffrance avec soumission, & avec résignation parfaite de votre volonté à celle de Dieu, sera une priere bien plus longue, & plus continuelle que celle que vous feriez dans votre Oratoire, ou aux pieds des Autels. Quand vous ne serez pas maîtresse de votre tems, car il vous doit être indifférent que vous le soyez ou non, vous en donnerez à la priere, autant que vous le pourrez : & Dieu sera content de vous. Pourquoi donc, en ce cas-là, seriez-vous dans le trouble ? Vous craignez que la peur d'être importunée ne vous fasse prier Dieu dans votre chambre, plutôt que d'aller aux Saluts qui se disent dans les Eglises : en effet, vous pouvez manquer en ceci, &

dans la substance de la chose & dans les motifs : dans la chose , car il est à propos que vous alliez quelquefois à ces Saluts, quand ce ne seroit que pour donner l'exemple , en vous conformant à la dévotion publique ; je dis quelquefois , comprenant bien que très-souvent vous aurez des empêchemens légitimes & de justes raisons de n'y pas aller : dans le motif , car il ne vous est pas permis d'appréhender si fort l'importunité , laquelle vous devez regarder dans l'ordre de Dieu comme une dépendance de votre état. Cette trop grande peur d'être importunée ne peut venir que d'un fonds d'orgueil secret , ou d'amour excessif de votre repos : il est par conséquent directement opposé à l'humilité , à la charité , & à la mortification chrétienne : il faut donc la modérer , en vous oubliant un peu vous-même , & en vous abandonnant davantage à la conduite de Dieu , dont les desseins sont souvent attachés à ce qui vous importune. En combien de manieres y avez-vous peut-être manqué , pour vous être sur cela trop écoutée ? & combien la fuite de l'importunité vous a-t'elle fait perdre d'occasions-heureuses de rendre à Dieu , au Prochain , à l'Etat , au Roi les services importans que vous voudriez un jour leur avoir rendus ? Il faut vous faire une vertu de souffrir qu'on vous importune : aimez à être importunée pour de

bons sujets, & ne craignez que l'inutilité.

Vous avez très-bien fait d'omettre, depuis deux mois, la pénitence (*un cilice apparemment*) que vous vous êtes prescrite. Comme je suppose que vous avez pris en esprit de pénitence le mal que Dieu vous a envoyé, il vous a dû être une pénitence, d'autant plus salutaire, & d'autant plus sûre, que cela n'a pas été de votre choix, mais de celui de Dieu. Cela n'empêchera pas que vous ne repreniez l'autre quand votre santé sera rétablie : mais il faut qu'elle le soit parfaitement : autrement, je n'y consens point. Le déni de vous-même & les pratiques de la pénitence intérieure, voilà à quoi vous devez principalement vous attacher.

Il me semble que voilà à peu près les choses sur lesquelles vous m'avez consulté : & vous ne vous plaindrez pas que je ne sois entré dans le détail.



LET TRE VIII.

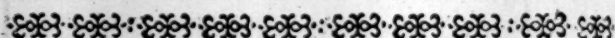
DU MEME A LA MEME.

JE conviens avec vous, Madame, qu'une dévotion, qui ne consisteroit que dans un certain arrangement, seroit quelque chose de bien superficiel, & dont vous ne devriez être nullement contente : car, quoique l'arrangement soit bon en tout,

jusqu'à un certain point , & qu'il ne faille
 pas le négliger , il doit pourtant supposer
 un certain fonds plus stable , & ce fonds
 doit être en vous un amour solide de la
 pénitence , un parfait détachement de
 vous-même , un zèle ardent de la gloire
 de Dieu , une charité tendre pour le pro-
 chain , une humilité sincère , un attache-
 ment inviolable à vos devoirs , même les
 plus pénibles , une entière soumission aux
 ordres de la Providence , une préparation
 à tout souffrir , & aux autres choses que
 j'y pourrois ajouter. Or , tout cela peut
 se pratiquer dans les états mêmes où votre
 arrangement viendrait à cesser : car il est
 évident , par exemple , que dans la mala-
 die une partie de tout cela , pour peu
 qu'on soit fidèle à la grace , se pratique ,
 non-seulement aussi-bien , mais mieux &
 avec moins de mélange d'amour propre
 que dans la santé.

Servez - vous donc des lumieres que
 Dieu vous donne sur ce point , & profi-
 tant de votre expérience , faites-vous un
 plan de dévotion qui soit indépendant de
 tout ; c'est-à-dire , que vous puissiez vous
 y maintenir , & dans l'infirmité , & dans
 la santé , & dans l'embarras des affaires ,
 & dans le repos ; & dans la bonne hu-
 meur , & dans le chagrin : or , il me
 semble qu'un excellent moyen pour cela ,
 est de faire consister votre dévotion à
 accomplir la volonté de Dieu selon l'état

où Dieu vous met : car , selon les états différens où vous vous trouverez , il demande de vous certaines choses , dont votre perfection actuelle dépend , & qui valent mieux pour vous que celles qui feroient plus de votre goût , & plus conformes à vos idées : il ne s'agit donc pour lors , qu'à vous appliquer à reconnoître cette volonté de Dieu , & à l'accomplir.



L E T T R E I X.

DE L'ABBÉ DE VASSÉ.

MADAME, M. le Cardinal de Noailles m'ayant communiqué le desir que vous avez , Madame , que Madame la Duchesse de Noailles votre nièce entrât aux Carmélites de Grenelle , je leur en fis hier la proposition : elles l'ont reçue comme une nouvelle assurance de vos bontés , & en sont pénétrées d'une vive reconnoissance : elles vous regardent , Madame , comme la Fondatrice de leur Maison , & ont gravé dans leurs cœurs cette abondance de bienfaits dont elles vous sont redevables dans toutes les rencontres. Quoiqu'elles aient pris du côté de Rome des mesures pour que Sa Sainteté n'accordât aucune entrée chez elles , preuve bien claire de leur esprit de retraite , elles s'offrent , Madame , de la

demandeur au Pape pour Madame votre nièce, sçachant bien qu'elle les édifiera, bien loin d'apporter aucun relâche à leur régularité. De ma part, vous sçavez, Madame, combien je vous suis dévoué, & si Sa Sainteté me renvoye la chose, vous pouvez compter que je ferai mon devoir. Je me suis par discrétion, Madame, imposé silence dans le tems où l'événement du Siège étoit incertain, me contentant de faire beaucoup prier Dieu pour le succès de cette affaire, & pour vous soutenir dans l'inquiétude qu'elle vous a donnée. A présent, Madame, que Notre Seigneur jette sur nous un regard favorable, souffrez que je vous en marque ma joye.



L E T T R E X.

DU P. GONNELIEU. J.

J'AI vû aujourd'hui Madame de Gouleine, qui m'a appris qu'on avoit parlé à M. le Cardinal de Janson, pour me faire prêcher à la Chapelle du Roi. Cela m'a surpris, Madame; car je ne pensois pas à une chose comme celle-là, dont je suis si indigne, & si incapable: mais je pensois seulement à la Paroisse de Versailles, pour y prêcher un Carême.

Je viens d'achever la Retraite publique

que j'ai donnée aux Filles de Sainte-Aure, qui sont au nombre de six-vingt, & qu'on élève avec une extrême soin, & une bénédiction de Dieu qui est surprenante : elles vivent du travail de leurs mains. Je leur faisois deux fois le jour des Discours très-touchans sur leurs devoirs, qu'elles entendoient, sans discontinuer leur ouvrage : & c'étoit dans l'ouvrier même où je leur parlois : & dans l'intervalle de ces Méditations, celles qui vouloient se confesser, venoient me parler au Confessionnal : je passois toute la journée dans ce saint emploi : je vous avoue que je n'ai jamais donné de Retraite avec tant de consolation, de voir ces ames si bien élevées dans la crainte, & dans l'amour de Dieu.

Si cette Communauté pouvoit obtenir du Roi des Lettres-Patentes, elle pourroit recevoir des legs, & des donations, ce qui la soutiendrait : & je vous assure que c'est une des œuvres les plus fructueuses que vous puissiez faire, que de leur procurer cette grace.

Je pars demain pour aller faire une Mission à Montreau, où nous espérons d'y avoir sur la fin de notre Mission une brigade de Mousquetaires, au salut desquels nous nous employerons avec tout le zèle possible. Je prie Notre Seigneur qu'il vous comble de ses graces, & qu'il vous y rende fidelle.

LETTRE

L E T T R E X I.

DE M. HUCHON *.

Versailles, ce 12 Avril.

JE ne puis tarder davantage, Madame, à vous rendre compte de la visite que le Prince de Géorgie a eu le plaisir de rendre à votre sainte & illustre Communauté : il auroit bien voulu avoir l'honneur de vous assurer de ses respects : mais ayant appris que cela pourroit vous incommoder, il s'est contenté du reste de la grace qu'il vous avoit fait demander. Il n'a pû s'empêcher d'admirer cette sainte Maison de la maniere du monde la plus touchante, en parlant toujours de la Maison de Dieu, où se trouvoient ses Anges qui l'y louoient continuellement, & qui étoit si dignement représentée par celle de Saint-Cyr, où se trouvoient des personnes d'une si grande modestie & piété. Il a souvent dit encore, que tout ce qu'il remarquoit à Versailles & aux environs, étoit la marque indubitable du plus grand Roi du monde, & que ce qu'il voyoit dans votre Communauté, étoit un effet de la piété du plus zélé de tous les Chrétiens : ce sont des expressions grossieres dans no-

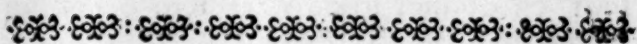
* Curé de Versailles.

Lett. Tom. V.

Q.

tre langue , mais qui font sentir les justes pensées de ce Prince très-religieux , qui nous a ici donné plusieurs preuves de sa religion & de sa dévotion : plein de modestie dans les Eglises , priant souvent Dieu dans sa chambre , observant exactement l'abstinence des Mercredis : en un mot , marquant en toute occasion une modestie extraordinaire & un zèle très-grand pour la propagation de la Foi. Ce Prince est parti ce matin , après nous avoir dit toujours , en sa maniere honnête & ouverte , que si Dieu a mis six jours pour créer tout le monde , il semble qu'il en a employé un tout entier à la composition de la France. Madame la Chanceliere vient de mourir : elle nous a donné toutes les marques possibles de sa piété , de sa patience , & de sa confiance au Seigneur. Voyez , Madame , quelle Supérieure vous voulez que nous donnions à notre charité.





L E T T R E X I I .

DE M. MORAND*.

Marly, ce 14 Mai.

MADAME, vous aimez tant le bien public, que j'ai cru devoir vous écrire deux biens, qu'il est facile de faire en ce pays-ci.

On me dit qu'il y a dans le Bourbonnois dix-sept cens Domaines ou Métairies abandonnées, parce que les Receveurs des Tailles ont fait vendre les Bestiaux de ces Domaines pour la Taille : ainsi les maisons de ces Domaines tombent, les terres sont en friche, manque de Bestiaux : elles ne sont ni labourées, ni fumées, ni enssemencées : elles n'engraissent plus d'animaux, ce qui faisoit l'abondance du pays : ainsi la viande qui valoit ici, il y a quelques années, trois sols six deniers la livre, est à présent aussi chere qu'à Paris : & le Roi ne peut rien retirer de ces lieux abandonnés.

On trouve un remede très-facile à ce mal. On trouve aisément, à cause du décri des monnoyes, de l'argent à emprunter ; mais les Prêteurs veulent une assurance & une hypothèque : il est aisé de

* Prieur-Curé de Marly.

Q ij

leur en donner une , si le Roi , par un Arrêt du Conseil , défend aux Receveurs des Tailles de faire vendre lesdits Bestiaux achetés pour repeupler & rétablir lesdites terres , & cela , pendant l'espace de cinq années.

L'abondance , par ce moyen , reviendra , & le Roi y trouvera son profit : les terres , produisant & rapportant , mettront les Maîtres en état de payer les droits.

Le second bien , facile à faire , est à l'égard de l'Hôpital où les Sœurs reçoivent des Malades de toute la France , & sur-tout beaucoup de Soldats : il se fait en cet Hôpital des guérisons par les eaux & par le soin des Sœurs , qui tiennent du miracle : elles n'ont que quatre cens livres de rente pour nourrir trois Sœurs & le nombre de Malades qu'elles soignent toutes les saisons : le pain & la viande sont ici très-chers , les charités refroidies ; en sorte que la Sœur Antoinette , Supérieure , qui y est depuis plus de trente années , quoique très-entendue , ne sçait plus que faire & que devenir.

Madame Fagon , zélée pour cet Hôpital , obtint , il y a plusieurs années , de M. le Cardinal de Janson , Grand Aumônier , cinq cens livres par année , sur les grandes aumônes du Roi. L'Hôpital de Bourbon est pour cette somme sur le Registre de M. le Grand Aumônier : mais

depuis 1706 , ledit Hôpital n'a rien reçu de ladite aumône. A présent que la paix est faite , il est aisé de payer une somme si modique , qui cependant rétablira toutes les bonnes œuvres qui se font en ce lieu. Un mot de vous , Madame , à M. Desmarets feroit la chose sur le champ : & les Sœurs de Versailles , ou la Supérieure des Sœurs de Paris , pourroient recevoir cette somme , & la faire tenir aux Sœurs de Bourbon.

Vous direz peut-être de quoi je me mêle, que ce n'est pas ici ma Paroisse : il est vrai , mais la charité est de tout pays : mon intention est bonne , & pourquoi ne pas procurer tout le bien qu'on peut ? Souvent faute de parler , le bien ne se fait pas. J'abandonne tout cela , Madame , à votre prudence & à votre charité. J'espère que les eaux me mettront en état de travailler avec zèle au salut des ames que Dieu m'a confiées. Je ne cesse de demander à Dieu , Madame , qu'il sanctifie & conserve le Roi , & que les peines sensibles , que Dieu de tems en tems lui envoie , lui soient comptées pour l'éternité. Je demande aussi , Madame , que Dieu vous fasse croître de plus en plus dans son amour , & vous conserve pour le bien du Royaume , pour la consolation du Roi , & pour la sanctification toujours croissante des Dames de Saint-Cyr.

Permettez-moi de vous envoyer le dé-

tail d'une mort très-édifiante : on peut vous présenter ces objets , à vous qui êtes détachée de la vie : & ce récit peut être utile à vos enfans. Vous élevez , loin des dangers du siècle , une jeunesse innocente : qui peut dire combien vous prévenez de chûtes que la pauvreté & la séduction produiroient ? Qui peut assez estimer le contre-poison dont vous les nourrissez , & qui les soutiendra au milieu des tempêtes que le démon excite ? Combien de vertus naissantes ont le tems de se fortifier par l'art avec lequel on les cultive ? Heureux jardin , où la voix du serpent n'est point entendue , & où la voix de Dieu est la seule qui soit suivie ! Puissiez-vous , Madame , jouir encore long-tems de la vûe de cet azile de l'innocence , y voir fortifier ces aiglons qui vous porteront un jour sur leurs aîles dans le Ciel.





LETTRÉS DES PRINCES,

A M^{ME} DE MAINTENON.

LETTRÉ I.

DU ROI D'ESPAGNE *

A MADAME DE MAINTENON.

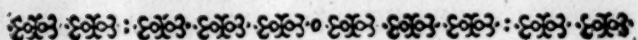
Madrid, ce 23 Juin 1701.

***** E n'ai jamais douté, Madame,
 ***** de l'amitié que vous avez pour
 ***** J ***** moi; & j'y suis, je vous assure,
 ***** très-sensible. Je suis aussi fort
 ***** obligé au Comte d'Ayen de tout
 le bien qu'il vous a dit de moi. Mais je
 ne m'ériré pas encoré tant de louanges. Je

* Philippe V, Duc d'Anjou, Fils de MON-
 SEIGNEUR, né le 19 Décembre 1683.

ne fais que commencer ; & c'est seulement de ma bonne volonté qu'on peut répondre & me sçavoir quelque gré. J'aurois fort grand besoin d'être bien secouru : car j'ai trouvé toutes choses dans un étrange état, & sur-tout mes finances ; & sans elles on ne peut rien faire. Je vous remercie de la part que vous prenez à mon Mariage. Dieu veuille qu'il soit heureux. Je le lui demande tous les jours, & vous prie, Madame, de le lui demander pour moi. Je n'ai pas oublié le Comte d'Ayen sur la Toison que je lui ai promise. Je lui tiendrai ma parole. Faites mes complimens à Madame la Duchesse de Bourgogne. Je lui écrirai une autre fois moins sérieusement, puisqu'elle le veut, & je quitterai la *Golille*. On ne peut être plus sensible que je le suis à l'amitié que le Roi a pour moi : & quoique je lui écrive fréquemment, je vous prie, Madame, de lui en témoigner mon extrême reconnoissance, le plus souvent que vous pourrez, & d'être bien persuadée pour toujours de mon amitié & de mon estime.





L E T T R E II.

DU MEME A LA MEME.

Madrid , ce 3 Septembre 1701.

J'AI appris , Madame , - avec bien du chagrin , que vous aviez été malade. Mais , comme on m'a mandé en même tems que vous preniez du quinquina , j'espère que la fièvre vous aura quittée. Je ne doute point que la maladie de Madame la Duchesse de Bourgogne n'ait contribué à votre mal : car je connois la bonté de votre cœur. Pour moi , j'ai été délivré de cette inquiétude , ayant seulement sçu qu'elle étoit guérie. Je vous prie de vouloir bien lui en témoigner ma joie. Je vous remercie des soins que vous avez pris pour me procurer le portrait du Roi , que j'attends avec grande impatience. La Duchesse d'Harcourt m'a rendu compte de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde , & je vous en remercie. Je pars lundi pour m'aller marier. Je n'ai pourtant point encore de nouvelles du départ de la Reine. Je vous prie , Madame , de compter sur toute mon estime & sur toute mon amitié.

L E T T R E I I I .

DE MADAME DE MAINTENON

A U R O I D'ESPAGNE.

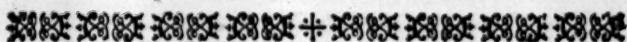
Septembre 1701.

JE suis confuse & bien reconnoissante de la bonté de Votre Majesté, d'avoir donné un moment d'attention à la maladie que j'ai eue, & de vouloir m'assurer elle-même qu'elle est bien aise du retour de ma santé. Je puis bien dire avec vérité à Votre Majesté qu'elle n'a personne plus attachée à elle que je le suis, & que je m'intéresse à ses plus petites affaires, comme aux plus grandes. Son divertissement même ne m'est pas indifférent, & j'avois pris de grands soins de bien instruire Madame la Duchesse d'Harcourt, pour qu'elle y contribuât de tout son pouvoir. J'espère que Votre Majesté trouvera de la joie avec la Reine, qu'on dit être pleine d'esprit. Madame la Princesse des Ursins est très-propre à vous aider à la former. Il ne faut pas que Votre Majesté l'abandonne à faire sa volonté, comme la bonté du Roi a abandonné Madame la Duchesse de Bourgogne, qui a tant mangé & tant veillé, qu'elle en a été à la mort. Je me souviens que vous disiez un jour

dans mon Cabinet, qu'il falloit contrain-
 dre la jeunesse. Voici le tems de mettre
 cette maxime en pratique. Ces deux Prin-
 cesses ont été très-bien élevées & fort re-
 tenues ; de sorte que la nôtre s'est livrée
 à la liberté qu'on lui a laissée, & a abusé
 de son bon tempérament. Mais si sa mala-
 die a dû être regardée comme un effet du
 dérèglement de la vie qu'on faisoit, elle a
 d'ailleurs été bien glorieuse à notre Prin-
 cesse, qui a montré toute la Religion
 qu'on pouvoit désirer. Elle voulut se con-
 fesser, & le fit dans des dispositions & avec
 un courage & une résignation que son âge
 ne promettoit pas. Sa raison & sa patience
 n'étoient pas moins surprenantes dans un
 naturel si vif. Mais il ne faut pas parler de
 mort, sans dire à Votre Majesté qui l'au-
 ra bien appris d'ailleurs, que nous en ve-
 nons de voir une qui a dû réjouir le Ciel,
 & qui a édifié tous ceux qui en ont été
 témoins. Je ne parle pas seulement des
 gens de bien : mais les plus libertins de la
 Cour ne voyoient pas le Roi d'Angleterre
 sans étonnement. Il a été six jours sans
 qu'on pût rien espérer pour sa vie. Tout
 le monde le voyoit : il communia deux
 fois : il parla à son Fils, à ses Domesti-
 ques Catholiques, aux Protestans, à no-
 tre Roi, à la Reine & à toutes les per-
 sonnes de sa connoissance : mais tout cela
 avec une présence d'esprit, une paix, une
 joie, un zèle, une fermeté, une simpli-

cité dont tout le monde revenoit charmé. Quand on ouvrit son corps , les Médecins & les Chirurgiens prenoient quelque chose pour en faire des Reliques : les Gardes trempoient leurs mouchoirs dans son sang : les autres faisoient toucher leurs Chapelets. Je crains d'abuser de la patience de Votre Majesté ; à qui l'on a peut-être mandé toutes ces particularités. Votre piété, Sire , vous les fera goûter. Nous savons qu'elle la conserve , & qu'elle ne perd pas d'occasions d'en donner des marques. Je n'ai point d'avis à donner à Votre Majesté. Il ne revient d'elle qu'une conduite qui passe tout ce qu'on pouvoit en attendre. Nous n'avons à lui souhaiter qu'un peu plus de secours , jusqu'à ce qu'elle puisse tout faire par elle-même. Le Roi voit avec beaucoup de peine que le Duc d'Harcourt ne revient point de sa maladie : c'est un homme à conserver. Vous sçavez les services qu'il vous a rendus , & nous connoissons votre reconnoissance. J'espère que le Portrait du Roi partira bientôt : nous n'en avons point qui en approche. Tout le monde , Sire , vous porte ici dans son cœur : on passe bien des heures à parler de Votre Majesté , & l'on envie le bonheur de l'Espagne. Dieu veuille qu'elle le connoisse , & combler Votre Majesté de toutes sortes de bénédictions !

MAINTENON.



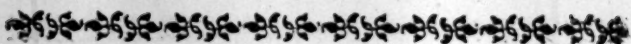
LETTRE IV.

DU ROI D'ESPAGNE

A M. DE VENDOME.

Ce 2 Juin.

MON Cousin, j'ai appris par votre Lettre, & par ce que m'a dit le Comte de Colnonero, les mouvemens que vous vous donnez pour entrer en campagne. Je ne m'en donne pas moins de mon côté pour vous aller joindre au plutôt ; & si des affaires très-essentielles que j'ai ici ne me retenoient, jointes à l'arrivée du Légat que j'attends, je serois déjà parti : car j'apprehende que vous ne battiez les Ennemis avant que je sois arrivé. Je vous permets pourtant de secourir Mantoue : mais demeurez - en là, & attendez - moi pour le reste. Rien ne peut mieux vous marquer la bonne opinion que j'ai de vous, que de craindre que vous ne fassiez trop pendant mon absence. Je compte de me rendre à Final à la fin du mois. Assurez tous les Officiers François de la joie que j'aurai de me trouver à leur tête, & soyez bien persuadé de mon estime pour vous.



L E T T R E V.

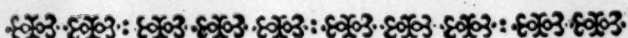
D U R O I D' E S P A G N E

A M A D A M E D E M A I N T E N O N.

A Buen-Retiro, ce 17 Juin 1703.

JE suis bien fâché , Madame , après avoir été si long-tems sans vous écrire , de recommencer dans une occasion qui vous est douloureuse , puisque c'est pour vous témoigner la part que je prends à la perte sensible que vous avez faite (*de M. le Comte d'Aubigné*). Je vous ai trop d'obligations pour ne me pas intéresser vivement à tout ce qui vous touche. Vous sçavez que je ne suis pas homme à faire de longs complimens ; mais je me pique d'être vrai & d'avoir un bon cœur. Ce sont deux qualités que vous avez reconnues & cultivées en moi : ainsi vous devez être sûre , puisque je vous le dis , que personne au monde ne vous estime plus que je le fais , ni ne vous aime plus parfaitement que PHILIPPE.

Lettre de la Reine d'Espagne sur le même sujet.



LETTRE VI.

DE LA REINE D'ESPAGNE *

A MADAME DE MAINTENON.

Madrid, ce 24 Mai 1704.

Vous me laissez si long-tems sans me donner de vos nouvelles, que je ne puis m'empêcher de vous écrire pour vous en demander. Donnez-moi en tout vos conseils : j'en ai toujours eu besoin ; mais beaucoup plus présentement. Je crois que vous ne doutez que de l'affliction où je suis depuis le départ de la Princesse des Ursins. J'ai été fort touchée de voir qu'on m'ôtoit si cruellement une personne qui étoit fort éloignée de mériter ce traitement, non-seulement par sa qualité & par l'amitié que le Roi & moi avions pour elle, mais aussi par sa conduite dont je suis témoin. On ne sçauroit avoir plus de zèle qu'elle en a pour tout ce qui regarde le Roi mon grand-pere, & on l'a pû connoître en beaucoup d'occasions. Enfin, je vous assure qu'il est bien cruel d'être sacrifiée à une

* Marie-Louise-Gabrielle de Savoye, seconde fille de Victor-Amedée II, mariée par Procureur à Turin le 11 Septembre 1701, morte à Madrid le 24 Février 1724.

cabale de mal - honnêtes gens, qui n'ont pour objet que leurs intérêts, & pour guides que leurs passions. Si je commence cet article, je ne le finirai pas sitôt : ainsi il vaut mieux le laisser, & vous prier d'écouter le Chevalier du Bourg qui vous rendra cette Lettre, & qui a été témoin de tout ce qui s'est passé. Vous pouvez croire tout ce qu'il vous dira: c'est un homme vrai. Pour moi, je ne vous demande autre chose, si ce n'est que vous contribuez à détromper le Roi mon grand-pere sur le sujet de la Princesse des Ursins, qui est assurément fort innocente. Je me flatte que vous voudrez bien le faire, non-seulement parce que c'est rendre témoignage à une pauvre innocente qui est accusée fort injustement ; mais aussi parce que vous ne sçauriez me faire un plaisir plus sensible. Faites, au nom de Dieu, que nous vous le devions, & que je puisse vous compter au nombre de mes amies ! Pour moi, j'y suis fort portée, ayant pour vous une estime & une amitié qui dureront autant que ma vie. LOUISE.



L E T T R E V I I .

D E L A M E M E A L A M E M E .

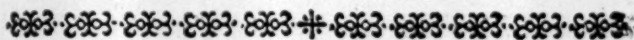
Madrid , ce 1 Novembre 1704.

VOTRE commerce m'est trop agréable & trop utile , pour ne le pas continuer. Et quoiqu'il soit tard , je ne puis laisser partir ce Courier sans vous écrire. Je commencerai par vous remercier de la visite que je fçai que le Maréchal de Tessé a faite à la P. des Ursins. Car, quoique je ne sçache point encore de quoi il étoit chargé , ce n'est apparemment pour rien de mauvais. Je vous dirai, encore une fois , ce que je désire touchant cette Dame , qui est , qu'on connoisse son innocence ; qu'on lui donne quelques marques publiques de la bonté du Roi mon grand-pere , qui rajuste l'affront public qu'on lui a fait : & enfin qu'on la laisse aller à la Cour. Je suis sûre que le Roi lui rendroit bientôt la justice qu'elle mérite , s'il vouloit bien l'entendre. C'est ce qu'il faut que vous fassiez. Je vous donne une belle occasion de montrer que vous aimez à protéger l'innocence opprimée. On l'a vû jusqu'ici. Je crois qu'on ne le verra pas moins cette fois , & que vous me donnerez cette consolation. Vous dî-

rez, peut-être, que dans toutes mes Lettres je vous dis toujours la même chose : je l'avoue. Mais, à vous dire vrai, l'affaire en question me tient tant à cœur, qu'il me semble que je ne puis assez vous en parler. Mais pourtant il faut me taire pour vous prier en confidence de me mander une chose, qui est, si je dois écrire souvent ou rarement au pays où vous êtes, c'est-à-dire, au Roi mon grand-pere, à MONSEIGNEUR, & à M. le Duc de Bourgogne. Si je suivois mon goût, j'écrirois sans cesse, sur-tout au premier. Mais, quand il n'y a rien de nouveau, je n'ose le faire, de crainte d'importuner. Faites-moi donc le plaisir de me mander de quelle maniere je dois me conduire pour leur plaire, & pour leur marquer les sentimens vifs & sincères que j'ai pour eux. Vous pouvez croire que je serai ravie de suivre tous les conseils que vous prendrez la peine de me donner, & que je les regarderai toujours comme venant d'une personne que je compte au nombre de mes amies. Ne craignez pas, comme vous me marquez dans votre Lettre, de vous rendre importune. Cela n'est pas facile, quand on a de l'esprit, & par-dessus cela, qu'on a pour vous autant d'amitié que j'en ai.

P. S. Bonne nouvelle. Enfin le Roi mon grand-pere a accordé à la P. des Ursins d'aller à la Cour. Je vous en remercie

A MAD. DE MAINTENON. 203
très-fort , & vous prie d'en bien marquer
ma reconnoissance au Roi. Après que
vous aurez eu quelques conversations
avec la P. des Ursins , je vous prie de me
mander comment vous l'avez trouvée , &
si elle a raison ou tort dans tout ce qu'elle
vous dira.



LETTRE VIII.

DE LA MEME A LA MEME.

Madrid, ce 28 Novembre 1704.

JE vous ai déjà marqué ma joie sur la
permission que la P. des Ursins a eue
d'aller à Paris. Mais je ne puis m'empê-
cher de vous la répéter par un Courier
exprès que j'envoie à mon grand-pere ,
pour le remercier de tant de grâces qu'il
me fait. Car tout ce qui est pour la P. des
Ursins , je le prends pour moi. En vérité ,
je suis charmée de l'amitié dont ce grand
Roi m'honore , & j'ose avancer que je la
mérite par les sentimens que j'ai pour
lui. J'ai reçu ce matin votre Lettre du
16 de ce mois , où vous me marquez ne
pas accepter ma confiance , à cause , dites-
vous , que vous ne pouvez pas me servir.
Quoique vous en disiez , je veux vous la
donner : & certainement , si vous voulez ,
vous pouvez m'être fort utile. Vous ne

pouvez pas me refuser vos conseils : quand on a votre esprit & votre sagesse , on voit les choses de loin. Je n'ai point besoin , je vous assure , du témoignage de la P. des Ursins pour avoir bonne opinion de ma sœur , ni pour l'aimer tendrement : vous ne sçauriez croire combien je suis aise de ce qu'elle m'écrit souvent : enfin , croyez que tout ce qui vient d'elle , m'est très-agréable. Comme j'ai plusieurs Lettres à écrire ce soir , je ne sçaurois vous parler de plusieurs choses que je souhaiterois. Je les remets à une autre fois : & par celle-ci je ne ferai plus que vous prier de nouveau de vouloir être de mes amies.



L E T T R E I X.

DE LA MEME A LA MEME.

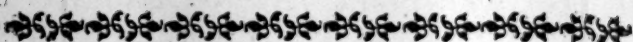
Madrid , ce 19 Décembre 1704.

Vous sçavez que je m'adresse à vous dans toutes les choses que je souhaite , & que je crois nécessaires au service des deux Rois. La Princesse des Ursins s'est toujours flattée de trouver grace auprès de vous , dont elle m'a tant de fois , par mille traits aimables , fait connoître la justice & la bonté. Je vous prie , avec les dernières instances , de lui en donner les assurances sans réserve , en obtenant

du Roi mon grand pere son retour ici. Je serai ravie de devoir à votre amitié cette grace que je prends toute sur mon compte. La Princesse des Ursins peut vous dire le cas que j'en fais. Je conjure ma sœur de joindre ses prieres aux miennes : & je lui marque une seule raison, sur l'importance de laquelle vous jugerez aisément de celle du retour de la Princesse des Ursins. Comme je ne doute pas que ma sœur ne vous montre ma Lettre pour prendre les mesures que vous jugerez à propos, je ne vous dis pas toutes les raisons qui me rendent la présence de la Princesse des Ursins nécessaire. Vous avez tant d'esprit, que je n'ai pas besoin de vous les expliquer. Mais je ne doute nullement que vous ne fassiez tout ce que vous pourrez pour que cette grace me soit accordée. Croyez que j'y serai toujours fort sensible, & que j'ai & aurai pour vous une estime & une amitié infinies.

P. S. Je vous envoie une Lettre que le Roi vous écrit, par laquelle vous verrez que cette affaire ne lui tient pas moins à cœur qu'à moi.





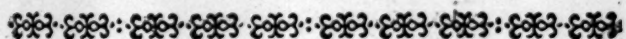
L E T T R E X.

DE LA MEME A LA MEME.

Madrid, ce 16 Janvier 1705.

JE vis, l'ordinaire dernier, dans quelques nouvelles, que vous étiez un peu incommodée. Je m'intéresse trop à vous, pour ne vous en pas marquer mon inquiétude. Croyez que tout cela ne sont point complimens, mais choses qui sortent de mon cœur. Je me flatte avoir bientôt une nouvelle raison de vous aimer, en apprenant que le Roi mon grand-pere m'aura accordé la grace que je lui ai demandée sur la Princesse des Ursins. Car je vous assure que rien ne me fera tant de plaisir par mille raisons, mettant à part les principales qui regardent le service des deux Rois. Je vous dirai que je suis persuadée que si vous étiez témoin de la vie que je mene, vous n'oublieriez rien pour le retour d'une femme qui peut la changer. Il est vrai que quand je suis avec mon cher Roi, je n'ai besoin de personne pour me consoler d'être dans un pays tel que celui-ci. J'oublie alors toutes mes peines. Mais de tout le jour vous pouvez compter que je ne suis pas deux heures avec lui. Il est continuellement occupé par ses affaires,

par des audiences , & quand il n'en a pas , par la chasse , son unique divertissement. Ainsi je passe ma vie seule tout le jour , seule dans ma chambre. La Princesse des Ursins vous dira combien les Espagnoles sont divertissantes ; & vous jugerez que je n'ai pas tort d'aimer mieux être seule , qu'avec elles. Vous connoissez aussi l'esprit & l'humeur agréable de cette Princesse. Elle m'amusoit fort quand elle étoit ici. Elle m'adoucissoit le joug où je suis condamnée. Ainsi , quand ce ne seroit que par pitié , vous êtes obligée en conscience de demander fortement au Roi de me la renvoyer vite. Mais cette raison n'est rien en comparaison de toutes les autres qui seroient trop longues à dire.



L E T T R E X I.

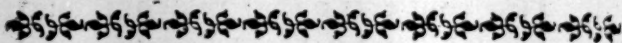
DE LA MEME A LA MEME.

Madrid , ce 22 Janvier 1709.

QUELLE obligation ne vous ai-je point , Madame , de la grace que je viens d'apprendre en ce moment , que le Roi mon grand-pere m'a accordée , de laisser revenir en ce païs-ci la Princesse des Ursins ? Je ne doute pas que vous n'y ayez eu beaucoup de part. Mes sentimens sur cela sont inexprimables. Ce qu'il faut que

vous fassiez à présent, c'est de presser la Princesse de venir le plutôt qu'elle pourra, quoique je croye qu'elle fera toutes les diligences possibles. Je suis charmée de mon grand-pere : il faut avouer que c'est un grand Roi, & qui sçait rendre justice à qui la mérite ! Je voulois vous dire sur tout cela mille choses : mais je suis si aise, que je ne sçai ni ce que je fais, ni ce que je dis.

Lettre de même date du Roi d'Espagne à Madame de Maintenon, sur le même sujet.



L E T T R E X I I.

DE LA MEME A LA MEME.

IL est, je crois, tems que je réponde à votre Lettre du 22 Février. Vous aurez sçu par ma sœur la raison pour-quoi je ne l'ai pas fait plutôt. Je vous avoue qu'il faut une meilleure plume que la mienne pour soutenir un commerce où vous mettez tant d'esprit & de sentiment. Je n'ai pas eu peu de plaisir de voir comment vous parlez de la P. des Ursins. La tendresse que j'ai pour ma sœur est si grande, qu'on ne la sçauroit exprimer. Je crois que je mourrois de joie, si je la revoyois une fois en ma vie. La P. des Ursins peut vous dire tous les projets que j'ai faits pour arriver à ce bonheur

bonheur, qui, au pis aller, comme vous dites, fera au Mariage de mon neveu. Il est vrai que je ne serois pas fâchée d'avoir des enfans, par toutes les conséquences favorables que la fécondité des Reines porte après elle. Mais aussi je vous avoue que je ne suis point fâchée de n'avoir point encore commencé. Je n'en souhaite que très-peu. Car, quoique je n'aye pas encore éprouvé, comme ma sœur, ce que c'est qu'une grossesse & des couches, je comprends fort bien que cela n'est pas assez bon, pour être tentée d'y revenir souvent. Il faut à cette heure que je vous gronde un peu touchant le manger de ma sœur dont vous me parlez. Pourquoi ne la grondez-vous pas ? Pour moi, je mange peu & des choses qui ne puissent pas me faire de mal. Je vous assure que, sur la demande que vous avez faite à la P. des Ursins qu'elle vous dise mes défauts, elle a plus à vous répondre que quand vous lui demanderez mes vertus, qui sont, pour mon malheur, en très-petit nombre. Je vous assure que je ne souhaite pas moins que vous la prise de Gibraltar & de Verue : car j'en connois l'importance. Vous me demandez de quoi vous pouvez m'entretenir pour me divertir : je vous dirai que je trouverai bon tout ce qui viendra d'une personne que j'estime & aime autant que vous. Mais, au nom de Dieu, écrivez-moi sou-

vent ! Je ne veux point vous incommoder : mais croyez que vous ne sçauriez me faire un plus grand plaisir : que vos Lettres soient gaies, qu'elles soient tristes, elles me seront toujours très-agréables, aussi-bien qu'au Roi, qui a pour vous des sentimens tels que vous pouvez désirer, & qui n'a pas été moins charmé de votre Lettre que moi. Vous ne me faites pas un petit plaisir en me parlant de la passion que M. le Duc de Bourgogne a pour ma sœur. Car, selon moi, une femme ne sçauroit être heureuse, si elle n'aime son mari, & si elle n'en est aimée. Ainsi je suis ravie que cela soit dans une personne que j'aime plus que moi-même. Comme je vous regarde comme une de mes meilleures amies, je ne puis m'empêcher de vous marquer l'extrême inquiétude où je suis, depuis que j'ai appris que la P. des Ursins a eu la fièvre double-tierce : ce qui me fait attendre les Couriers avec une très-grande impatience. Mes Lettres doivent-elles être gaies ou tristes ? Conduisez-moi : car, à tout prix, je veux plaire. Vous avez beau dire que de trois cens lieues on ne sçauroit guider personne. Je sçai que vous avez les yeux très-bons. Donnez-moi donc cette marque d'amitié. Car, malgré mes bonnes intentions, malgré l'envie de me faire une réputation irréprochable, je ferai mille fautes, si vous ne m'aidez de vos con-

A MAD. DE MAINTENON. 211
feils. Souvenez-vous de qui je suis sœur.
Souvenez-vous de qui je suis fille. Sou-
venez-vous combien je suis votre amie.



LETTRE XIII.

DU ROI D'ESPAGNE

A MADAME DE MAINTENON.

Madrid, ce 16 Septembre 1707.

LA Princesse des Ursins m'a montré
une Lettre de vous, Madame, où
vous m'accusez d'avoir de la sécheresse,
de n'être point flatteur, & de ne me
ressouvenir d'aucune Françoisse. Je vous
passe le reproche sur la flatterie: car il
est vrai que je n'en ai guères. Je ne sçai
si je paroiss plus sec dans mes discours,
que je ne le suis en effet par mes senti-
mens. Mais je ne me sens pas coupable
d'oublier les Dames qui se ressouvien-
nent de moi. Je les ai cru plus occupées
des divertissemens & des plaisirs de la
Cour où elles se trouvent, que des affai-
res désagréables & importantes que j'ai
presque toujours eu depuis le commence-
ment de mon règne, jusqu'à cette heure.
Et je ne me suis guères senti en humeur
de badiner de Madrid, comme j'avois
commencé à faire avec ces Dames, lors-
que je partis de Versailles. Toutes cho-

Ses ont leur tems , Madame : je deviendrai
 gai , quand j'aurai sujet de l'être : & je
 ne répondrois pas , si je puis une fois être
 assez heureux pour chasser mes ennemis
 de mes Royaumes , que je n'allasse en
 quelque endroit de France remercier le
 Roi mon Grand-pere de m'en avoir don-
 né les moyens. C'est-là , Madame , où je
 prétends renouveler toutes mes ancien-
 nes connoissances , & jouer à colin-mail-
 lard , & à tel autre jeu qu'il plaira à Ma-
 dame la Duchesse de Bourgogne & aux
 femmes de sa Cour. Pour vous , avec qui
 je voudrois avoir un commerce dès-à-pré-
 sent par l'agrément que j'y trouverois
 en toute maniere , trouvez bon que je
 vous dise qu'il ne tiendra pas à moi. Je
 l'avois commencé autrefois à Barcelone ;
 mais il me parut un peu languissant de
 votre côté. Je crus , à vous parler fran-
 chement , que vous vous en souciez assez
 médiocrement. J'en jugerai mieux par la
 réponse que je vous prie de me faire : si
 elle est telle que je la désire , vous con-
 noîtrez , Madame , combien j'estime tout
 ce qui part de vous. Mais , quoiqu'il en
 puisse être , j'aurai toujours une extrême
 reconnoissance de vos bons offices auprès
 du Roi mon Grand-pere ; & vous aurez
 en moi un fort véritable ami , qui sçau-
 ra toujours rendre justice à votre mérite.

A MAD. DE MAINTENON. 213

::***:***:***:***:***:***:***:***

LETTRE XIV.

DE LA REINE D'ESPAGNE

A MADAME DE MAINTENON.

Madrid, ce 2 Octobre 1707.

IL y a bien long-tems, ma chère Madame, que je ne vous ai écrit. Je me flatte que vous n'en comptez pas moins sur mon amitié : j'ai été dans deux états qui ne permettoient guères d'écrire : mais je ne puis être davantage à recommencer un commerce qui m'est si agréable : & je suis bien aise de vous faire remarquer que c'est vous qui l'avez laissé tomber, & moi qui veux le rétablir : c'est une marque que je m'en trouve mieux que vous : avouez-le moi au moins de bonne foi. Je n'en suis pas surprise : je suis dans la solitude que je trouve partout également, soit à Madrid, soit à Retiro, qui est le plus grand voyage que je fasse : & vous, Madame, vous êtes entourée de toutes sortes de plaisirs. Et quoique vous les goûtiez assez médiocrement, & que la solidité de votre esprit & de votre piété vous occupe souvent de choses plus solides & moins divertissantes, vous ne laissez pas pourtant, étant dissipée par des occupations de toutes

fortes d'espèces, d'avoir moins de tems à me donner, que je n'en ai à vous faire part de ce qui me touche. N'est-ce pas, ma chere Madame, me mettre à la raison ?

Croyez-vous de bonne foi que je tâte de l'excuse que vous m'avez quelquefois donnée, d'être embarrassée du commerce que vous avez avec moi, parce que vous ne sçavez, dites-vous, de quoi remplir vos Lettres ? Si j'avois assez de bonté pour vous passer une telle raison, je ne mériterois guères que vous voulussiez prendre la peine de me donner de vos nouvelles : & vous ne devriez pas faire grand cas de l'amitié d'une personne qui jugeroit si mal de votre esprit. J'en ai suffisamment pour connoître & pour admirer le vôtre. Il suffit que vous vouliez bien dire quelque chose, pour qu'on prenne plaisir à l'entendre : il y a un tour singulier & aimable dans toutes vos expressions. Ainsi, ma chere Madame, il n'est pas nécessaire que j'aye une plus grande connoissance de la Cour où vous êtes, pour que vous me fassiez part de mille bagatelles, qui ne laissent pas d'être curieuses à sçavoir. Elles seront plus de mon goût, je vous assure, que les grandes nouvelles, dont je n'ai que trop souvent la tête remplie. Nous attendons incessamment celle de la prise de Lerida : tout ce que mon oncle fait paroît fabuleux. Il

viendra ici , d'abord qu'il aura fait cette conquête , faire la cérémonie du Baptême de mon fils. Je crois qu'il le trouvera beau. Si j'en voulois croire ma sœur, il le feroit moins que mon neveu. Car elle me parle de son fils , comme s'il n'y en avoit pas un si merveilleux. Quelque complaisance que j'aye pour elle , je ne puis en convenir : le Prince des Asturies n'ayant aucun défaut , & son visage étant tout rempli d'agréments. Personne ne le voit sans en être charmé : & la Princesse des Ursins , qui n'est point du tout accoutumée aux complaisances fades , me dit tous les jours que toute sa frayeur est qu'on ne vienne à idolâtrer ce Prince. Sa santé continue à être parfaite. Je voudrois bien que celle de ma sœur pût soutenir tout ce qu'elle fait. Elle m'a mandé que rien n'étoit si bon pour se bien porter que les divertissemens , & que je ne me misse point en peine des fatigues qu'elle prenoit. Il me semble qu'elle & M. le Duc de Bourgogne se tiennent assez passablement à table à leur dîné , & à leur retour de chasse. Moi , qui crois avoir bien soupe , quand j'ai mangé une allouette , je ne sçai comment je pourrois tenir une bonne contenance , si j'étois admise à leur compagnie. Je crois qu'ils m'en trouveroient bien indigne , ne buvant pas plus à proportion que je mange. Je n'aurois pour consolation , que le suffrage de

M. Fagon. J'espère qu'il mettra toute son application à nous choisir de bons Médecins. Il est trop honnête pour nous tromper, & trop habile pour l'être lui-même. Vous en conviendrez sans doute : c'est une bonne approbation que la vôtre. Je m'estimerai fort heureuse de l'avoir, puisque je serai sûre que vous y joindrez votre estime.

L E T T R E X V.

DE LA REINE D'ESPAGNE

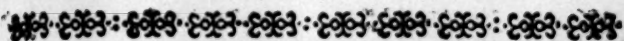
A MADAME DE MAINTENON.

Ce 21 Avril 1709.

MON fils fut hier reconnu héritier présomptif de la Monarchie d'Espagne par les Etats du Royaume ; & en cette qualité, le Clergé, tous les Grands, les Officiers de la Couronne, la Noblesse, & les Députés des Villes qui ont droit d'assister aux Etats, lui jurèrent fidélité, lui rendirent hommage, & lui baisèrent la main. Le Cardinal Portocarrero officia, & reçut le serment. Le Patriarche des Indes, Grand Aumônier, donna la Confirmation à mon fils, parce que c'est la coutume de confirmer les Princes ce jour-là, lorsqu'ils n'ont pas reçu ce Sacrement. Le Cardinal Portocarrero

rero lui servit de Parein , & le Duc de
 Medina Celi reçut l'hommage. Cette cé-
 rémonie dura trois heures : l'Assemblée
 étoit très-nombreuse : & tout se passa
 néanmoins avec tant d'ordre & un si pro-
 fond respect , que je n'en fus pas moins
 surprise que contente , aussi-bien que des
 expressions vives & tendres , avec lesquel-
 les chaque particulier témoignoit sa joye
 & celle de tout le Royaume en nous bai-
 sant la main. Sur les neuf heures & demie,
 nous descendîmes , le Roi , mon fils , &
 moi , dans l'Eglise de Saint Jérôme , que
 nous trouvâmes magnifiquement parée , &
 remplie de tous ceux qui avoient droit
 d'y entrer par leurs charges , ou comme
 membres des Etats. Le Roi étoit accom-
 pagné des grands Officiers de la Couron-
 ne. J'étois suivie de quatorze Dames ,
 toutes Grandes , ou mariées à des fils ai-
 nés de Grands , que j'avois choisies dans
 les premières Maisons d'Espagne. Mon
 fils étoit porté par la Princesse des Ur-
 sins : c'étoit à elle , comme *Camarera-ma-*
yor , à tenir ma queue : mais faisant la
 charge de Gouvernante du Prince , le
 Comte d'Aquillier , Capitaine des Gar-
 des , prit sa place , parce que si j'avois
 nommé une Dame , toutes les autres au-
 roient été au désespoir de cette préféren-
 ce. Dès que nous arrivâmes sous notre
 dais , la cérémonie commença par le *Veni*,
Creator. Pendant toute la Messe mon fils

fut d'une sagesse & d'une gayeté qui attiroit l'attention de tout le monde. Il baïsa l'Évangile & la Paix comme une personne raisonnable. Mais lorsqu'on le porta à l'Autel pour le confirmer après la Messe, il commença à être fâché de s'éloigner de moi, & le bandeau qu'on lui mit acheva de le mettre de mauvaise humeur. Cela dura peu : car dès qu'il fut revenu auprès de moi, ses pleurs cessèrent. Chacun vint ensuite, suivant son rang, prêter serment & rendre hommage. Plus de deux cens personnes baïserent la main de mon fils, qu'il donnoit lui-même très-gracieusement, & avec beaucoup plus de patience qu'on ne devoit en attendre d'un enfant qui n'a pas encore vingt mois. Sur la fin, cependant, on fut obligé d'appeller sa Nourrice. Mais, en retant, il donnoit sa main à baïser, tout comme auparavant, d'une manière pourtant qui sembloit demander si cela ne finiroit jamais. Après le *Te Deum*, nous passâmes à notre Appartement dans le même ordre & avec la même suite. Les Peuples n'ont pû donner plus de marques de leur zèle & de leur amour pour nous, qu'ils ont fait en cette occasion. La Cour étoit magnifique : & je crois qu'il ne s'est jamais vû de Fête, ni mieux réglée, ni qui ait fini avec une satisfaction si générale.



LETTRE XVI.

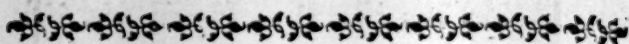
DU ROI D'ESPAGNE

A MADAME DE MAINTENON.

Madrid, ce 3 Juillet 1709.

JE vous écris, Madame, aujourd'hui, pour vous prier de demander instamment au Roi mon Grand-pere, que le Duc d'Albe n'apprenne ni de lui, ni de ses Ministres, les Négociations dont j'avois chargé le Comte de Bergueik, parce que j'ai laissé à ce Comte la liberté de communiquer à mon Ambassadeur cette affaire, quand il jugeroit à propos de le faire. Ainsi vous en voyez la conséquence, pour éviter des mal-entendus entre ces deux Ministres, qui demanderoient des éclaircissemens très-désagréables. Je ne puis m'empêcher de m'adresser à une aussi bonne amie que vous dans toutes sortes d'occasions. C'est une marque, Madame, de la confiance, de l'estime, & de l'amitié que j'ai pour vous, qui ne peuvent être ni plus grandes, ni plus sincères.





L E T T R E X V I I.

DE LA REINE D'ESPAGNE

A MADAME DE MAINTENON.

Corilla, ce 9 Octobre 1711.

LA Princesse des Ursins ne pouvant vous écrire ce soir, à cause du peu de tems que nous donne un homme qui va à Paris pour ses affaires particulieres, j'ai voulu me charger de vous apprendre une nouvelle qui, j'espère, vous fera quelque plaisir. C'est l'embarquement de l'Archiduc, qui s'est fait le 27 du passé, & le même jour sa Flotte a disparû de la vue de Barcelonne. L'Archiduchesse y est restée : mais je ne laisse pas que de croire que le départ de ce Prince nous fera favorable. Je laisse à ma sœur à vous dire les nouvelles de notre Armée, n'ayant que le tems de vous assurer, ma chere Madame, que quoique je ne vous écrive pas trop souvent, je ne vous en estime, ni en aime pas moins : mais c'est que je suis persuadée, avec beaucoup de raison, que mes Lettres ne feroient que vous importuner. Il faut pourtant que je vous dise encore que je suis charmée d'avoir appris par ma sœur, que vous êtes contente du Roi. Je suis sûre que vous le seriez enco-

re davantage , si vous le pouviez voir de près & bien connoître ses véritables sentimens pour le Roi son Grand-pere. Ils sont tels qu'ils doivent être , & tels que vous pourriez les demander.

L E T T R E X V I I I .

DE MADAME DE MAINTENON

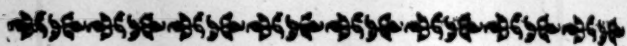
A LA REINE D'ESPAGNE.

1711.

IL est bien triste & bien humiliant de ne recevoir qu'une Lettre de Votre Majesté ! Il faut pourtant vous remercier d'avoir bien voulu suppléer à Madame la Princesse des Ursins. En vérité, Madame, vous devriez vous contenter d'être adorée en Espagne , sans vouloir encore nous charmer ici , nous qui le sommes déjà tant de Madame votre sœur. Je n'avois jamais cru que ce fût la crainte de m'importuner , qui empêchât les Reines de m'écrire. Je ne mérite un tel commerce par aucun endroit. Je suis une pauvre vieille qui n'est plus bonne à rien , & qui partira bien-tôt. Mais , jusqu'à ce moment-là , je ne céderai à qui que ce soit sur l'ardent attachement dû à Votre Majesté. Il est vrai que j'ai été ravie de vous voir donner la main à ce qui peut

T iij

donner le repos à l'Espagne & à la France, & d'une manière toute pleine de confiance pour notre Roi, que Votre Majesté aimeroit mille fois plus, si elle le connoissoit.



L E T T R E X I X.

DE LA REINE D'ESPAGNE

A MADAME DE MAINTENON.

Retiro, ce 26. Septembre 1712.

JE crois que vous serez bien étonnée, ma chere Madame, de recevoir une de mes Lettres, y ayant si long-tems que je ne vous ai écrit. Mais je vous avoue que depuis les terribles malheurs que nous avons eus, je n'en ai jamais eu le courage. La cruelle perte ! Il faut si peu de chose pour renouveler toute ma douleur ! Je craignois aussi la même chose pour vous. Enfin, il faut me vaincre, pour que vous ne m'accusiez, ni de paresse, ni d'inconstance : car assurément vous me trouverez toute ma vie une de vos meilleures amies. N'en doutez pas, je vous prie, & ayez toujours un peu d'amitié pour moi. Le départ de la Princesse des Ursins me donne encore une nouvelle raison pour vous importuner de mes Lettres pendant son absence. La santé de

A MAD. DE MAINTENON. 223

Notre petit Dauphin m'est bien précieuse : je le regarde , je l'aime , eomme s'il étoit mon propre fils. J'espère fort que les eaux de Bagnières guériront entièrement Madame des Ursins des incommodités qu'elle a. Mais vous pouvez bien croire qu'il a fallu une raison aussi forte que celle de sa santé pour me faire consentir à une absence de trois mois. Nous avons été ici bien sensibles à l'heureux changement arrivé en Flandres. Je m'en réjouis avec vous. Mais chaque bonne nouvelle me rappelle un triste souvenir de la joye qu'en auroit eu ma pauvre sœur. Je vois bien qu'au lieu de vous égayer , comme je voudrois toujours faire , je prends le chemin de nous affliger ensemble , &c.



L E T T R E X X.

DE LA MEME A LA MEME.

Rétiro , ce 16 Novembre 1712.

JE me réjouis avec vous , ma chere Madame , de la réduction de Bouchain , dont la nouvelle est venue par le dernier Courier. Voilà la campagne finie très-heureusement & bien glorieusement pour le Maréchal de Villars ! On doit être bien content de lui. J'espère que je n'aurai plus de pareils complimens à vous faire , &

T iiij

que la conclusion de la paix fera assez à tems , pour qu'il ne soit plus question de campagne l'année prochaine. Cette dernière doit , ce me semble , faire changer de langage aux Hollandois : & en ce cas, l'Archiduc seroit bien embarrassé , se voyant si seul. Il faudroit bien qu'il prît aussi son parti. Nous n'avons pas été de ce côté-ci si heureux que vous l'avez été en Flandres : car notre siège de Campo-major a mal fini, le Marquis de Bay ayant été obligé de le lever. Mais il ne faut pas pour cela , s'il vous plaît , changer de conduite avec les Portugais. Ce contre-tems ne nous donne aucune crainte pour l'avenir : & en prenant de bonnes mesures , il y a tout à espérer avec eux. Les Troupes Angloises sont encore en ce pays-là avec les Nationales. Nous nous en sommes plaints à Milord Lexington. Il a écrit sur cela au Commandant Anglois , qui lui répond qu'il n'a point reçu d'ordre de la Reine d'Angleterre. Vous m'avouerez que cela est bien surprenant , au bout de deux mois qu'on a publié & exécuté par-tout ailleurs une suspension d'armes. Vous apprendrez par M. de Bonnac , ma chere Madame , ce qui se passa hier , dont il fut lui-même témoin. Ainsi il est inutile que je vous en fasse un grand détail. Je vous dirai seulement que , le matin , le Roi fit faire la lecture de l'Acte de sa renonciation à la Couronne de France , avec toutes les clauses

qu'on y a souhaitées, le signa, & jura solennellement de le garder, ayant nommé pour témoins tous les Chefs de nos Maisons, & les Conseillers d'Etat. L'après-dîné, se fit l'Assemblée de tous les Etats du Royaume, dans une grande & belle chambre, remplie de beaucoup de monde, bien parée, mais pourtant sans confusion. Le Roi commença par faire un discours, dont il s'acquitta parfaitement bien, & dont l'Assemblée fut fort contente. Car, si ce n'étoit que moi, vous ne voudriez peut-être pas vous y fier. Ensuite on lut un papier, où l'on disoit & marquoit plus au long la raison pour laquelle le Roi assembloit les Etats, & tout ce dont on est d'accord avec la France & avec l'Angleterre, pour parvenir à une bonne paix. Après cette lecture, un Député de la Ville de Burgos prit la parole pour tout le Royaume, & fit une réponse au Roi, pleine de tous les sentimens qu'on peut souhaiter d'eux, & surtout d'une reconnoissance extrême, à la vue du grand sacrifice que le Roi faisoit pour l'amour de ses Sujets. Je regretterai bien en l'entendant parler, que Milord Lexington ne sçût pas l'Espagnol : car il me sembloit qu'on ne pouvoit pas lui bien traduire ce que ce Député disoit ; & il auroit vû une Nation qui sçait aimer ses Rois. Les Etats s'assembleront présentement entr'eux pour conclure tout ce qu'ils ont à faire, & passer pour loi la renonciation du Roi, &

puis celle qui doit venir des Princes de France. Il y auroit bien de quoi s'entretenir sur un pareil sujet ; mais je ne le fais déjà que trop longuement. J'y ajoûterai pourtant encore , que le Roi espère que cela va continuer & avancer le repos de l'Europe , sur-tout celui de la France & de son grand-pere , qu'il souhaite si passionnément. Pour y parvenir , vous-voyez tout ce qu'il a sacrifié. J'attends la Princesse des Ursins à la fin de ce mois : elle est partie le vingt-sept de Bagnieres. Vous croirez aisément que je ne serai pas indifférente au plaisir de la revoir , & en aussi bonne santé que celle que ses eaux lui ont donnée. Tout Madrid est rempli depuis assez long-tems de petite-vérole , qui ne laisse pas de me faire peur : mais , grace à Dieu , jusqu'à présent mes enfans se portent parfaitement bien. Le petit ne m'a pas donné un moment d'inquiétude depuis qu'il est au monde. Je suis ravie chaque fois qu'on me mande que notre petit Dauphin se porte bien. Dieu le conserve , & le Roi son bifayeul , aussi long-tems que j'en le lui demande !





L E T T R E X X I.

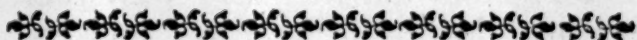
DE LA MEME A LA MEME.

Madrid, ce 14 Décembre 1712.

Vous croyez peut-être, ma chere Madame, être délivrée de mes Lettres, à présent que la Princesse des Ursins est de retour : Mais les vôtres me font trop de plaisir, pour que j'y renonce. Vous avez grande raison de croire que je ne trouverai point mauvais que vous remplissiez trois pages en parlant de la santé du Roi mon grand-pere. Vous ne sçauriez me dire rien de plus agréable que ce qui marque qu'il est dans l'état que le Roi son petit-fils & moi souhaitons de si bon cœur. Sa conservation est si importante, qu'on ne doit point s'étonner de l'attention que tout le monde y a ; & même de tous les discours qu'on a pu tenir sur cela, malgré son bon tempérament. Je voudrois bien, ma chere Madame, que vous & M. Fagon pussiez lui persuader de se retenir un peu sur le manger. Chaque fois que j'entends raconter ses repas, j'en suis très-étonnée : & il me semble que s'il vouloit bien avoir la complaisance de les diminuer, il ne s'en trouveroit que mieux. La Princesse des Ursins vous aura appris, avant que

cette Lettre arrive à Versailles, son retour à Madrid. Vous croirez aisément que je n'ai pas été insensible à son arrivée. Je l'ai trouvée dans la meilleure santé du monde. . . . Pour Madame la Duchesse de Berry, elle se conserve avec tant de sagesse, qu'elle doit espérer d'arriver heureusement à son terme. J'ai ouï dire qu'elle ne veut point se servir de Clément : je doute qu'elle trouve un autre Accoucheur aussi habile que lui. Nos nouvelles se réduisent à la publication de la suspension d'armes avec le Portugal, & aux préparatifs que l'on fait pour que nos Troupes entrent en Catalogne en même tems que M. de Barwick. Je crois que les Catalans ne se trouveront pas trop à leur aise dans cette situation, & abandonnés de leurs meilleurs Alliés. Comme le Roi ne veut rien négliger de son côté à faire tout ce qu'il croit qui peut contribuer à avancer la paix, quoiqu'il n'en attende pas grand effet, on va publier nouvellement un pardon pour les Catalans. Milord Lexington en a parlé de la part de la Reine sa Maîtresse. On le lui a bientôt accordé. Ainsi, ma chere Madame, vous devez être contente de tout ce que le Roi a fait depuis le commencement des négociations jusqu'aujourd'hui pour avancer cette paix, qui, selon les apparences, doit être bientôt conclue. Je vous quitte pour aller recevoir beaucoup de complimens fort ennuyeux

A MAD. DE MAINTENON. 229
que l'on fait ce soir pour la naissance du
Roi.



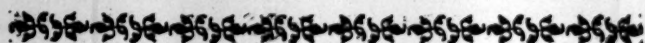
LET TRE XXII.

DE LA MEME A LA MEME.

Madrid, ce 23 Janvier 1713.

QUOIQUE vous ne vouliez pas de moi, ma chere Madame, voici encore une occasion qui m'oblige à vous écrire. C'est le secours de Gironne, dont le Maréchal de Barwik est venu à bout si heureusement. Je m'en réjouis de tout mon cœur avec vous aujourd'hui, n'ayant pû le faire la semaine passée. Je vois bien qu'il faudra, malgré moi, que je vous laisse en repos, non pas par la crainte de vous charmer, comme vous le dites, puisque j'ai assez de connoissance de moi-même pour sçavoir combien j'en suis éloignée, quand même je serois plus à portée de vous que je ne le suis; mais par la raison que je comprends fort bien, que mes Lettres peuvent très-aisément importuner. Je suis fort aise de sçavoir notre petit Dauphin guéri de son rhume: car la moindre incommodité qu'il a m'inquiète. Nous avons sçu par ce dernier Courier l'adoucissement des Hollandois. Je crois qu'à la fin vous ne douterez plus de la paix, &

que nous l'aurons incessamment. Je la désire par toutes sortes de raisons, dont l'une vous regarde : l'amitié que j'ai pour vous, ma chere Madame, me faisant souhaiter du meilleur de mon cœur au commencement de cette nouvelle année, que vous la passiez dans un repos & une tranquillité qui vous sont inconnus depuis long-tems, & avec toute la satisfaction imaginable. Comme j'ai écrit depuis peu au Roi mon grand-pere pour la nouvelle année, je n'ose le faire encore sur le secours de Gironne. Voulez-vous bien lui en faire mon compliment ? Il auroit bien tort de douter de ma joie & de ma reconnoissance.



L E T T R E X X I I I .

DE MONSIEUR *.

Devant Philisbourg, ce 10 Octobre 1668.

JE ne vous avois point encore écrit, de peur de vous importuner, & parce qu'il n'y avoit point de nouvelle assez considérable à vous mander. Nous ouvrirons sans faute aujourd'hui la tranchée, & la grande attaque du côté d'un moulin que l'on appelle le Moulin-brûlé. Les deux petites

* Louis, Dauphin de France, Fils unique de Louis XIV, mort de la petite-vérole à Meudon, le 14 Avril 1711, dans sa cinquantième année.

attaques ne laissent pas toujours d'avancer, sans pourtant que nous perdions de monde : il n'y a eu cette nuit que deux Soldats tués, & cinq ou six blessés. De Gossy vient d'avoir le poignet emporté d'un coup de canon en revenant de son quartier au mien. Mailly me fit hier un compliment, & me dit que toutes les Dames s'ennuyoient fort de mon absence, & que tout étoit fort triste à Fontainebleau. J'espère que nous viendrons à bout de Philisbourg, ainsi que de ces Dames, quoique la place soit très-bonne. Toute mon ambition est d'être en état d'exécuter quelque chose, si le Roi l'ordonne.

Je ne me sens pas de joie de ce qu'il est content de moi. Je vous suis infiniment obligé de la part que vous prenez à ce qui me regarde. Je vous prie de faire mes complimens aux Comtesses *. On m'avoit déjà dit que l'on jouoit chez vous, & je crois que cela fait un bel effet auprès de cette grande fenêtre que j'aimois tant. J'espère que nous aurons fini ceci dans dix ou douze jours. Comme le Roi reçoit de mes nouvelles fort souvent, je crois qu'il n'est pas nécessaire que je vous en mande : tout ce que je vous dirai, c'est que je m'applique le plus que je puis à devenir capable de quelque chose, & que j'entre dans tous

* De Mailly, née de Saint-Hermine; de Monnay, née de Coetquen; de Caylus, née de Villelelle.

les détails , & me fais rendre compte de tout. Je vous prie d'être persuadée que personne n'est plus à vous que moi.

Le Duc du Maine se porte bien , & est actuellement de garde à la tranchée. J'espère qu'il aura une belle nuit.



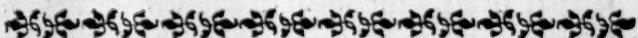
LETTRE XXIV.

Ce 31 Octobre 1688.

COMME je vous avois promis que je vous écrirais par une occasion, je crois que je n'en sçaurois trouver une meilleure que celle-ci. Je me flatte que vous n'êtes pas fâchée de la conquête que je viens de faire. Je vous assure qu'elle me fait un double plaisir par la gloire que j'en acquiers, & par la satisfaction que je sçai que le Roi en aura. M. le Duc de Montauzier m'écrivit les plus belles choses du monde *. Comptez que vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

* M. le Duc de Montauzier écrit à MON-
SEIGNEUR : « Je ne vous fais pas de compli-
« mens sur la prise de Philisbourg : vous avez
« une bonne armée, une excellente artillerie,
« & Vauban. Je ne vous en fais pas non plus
« sur les preuves que vous avez données de br-
« voure & d'intrépidité : ce sont des vertus hé-
« réditaires dans votre Maison. Mais je me ré-
« jouis avec vous de ce que vous êtes libéral,
« généreux, humain, faisant valoir les services
« d'autrui, & oubliant les vôtres. C'est sur quoi
« je vous fais mon compliment ».

LETTRE



L E T T R E X X V.

Au Camp de Manheim , 12 Nov. 1688.

LA capitulation de Manheim vient d'être signée. Je me flatte que vous n'en ferez pas fâchée. Je sçai que vous êtes très-bien persuadée que je suis affligé de la mort du pauvre Mornay. C'étoit bien le plus honnête homme du monde ! Je ne voulus pas vous écrire l'autre jour , parce que je n'aime point à donner les méchantes nouvelles. Je vous prie , quand vous en trouverez l'occasion , de faire mes complimens à M. de Montchevreuil & à sa femme. J'espère que Frankendal ne durera pas long-tems , & que je pourrai vous témoigner bientôt moi-même l'amitié que j'ai pour vous. Je remercie Chantelou de ce que je suis dans son souvenir. Je crois que vous futes bien incommodée l'autre jour par toutes les visites que je vous attirai.



L E T T R E X X V I.

Au Camp devant Mons , ce 27 Mars 1690.

LE Roi m'a montré ce matin l'article de votre Lettre qui s'adressoit à moi. Je serois très-fâché que mes plaisirs prîssent.

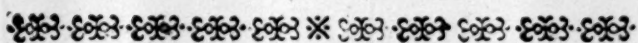
Lett. Tom. V.

V

sont le moins du monde sur les vôtres. Je suis sans façons : ne vous incommodez donc pas pour moi. Le Roi m'a dit que vous lui souhaitiez la goutte, pour mettre ordre à l'habitude où il est de s'exposer : elle étoit venue tout à propos : mais elle ne l'a retenu qu'un jour à la maison : & il a été ce matin à la tranchée, où la goutte étoit ce dont il se souvenoit le moins. Un de mes grands chagrins, c'est qu'il ne m'en avoit rien dit, & que j'étois allé d'un autre côté : car vous croyez bien que j'aurois été ravi d'être auprès de lui. Il a été tout couvert de terre d'un coup de canon, qui a culbuté M. le Grand : il a eu un Soldat tué assez près de lui : il m'a avoué qu'il ne s'étoit jamais senti si aise que d'être ici, & qu'il avoit une démangeaison épouvenable d'aller encore plus avant qu'il n'a fait, quoique ce soit encore beaucoup trop. Le péril est passé, nous en rions : mais jugez de nos allarmes.

Nous passons tout le jour à invoquer cette goutte, qui le fait tant souffrir, mais qui nous tranquillise. J'ai bien peur que le Prince d'Orange ne vienne point se faire battre. S'il venoit, l'affaire seroit complète, & je vous assure que tout le monde est bien résolu de faire son devoir : il ne faut pas vous importuner davantage ; mais il faut vous prier de me croire le meilleur de vos amis.

L O U I S.

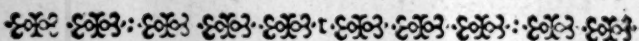


L E T T R E X X V I I.

Au Camp de Flonéem, ce 14 Juillet 1690.

VOTRE Lettre m'a fait tant de plaisir, en me marquant l'amitié que le Roi a pour moi, & qu'il est content de moi, que je ne puis m'empêcher de vous écrire, pour vous remercier de me l'avoir mandé. Je vous assure que je vous compte pour la meilleure amie que je puisse avoir, & que vous me ferez plaisir, si je fais quelque chose qui déplaît, de m'en donner avis franchement, afin que je tâche de faire mieux. J'espère que les Ennemis me fourniront quelque occasion de me signaler. Je vous avoue que je serois au désespoir d'arriver où vous serez, si je n'avois fait quelque chose qui m'attrât l'estime du Roi. Vous n'avez que faire de me recommander Mailly : il est assez bien auprès de moi : mais pourtant votre recommandation ne nuira pas.

Il est impossible que les Ennemis ne prennent bientôt quelque parti bon ou mauvais. Je ne ferai rien qu'après y avoir bien pensé, & pris le conseil de M. le Maréchal de Lorges. Je crois que vous me connoissez assez bien pour n'en point douter, non plus que de la sincère amitié que j'ai pour vous.

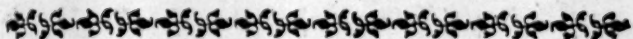


L E T T R E X X V I I I .

Au Camp devant Mons , ce 22 Mars 1691.

C O M M E je vous ai promis de vous écrire souvent , pour vous informer de la santé du Roi , je n'ai pas voulu y manquer. Notre voyage a été fort heureux : le Roi a paru de bonne humeur : il eut hier matin peur d'avoir la goutte : il la craint autant qu'il craint peu l'ennemi. Il alla reconnoître hier la Place un peu trop près : car ce fut à la demi-portée du mousquet ; si près , que MONSIEUR & moi , qui étions à l'écart pour qu'il fût seul , le primes pour être des ennemis. On lui tira quelques coups de mousquet & de canon : il y en eut un qui tua le cheval de la Chenaye à plus de deux cens pas derriere le Roi : enfin nous ne fûmes en repos que quand nous le vîmes hors de là. Comme il m'a dit qu'il vous mandoit tous les jours le détail de ce qui se passoit , je ne m'en charge point. Je le blâme : & si j'étois à sa place , je ferois comme lui : ma Lettre est finie en vous assurant que personne n'est plus à vous que moi.

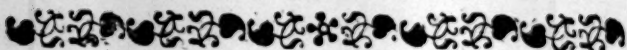




L E T T R E X X I X .

Ce 5 Avril 1691.

LA Princesse de Conti m'a mandé par sa dernière Lettre qu'elle en avoit reçu une de vous, par laquelle vous lui paroissiez être centente de ma régularité à vous écrire & à vous donner des nouvelles du Roi. Je vous jure que je suis ravi quand je puis faire quelque chose qui vous fasse plaisir. Toutes nos affaires sont en bon chemin : le Roi ayant eu nouvelle par deux endroits que le Prince d'Orange avoit campé hier auprès de Notre-Dame de Hall, a donné tous les ordres nécessaires pour faire arriver aujourd'hui & demain toutes les troupes qui sont aux environs. La gayeté dont il est vous feroit plaisir, & celle de toutes les troupes aussi. Je crois que, si le Prince d'Orange fait quelques tentatives, il lui en cuira : il n'est pas assez fort pour se frotter à notre armée, qui est de quatre-vingt mille hommes effectifs. On travaille fort à se préparer & à raccommorder les lignes & à faire les hâtatifs : enfin il n'y a rien à quoi l'on ne songe pour faire réussir cette entreprise.



L E T T R E X X X.

DE M. LE DUC DE BOURGOGNE.

Au Camp de Schleittal, ce 14 Juin 1703.

Nous attendons ici avec impatience, Madame, la réponse du Roi à la Lettre que M. le Maréchal de Tallard lui écrivit de Strasbourg : je crois que vous en aurez été contente, & que vous verrez aujourd'hui clairement que c'étoit avec raison que j'avois lieu de désirer l'hiver passé de venir ici : au reste, Madame, j'apprends par la voix publique que notre Princesse, comme vous l'appellez, a des commencemens d'incommodités de grosseffe, sans qu'elle, ni personne de ce qui l'approche, m'en ait mandé un seul-mot : pour elle, je n'en suis pas surpris ; elle m'a oublié : voilà deux ordinaires que je n'ai reçu de ses Lettres. Vous devriez bien, en vérité, lui reprocher un peu cette irrégularité ridicule. Du reste, je vous supplie, Madame, d'avoir encore plus d'attention à sa grosseffe pendant mon absence, que si j'étois auprès d'elle : elle m'a tant promis de se conserver ! conservez-la pour l'amour d'elle, pour l'amour de moi, pour l'amour de l'Etat : elle est d'âge à en connoître toutes les consé-

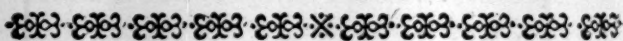
quences ; mais elle est aussi d'âge à les oublier : représentez-les lui de tems en tems. Piquez-la d'honneur sur sa paresse à écrire : pour ce dernier article , il y va de mon intérêt seul : mais ne me pardonnerez-vous pas cette foiblesse ? Je vous prie d'y entrer avec amitié.

LETTRE XXXI.

Au Camp de Brisack , ce 8 Septembre 1703.

JE ne vous ai point écrit il y a long-tems , Madame ; j'ai craint de vous incommoder , & que votre politesse ne vous portât à me faire réponse. J'ai appris avec plaisir que les eaux de Forges vous ont fait du bien : & cependant il m'est revenu depuis , que vous aviez encore eu quelques accès de fièvre : ce seront-là sans doute les derniers efforts d'une ennemie déjà bien affoiblie. Je le souhaite avec tout le zèle qu'on peut avoir quand on sçait aussi-bien que moi combien votre santé nous est utile. Nous avons pris cette Place en bien moins de tems que nous n'osions l'espérer d'abord. Si nous ne continuons pas , ce sera faute de moyens , & non de volonté. Il me semble cependant qu'on propose au Roi d'assez beaux expédiens pour continuer heureusement un si beau début , s'il entre absolument dans ce :

qu'on lui demande pour cela. Vous aurez sçu, Madame, que je lui demande aussi mon retour, à condition de revenir dès qu'il y aura quelque chose à faire; mais je ne l'ai demandé qu'en alléguant des raisons solides, & en me justifiant par-là de celles qu'on auroit pû trouver de quel-qu'autre côté, peut-être aussi touchant, mais pas si juste en tems de guerre. Je crois que vous m'entendez à demi-mot: mais je n'ose traiter ce chapitre plus au long, de peur de vous tenter d'une réponse, que je vous prie de ne me point faire, si elle vous incommode le moins du monde. Soyez persuadée, Madame, que quoique je ne vous écrive pas souvent, mon amitié pour vous n'en est pas moins sincère.



L E T T R E X X X I I .

Versailles, Samedi, à 9 heures.

J'E C R I S au Roi, Madame, sur une chose qui intéresse encore plus tout son Etat que la santé de MONSIEUR. Vous jugez aisément que c'est sur la sienne propre. Il n'y a personne qui ne tremble, lorsqu'on pense que le Roi est exposé à tous momens à un air dangereux, non-seulement pour la petite-vérole, mais même pour donner d'autres maladies vénimeuses,

nimeuses, & plus à craindre. Je sçai, Madame, que le Roi se doit à sa Famille, & je ne le sçai que trop, par l'ordre qu'il me donne de ne me point présenter devant lui : mais je sçai qu'il se doit encore plus à son Etat : & si l'on recueilloit les voix de ses sujets, il ne s'exposeroit point à un péril dont j'espère que Dieu le préservera, mais qui est réel. Si le Roi, du moins pouvoit quitter le vieux Château & se mettre dans le neuf, il en seroit plus éloigné, & tout aussi à portée de recevoir à tous momens des nouvelles de la santé de MONSEIGNEUR. Je crois aussi, Madame, que MONSEIGNEUR lui-même seroit plus tranquille de sçavoir que le Roi l'est : il ne le verra qu'avec peine : car je suis sûr qu'il pense comme moi sur la conservation du Roi. Jugez, Madame, par l'inquiétude que nous donne MONSEIGNEUR, où nous en serions, si le Roi lui-même tomboit malade, & dans la conjoncture présente, où le poids des affaires est tel, qu'il faut toute son ame pour les soutenir. Quelques dures que soient ces idées, on ne peut s'empêcher ni de les avoir, ni de les expliquer. Ce sont tous ces sentimens & beaucoup d'autres, que le peu de tems que j'ai ne me permet pas d'exposer ici, qui font que je vous supplie de présenter au Roi la Lettre que j'ai l'honneur de lui écrire : c'est tout son Royaume qui lui parle par ma voix : il n'a pas un sujet qui

242 LETTRES DES PRINCES
ne la signât de son sang. M. le Duc d'Orléans & M. le Duc du Maine sortent d'ici pour m'en parler tous deux : & ce dernier a vû ma Lettre, qu'il ne désapprouve certainement pas. Après ces objets publics, je suis honteux d'en venir à un particulier. C'est Madame la Duchesse de Bourgogne. Pensez, je vous prie, Madame, tout ce que je pense & dois penser, tout ce que je sens, tout ce que je dois sentir : vous sçavez combien je l'aime : où en sera mon cœur, si je la vois aller à Meudon ? La seule satisfaction du Roi l'emporte sur mon inquiétude. Je vous prie, Madame, d'être assurée de la sincérité de mon amitié, & que je suis au désespoir d'être encore long-tems sans vous la pouvoir témoigner moi-même. Mon Dieu ! si vous voyiez dans quel état nous sommes ! Adorons Dieu dans tout ce qu'il fait : confions-nous en ses immenses miséricordes : la Foi seule peut nous soutenir, & le bien de l'Etat nous consoler.

LETTRE XXXIII.

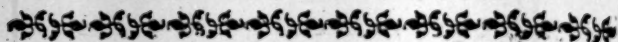
AU ROI.

1711.

J'ESPÈRE que Votre Majesté me pardonnera la liberté que je prends de lui écrire dans l'apprehension que j'ai de n'a-

voir pas l'honneur de la revoir sitôt. J'apprends en ce moment que la petite-vérole se déclare à MONSIEUR. Je sçai que Votre Majesté ne la craint point : & c'est ce qui me la fait le plus craindre : vous ne vous ménagerez point : vous céderez aux sollicitations de votre tendresse : s'il y a du péril, vous le mépriserez. Mais ces maladies non-seulement se communiquent ; elles en communiquent encore d'autres, pour lesquelles je crains bien plus pour Votre Majesté qu'elle ne craint pour moi, lorsqu'elle me fait défenses de lui aller faire ma cour à Meudon. Je vous supplie, Sire, au nom de Dieu, de conserver votre Personne Sacrée, que je ne sçaurois m'accoutumer à voir en péril. Je ne suis pas le seul qui vous fasse cette prière : c'est tout votre peuple : c'est tant de millions de sujets, dont je suis le plus fidèle & le plus soumis. Me voir éloigné de Votre Majesté pour un tems considérable, m'est extrêmement sensible : mais qu'est-ce que mes peines, en comparaison de mes craintes ? Je supplie Votre Majesté de recevoir en bonne part cette Lettre, qui part du cœur le plus respectueux, le plus dévoué, & , si j'ose dire, le plus tendre qui fût jamais.





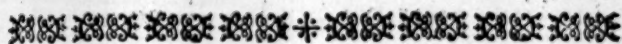
L E T T R E X X X I V .

D E M A D A M E L A D A U P H I N I .

J'AI reçu votre Lettre. Vous m'avez fait un fort grand plaisir de me faire toute la description de ce qui se passe où vous êtes. J'avoue que vous m'en avez donné autant que je puis en prendre dans cette conjoncture. Aujourd'hui tous mes desirs tendent uniquement à voir le Roi. J'espère toujours que vous me tiendrez votre promesse, qui est de lui parler quelque-fois de moi : vous ne me sçauriez obliger davantage : faites aussi, je vous prie, que la Reine (*d'Angleterre*) ne m'oublie pas tout-à-fait : & vous, songez aussi quelque-fois à moi. A la description que vous me faites de Chambord, je ne doute pas qu'il ne soit fort commode & aimable : & puis, s'il ne l'étoit point, le Roi, la Reine, & vous l'auriez bien rendu tel.

Bessola vous fait ses complimens, & vous prie de la tenir toujours un peu dans votre souvenir. Elle veut bien s'engager à être votre caution. Vous avez trop d'esprit pour douter de mes sentimens pour vous, & trop de probité pour ne pas en avoir de tendres pour moi, Je vous promets de me bien divertir à Fontainebleau, & que le Roi sera content de l'air dont

J'y irai. Adieu, ma chere Madame de Maintenon.

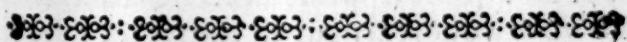


LETTRE XXXV.

DE M. LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.*

J'IRAI vous trouver où vous serez. Ne vous contraignez point. J'aime autant être chez Madame de Caylus, que chez vous : toutes les chambres sont fort indifférentes à qui jouit du plaisir de vous voir : le lieu où vous serez avec le plus de commodité, sera celui où je serai avec le plus d'agrément. J'ai quelque soulagement de pouvoir faire ma volonté sans aucune contradiction.

J'ai été fort contente de la maniere dont le Roi m'a reçue. La joie que lui & ses Courtisans ont eue de me voir, me dit bien l'ennui excessif qu'on a à Meudon : on ne s'ennuye point comme cela auprès de vous.



LETTRE XXXVI.

JE suis au désespoir, ma chere tante, que vous soyez en colère contre moi. Je vous assure que je ne le mérite pas

* Deux de ces Lettres de Madame la Duchesse de Bourgogne avoient déjà paru dans l'édition de Nancy.

tant, & que je ne songe du matin au soir qu'à vous plaire & à ne vous point faire de sottises, pour me rendre digne de votre amitié. Je vois bien que c'est par tendresse pour moi que vous êtes si vive sur tout ce qui me regarde. Je vous assure que dans tout ce qu'on vous a dit de moi, il y a bien des choses qui ne sont pas vraies. Mais je vois bien que vous commencez à vous dégoûter de moi, & que dans peu de tems vous ne m'aimerez plus du tout. Vous auriez raison de ne plus m'aimer, s'il étoit vrai que je me cachasse de vous, & si je ne vous disois pas la vérité, comme vous commencez à le croire. Voyez jusqu'où cela va : si vous me croyez menteuse, il est impossible que vous n'ayez pas de mépris pour moi : & si vous en avez, le Roi en aura aussi : & si le Roi en a, je ferai au désespoir. Oui, je suis au désespoir, quand je songe que je vai perdre votre amitié : & ce n'est pas tant ma faute, que par de faux rapports : je suis prête à faire tout ce que vous voudrez pour la conserver : car je me flatte qu'elle n'est pas tout-à-fait partie.





L E T T R E X X X V I I .

IL ne s'est rien passé aujourd'hui au Marché : les nouvelles qu'on en sçait sont de huit heures du matin : tout y étoit fort calme. On n'a rien dit sur la quantité de pain , ni sur le prix : mais le principal est qu'il n'y a eu aucun désordre. Vous en sçauvez davantage ce soir. Tranquillisez-vous un peu , ma chere tante , si vous pouvez. Je commence à croire , comme le Roi , que toutes ces choses-là qui nous effrayent tant , ne sont rien. Il est bien étonnant qu'il ne nous ait pas encore communiqué un peu de son sang-froid & de son courage ! Il me semble que cela se prend comme le reste : & je me trouve assez courageuse , au moment que je vois des hommes intrépides.

On a envoyé chercher des Compagnies du Régiment aux Gardes qui étoient dans des Villages aux environs de Paris. L'on ôte tous les petits corps de garde pour en mettre de plus considérables dans chaque quartier. L'on garde aussi les deux Marchés. Enfin l'on prend toutes les précautions nécessaires pour qu'il n'arrive plus de désordre. Mais je crois que le tout dépendra de la quantité de pain qu'il y aura demain au Marché. Car , comment

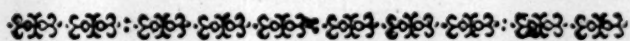
veut-on que la crainte contienne des gens qui meurent de faim ? Je vous manderai , comme vous me l'avez ordonné, tout ce que j'en apprendrai : mais , quoiqu'il arrive , nous avons grand besoin de patience & de prieres. La journée que vous allez passer me fait bien de la peine à imaginer : & je me dis ensuite pour m'achever , la nuit de ma chere tante ne sera pas meilleure.

::***:***:***:***:***:***:***

L E T T R E X X X V I I I .

JE suis au désespoir , ma chere tante , de vous déplaire toujours. Je suis bien résolue de me corriger, & de ne plus jouer à ce malheureux jeu , qui me fait perdre mon argent & votre amitié. Je vous prie , ma chere tante , de n'en point parler , au cas que je tiennne la résolution que j'ai prise. Si je manque une seule fois , je serai ravie que le Roi me le défende , pour éprouver ce qu'une telle impression peut faire sur moi contre moi. Je ne me consolerais point d'être la cause de vos maux : & je ne le pardonnerai point à ce maudit lansquenet. J'espère que dorénavant ma conduite réparera mes fautes , & que je regagnerai votre amitié. Tout ce que je souhaite , c'est de me rendre une Princesse aimable par sa conduite : je me flatte que

mon âge n'est point encore assez avancé , ni ma réputation assez ternie , pour qu'avec le tems je n'y puisse parvenir. Je suis au désespoir de vous avoir déplû : j'ai abandonné Dieu , & il m'a abandonnée : j'espere qu'avec son secours , que je lui demande de tout mon cœur , je me corrigerai. Rendez-moi , ma chere tante, votre estime & votre amitié dont je me suis rendue indigne : je vous assure que je la mériterai : il me faudra bien du tems : mais c'est la seule occupation que désormais je vais avoir. Vous êtes bien bonne , tandis que je vous cause du chagrin , de m'envoyer de quoi payer mes dettes : Dieu vous le rende !



L E T T R E X X X I X.

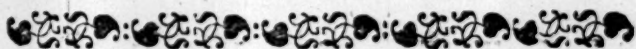
JE ne suis point faite pour avoir un moment de joye. Je suis dans la plus grande inquiétude. M. le Duc de Chartres a une grosse fièvre , & tous les symptômes de petite-vérole. Ah ! ma chere tante, que faudra-t'il faire pour mon fils ? il est encore bien petit pour le changer d'air. Mais il est bien précieux pour l'exposer à un air mal sain. On lui a fait accommoder une chambre pour qu'elle ne fût pas trop exhaussée : il se porte à merveille , & il me semble qu'il est d'une assez grande consé-

quence pour y faire attention. Pour moi, je n'hésiterois point à faire emporter M. de Chartres à la ville, au cas qu'il n'ait point encore de rougeurs ; le Roi m'en a paru ce soir assez en peine : il y faut mettre ordre : j'en suis toute troublée : & je vous prie , ma chere tante , d'y bien penser.

L E T T R E X L.

NOUS voilà décidés sur le mal de MONSEIGNEUR : mais notre inquiétude n'en est pas moindre : car la petite-vérole est bien dangereuse, sur-tout à son âge : & il n'y a jamais aucune sûreté : d'un moment à l'autre , elle peut changer. J'espère , ma chere tante , que vous ne le verrez point : MONSEIGNEUR ne s'en fouciera guères : & votre santé n'est pas assez bonne , & nous est trop chere , pour la hazarder pour rien. Je suis fort en peine du Roi : au nom de Dieu , qu'il le voye , le moins qu'il lui fera possible ! M. le Duc de Bourgogne en est dans une grande inquiétude , & m'a dit qu'il vous en avoit écrit. Je suis hors de moi , beaucoup plus encore pour vous , & pour le Roi , que pour MONSEIGNEUR ! car j'ai dans la tête qu'il s'en tirera heureusement. Mandez-moi bien

tout ce qui se passe : rien n'est plus cruel
 que l'incertitude. Je suis bien fâchée, ma
 chere tante, de ne vous point voir au-
 jourd'hui. Nous verrons ensemble com-
 ment je ferai pour voir le Roi : car, à
 vous dire la vérité, je n'ai pas grande
 envie d'entrer dans la maison. Je fais les
 mêmes réflexions pour moi que pour
 vous : & quand j'irai gagner quelque
 mal, personne ne m'en sçaura gré, &
 tout le monde m'en blâmera : il faut pour-
 tant que je voye le Roi : car je ne sçau-
 rois vivre sans lui. Versailles m'est insuppor-
 table : vous ne sçauriez vous figurer l'air
 qu'il a. Il faut dire la vérité : les lieux où
 le Roi n'est point sont absolument inani-
 més. Jeannette a la rougeole : Madame
 Dangeau va partir. Que deviendrons-nous,
 puisque vous nous manquez ? Ce ne sera
 pas la dernière Lettre que vous aurez de
 moi aujourd'hui. Écrivez-moi, je vous
 prie, que vous avez de l'amitié pour moi :
 si vous me le dites, je suis sûre que cela
 sera vrai. Soutenez-moi un peu, car mes
 pensées sont très-noires.



L E T T R E X L I.

DE V I N E Z où je serois, si j'étois où
 mon penchant m'appelle. Je serois
 dans la chambre de Madame de Caylus,

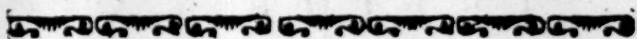
pourvû qu'elle fût assez grande pour contenir une personne de plus. Je suis d'une humeur horrible : car vous ne goûteriez pas le mot de vapeur qui pourroit un peu déguiser ma bisfagerie. Je n'ose pas seulement faire un petit papillon , de peur qu'on ne dise : voyez , elle ne songe qu'à se divertir. La compagnie qui m'environne m'est insupportable , & je ne la souffre que dans l'espérance de contrarier à tout ce que l'on dira. Croyez-vous , ma chere tante , que la Reine d'Angleterre puisse réparer par sa présence ce que votre absence me fait souffrir ? J'en enrage : que n'est-elle dans son Royaume ? & que ne roulons-nous tous ensemble sur des sacs pleins d'or ? Aujourd'hui je mets notre plus grand bonheur dans ce métal : je ne vois en ce moment que des piastras : je voudrois être au Perou : ah ! que je deviens vilaine ! Mandez - moi de tems en tems de jolies choses , afin de faire diversion à toutes les passions qui me dominent.

::***:***:***:***:***:***

L E T T R E X L I I .

J'APPRENDS que vous demeurez ici : je me suis fort sottement embarquée à dîner à la Ménagerie. J'ai pris le jour où je n'avois aucun Prince pour faire une fois

en ma vie ma volonté. Mais je vois bien qu'il faut y renoncer, & que je suis condamnée à faire éternellement celle d'autrui. Un moment a changé la mienne. Car, sans aucune flatterie, j'aimerois bien mieux être avec vous : & si j'osois, j'abandonnerois volontiers mon dîné pour vous tenir compagnie : mais j'aurois peur que vous ne fussiez aussi lasse de ma Duché, que je le suis des Principautés. J'espère pourtant que vous m'ôtez de ce grand nombre d'importuns & d'ennuyeux qui vous accablent. Je meurs de peur que la mauvaise nuit que vous avez eue n'ait été causée par la visite de ce M. de Chamillard : ces Ministres font la migraine même.

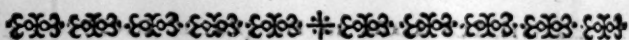


L E T T R E X L I I I.

C E n'est point sans peine que je vois partir Madame de Caylus. Jamais la Reine d'Angleterre n'est venue si mal à propos : & pour comble de malheur, il faut l'attendre tout le jour. J'ai pensé envoyer chercher mon carosse pour vous aller voir un instant : mais on m'a fort représenté qu'il seroit ridicule que la Reine ne me trouvât point ici : cela est vrai : mais il est bien ridicule aussi de s'ennuyer : & l'on diroit que je ne suis Princesse que pour cela.

Adieu , ma chere tante , il faut se détacher de vous pour aujourd'hui : ce n'est pas sans peine. Songez que quoique nous ne nous voyions point , nous ne nous en aimons pas moins : c'est toujours une petite consolation.

Voilà , ma chere tante , une Lettre du Roi d'Espagne : vous verrez qu'il ne vous a pas oubliée , & que si les Couronnes dérangent bien des têtes , elles ne changent point le cœur des Bourbons : je vous rends les propres paroles de M. le Duc de Bourgogne , qui pourroit bien avoir retenu cette phrase de M. de Cambrai.



L E T T R E L X I V.

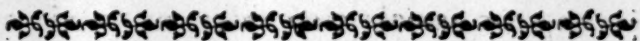
D E M A D A M E.

Ce 23 Octobre 1701.

LA Reine Douairiere d'Espagne est cause , Madame , qu'il faut que je vous importune d'une assez mauvaise lecture : je vous prie de faire lire ma Lettre au Roi pour voir si Sa Majesté approuve ma réponse : ayez la bonté , je vous prie , en cas que le Roi y trouve quelque chose à retrancher ou à augmenter , de me le mander. Je serois au désespoir d'écrire un mot qui pût lui déplaire : & si l'on m'a représentée à lui autrement , c'est une injustice ; & je n'oublierai jamais que c'est

A MAD. DE MAINTENON. 255

vous qui l'avez désabusé. Il faut aussi ,
Madame , que je vous dise la joye que
j'ai eue d'une nouvelle bonté qu'il m'a
témoignée. Je l'ai vû hier & avant-hier
dans son cabinet , après soupé : j'en suis
ravie , & vous n'en serez pas étonnée ,
vous , Madame , qui sçavez qu'il a au
suprême degré le talent d'enchanter. Tou-
tes ses bontés me viennent de vous , en
ce que vous m'avez rapprochée de lui :
je vous prie de croire que je n'en reçois
aucune marque , que ma reconnoissance
pour vous n'augmente dans mon cœur ,
& je vous assure que mon amitié pour
vous , Madame , va bien-tôt égaler l'es-
time que vous doit ELIZABETH-CHAR-
LOTTE.



LET TRE XLV.

Ce 8 Novembre 1706.

VOUS ne vous lassez point, Madame,
de faire du bien : & vous croyez que
c'est votre vocation.

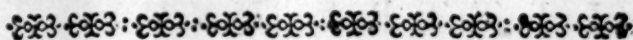
Vous avez trouvé bon que je vous im-
portune pour les Lettres de la malheu-
reuse Reine d'Espagne. Comme celle-ci
est moins sèche que celle de l'autre fois,
j'espere qu'elle sera plus de votre goût,
auquel je me conformerai toujours avec

plaisir. Le Roi trouvera , je crois , les phrases fort Allemandes : mais il faut bien qu'on y reconnoisse la main du Traducteur : & vous devinerez , en tout cas, ses sentimens à travers la maniere dont je les ai rendus.

La Reine me mande de vous prier instamment de brûler sa Lettre , & que M. le Duc de Grammont ne puisse sçavoir ce qu'elle vous mande du Duc de Saint-Pierre. Après m'être acquittée de ma commission , vous voulez bien que je vous dise encore , que mes sentimens pour vous , sont , en dépit des gens qui veulent nous brouiller , tels que vous pouvez désirer.

P. S. On m'a priée de vous demander un avis : c'est M. le Duc de Lorraine qui ne veut jamais rien faire en sa vie qui puisse déplaire au Roi : & comme il a nécessairement à faire à Vienne , à cause des affaires de son frere l'Evêque d'Onabruck , il voudroit sonder par vous , Madame , si un voyage fort court , qu'il feroit à Vienne , fâcheroit le Roi. Si vous croyez que Sa Majesté y ait quelque répugnance , il aime mieux tout abandonner que de lui déplaire : mais si la chose étoit indifférente , il en feroit donner avis au Roi par M. de Torcy. Faites-moi , je vous prie , le plaisir , Madame , de me mander ce que je dois répondre : & soyez persuadée que vous ne prendrez jamais de
peine

A MAD. DE MAINTENON. 257
peine pour personne qui en ait plus de
reconnoissance que moi.



LETTRE XLVI.

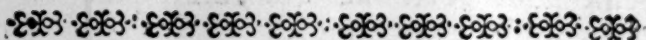
DE M. LE DUC D'ORLÉANS.

Briançon, ce 10 Octobre 1706.

IL n'y a point de douleur, Madame, qui ne cède à vos consolations & aux bontés que vous me témoignez. Après les assurances que vous me donnez, que l'amitié y a autant de part que la compassion, j'aurois tort de n'être pas tranquille. Si votre Lettre n'étoit pas remplie de mes louanges, je passerois ma vie à la lire : car elle me fait voir avec un charme infini toute la reconnoissance que je dois au Roi. Quoique vous vouliez me cacher celle que je vous dois, je la démêle en tout, & particulièrement lorsque vous me faites souvenir de remonter à la cause des grands événemens. Quand je pourrai vous dire, sans hypocrisie, que je suis un dévot, j'aurai une joye parfaite de vous faire ma confidente : ceux qui sont parfaitement dévots, sont si vrais & si généreux, qu'un honnête homme a plus de dispositions qu'un autre à le devenir. Continuez-moi vos bontés, Madame : j'en suis touché vivement : il n'y a rien que je ne veuille faire pour me les conserver.

Lett. Tom. V.

Y



L E T T R E L X V I I .

DE MAD. LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

1711.

J'A I eu la petite-vérole , & je ne la crains point , Madame : & quand je la craindrois ? Etre éloignée du Roi , c'est pour moi le plus mauvais air. En quel état tout ceci doit vous mettre ! j'en juge par ce que je souffre. Je vous prie de dire au Roi , que c'est de très-bonne foi , que je désire d'aller à Meudon , & que je lui en demande la permission. Je m'adresse toujours à vous , Madame , & je m'en trouve trop bien pour changer jamais de conduite.

Pour vous épargner l'importunité d'une Lettre , j'avois fait offrir mes pierreries au Roi par Blouin : mais je n'ai point eu de réponse. J'ai donc recours à vous , Madame , pour le prier de les accepter. La pensée m'en étoit venue dès que je scus qu'il n'y avoit plus d'espérance de paix : elles me viennent toutes du Roi : qu'elles y retournent ! elles seront bien mieux employées à le servir qu'à me parer. D'ailleurs j'ai eu si peu de vaisselle à envoyer , & si vilaine , qu'il est bien juste que je répare ma pauvreté par mes pierreries. Je m'en remets à vous pour le tout qu'il faut

donner à cette offre. Mais je le trouverai très bien, si ma proposition est acceptée, & si je vais à Meudon. Je vous prie d'être bien persuadée de ma reconnoissance, & de la sincère amitié que j'aurai toujours pour vous.

P. S. Vous me rendriez un bien grand service, si vous attachiez Madame de Marey auprès de moi : vous avez commencé mon bonheur, & cela suffit pour l'achever. Faut-il vous dire encore, que vous avez le cœur si bon, que vous devez être bien aise que je l'aye aussi.



L E T T R E X L V I I I.

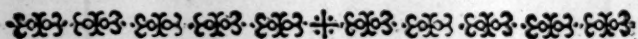
DE MADAME LA PRINCESSE DE CONTH.

Issy, ce 24 Octobre 1709.

MONSIEUR de Saint Sulpice m'a montré, Madame, la Lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire. Je suis trop sensible à toutes les attentions que vous voulez bien avoir pour moi, pour lui abandonner le soin de vous en faire mes remerciemens, qui ne seront jamais aussi forts que ma reconnoissance est vive.

L'état où je suis ne me permet pas d'aller cet hiver à Versailles : les couches seules de Madame la Duchesse de Bourgogne auroient pû m'y faire aller : mais tout doit

céder à ce qui peut plaire au Roi. C'est dans mes malheurs le seul desir qui me reste , & ce sera ma seule occupation. Dès que le tems marqué pour ma retraite sera expiré , je compte aller m'établir à Versailles pour élever mon fils plus près de Sa Majesté. En voyant quelquefois son Maître , il apprendra à le servir & à l'aimer ; & je lui inspirerai sans effort les sentimens de soumission , de fidélité , de reconnoissance qu'il lui doit. J'espère , Madame , que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous voir quelquefois : votre conversation sera pour lui la plus excellente des leçons. Vous m'aïderez de vos avis pour une éducation qui me tient si fort à cœur : vous ne la regarderez pas au-dessous de vos soins , quand vous penserez à ce que nous sommes au Roi , & à ce que mon fils peut un jour être à l'Etat : de sorte que nous profiterons de votre amitié pour notre Maître , & de votre zèle pour le bien public.



L E T T R E X L I X.

DE MADAME LA PRINCESSE.

Paris , ce 28 Mai 1710.

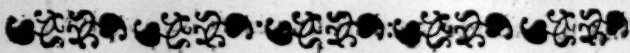
Vous êtes, Madame , toute ma consolation dans toutes mes peines. Je ne puis m'empêcher de vous ouvrir mon

cœur sur l'inquiétude où je suis de voir
 mon petit-fils à l'armée, encore plus seul
 qu'il ne l'étoit l'année passée. Je serois bien
 fâchée d'importuner le Roi : je connois
 ses occupations : je sçai qu'on est si occupé
 à sauver l'Etat, qu'on n'a guères le tems
 de penser à un Prince. Mais je ne puis
 m'empêcher de vous représenter les con-
 séquences d'être abandonné à soi-même
 à l'âge qu'il a. Vous le voyez mieux
 que moi : le Roi les verroit aussi d'un
 coup d'œil : M. le Duc a l'honneur
 d'être non-seulement Prince de son Sang,
 mais son petit-fils : les fautes qu'il fera le
 toucheront plus que celles d'un autre ; &
 comment peut-il n'en pas faire, s'il n'a
 personne qui le conduise, & qui lui donne
 des conseils encore plus nécessaires à l'ar-
 mée qu'à la Cour ? Nous n'avons point
 proposé un Officier général. On diroit
 dans le monde que nous cherchons plutôt
 un homme qui nous donne de l'éclat que
 des avis, & assurément rien ne seroit plus
 faux : car si nous connoissions un simple
 Soldat qui fût capable de l'instruire, nous
 le préfererions à un Maréchal de France.
 Il me semble, Madame, que l'attention
 qu'on aura sur mon petit-fils ne peut dé-
 tourner du service du Roi, parce que les
 choses que celui qui en seroit chargé fe-
 roit pour le service, serviroient aussi à
 l'instruction.

Mon petit-fils suivroit cet homme par-

tout, l'écouteroit, le consulteroit, & fçauroit fort bien se faire tuer à ses côtés. J'espère, Madame, que vous voudrez bien me donner en cette occasion les marques d'amitié que vous m'avez données en tant d'autres. J'en fouhaite fort la continuation. J'ai été quelques jours à Chaillot, où je me serois trouvée fort bien, si je n'avois dans la tête tout ce que j'y ai. Pardonnez-moi mes inquiétudes : voilà ce que c'est d'être grand-mère ! Souvenez-vous, je vous prie, de l'amitié que M. le Prince avoit pour vous, & de celle que vous avez toujours eue pour ANNE PALATINE DE BAVIERE.

P. S. Si vous entendez parler de l'Abbé de Maulevrier, je vous conjure de suspendre votre jugement, jusqu'à ce que je vous aye parlé.



L E T T R E L.

Jeudi, 11 heures du matin.

VOILA enfin, Madame, le procès, que je craignois tant, commencé ! Je travaille pourtant le plus qu'il m'est possible pour un accommodement : je vous prie de demander à Dieu qu'il bénisse mon travail, afin que je puisse empêcher les suites d'une affaire qui ruineroit tous mes enfans, & seroit très-mauvaise pour leur

salut, par la désunion qu'elle mettroit entr'eux. On plaide à l'heure qu'il est : & quoique l'on m'ait assuré qu'il n'y auroit rien dans les plaidoyers qui pût donner de l'aigreur, je ne laisse pas d'en avoir une grande peur : & j'en attends des nouvelles avec impatience & avec crainte. Je ne demeure ici que pour presser ce que je crois qui peut conduire à un accommodement, & pour empêcher ce qui y pourroit nuire. Sans cela, j'irois à Chaillot pour ne point en entendre parler. J'espérois que l'on n'iroit pas aux audiences : le Roi avoit eu la bonté de le défendre : il me semble que l'on s'en souvient. Vous en aviez bien compris les conséquences. Les sollicitations sont commencées. J'en suis affligée : il me semble qu'entre des personnes si proches on n'en devoit point faire : mais je n'ai pu l'empêcher : je voudrois au moins qu'on en demeurât aux Présidens à mortier. Il n'est point de la dignité, que des femmes, comme Madame la Duchesse & mes filles, aillent chez ces petits Conseillers du Parlement. Il est vrai que MADEMOISELLE l'a fait, & me l'a fait faire dans le procès de la succession de Guise, où elle avoit le même intérêt que moi. Mais je m'en suis dispensée dans un autre procès, qui ne regardoit que moi, & qui étoit sur cette même succession que l'on vouloit m'ôter presque entière. M. le Prince ne

voulut pas que je le fisse , & Madame de Guise ne l'a jamais fait : j'en parlai à Versailles à Madame la Duchesse : elle me dit qu'elle ne le feroit pas , si ce procès la regardoit ; mais que comme il regardoit son fils , elle ne pouvoit ne pas le faire. Je me soulage en vous mandant mes peines.



L E T T R E L I.

A dix heures du soir.

J'AI eu des nouvelles du plaidoyer : on m'a dit qu'il n'y avoit rien eu dont on se pût plaindre. Mais j'appris en même tems que mes filles avoient déjà été chez quelques Conseillers : cela me fait croire qu'il seroit fort nécessaire que le Roi voulût bien dire quelque chose sur les audiences. Il suffira qu'il dise : *je ne crois pas qu'on songe à y aller.*



L E T T R E L I I.

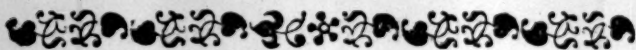
Paris , ce 20 Juin 1712.

J'ALLOIS vous écrire , Madame , pour vous prier de représenter au Roi l'état où est le Comte de Charolois , & le besoin qu'il a de ses graces , quand ma fille est
venue

venue me dire qu'elle avoit écrit au Roi & à vous pour le Gouvernement de Provence. Si elle pouvoit l'obtenir, elle feroit les deux Mariages que je fouhaite depuis si long-tems. Elle entreroit très-facilement dans l'accommodement qu'on propose, & ce seroit un grand bien pour notre famille. Le Roi ne pourra-t'il pas entrer dans cette considération, & faire aussi quelque chose pour le Comte de Charolois? Voilà le Gouvernement de Provence, & la charge de Général des Galeres qui vaquent : l'un mettroit la paix dans notre maison, & l'autre feroit un grand bien à un petit garçon qui en a grand besoin, que vous aimez, & que le Roi ne hait pas. Voici une occasion qui ne se trouvera peut-être jamais : mais il ne faut rien faire pour le Prince de Conti, qu'en faisant les Mariages & l'accommodement tout ensemble.

Le Roi vint hier chez vous, Madame, sitôt après que j'y fus entrée, que je ne pus vous parler de l'Abbé de Gergy, Vicaire (*depuis Curé*) de Saint Sulpice. Je crois que le Roi feroit un très-bon choix en le faisant Evêque de Châlons. Il seroit très-utile à la Province de Bourgogne : c'est un homme d'une grande piété, & d'un bon esprit. Je ne vous parlerai pas souvent, Madame, de pareilles choses : je crains trop de proposer des personnes pour les Evêchés : mais je suis sûre, cette fois-

ci , de ne rien faire contre ma conscience , ni de ne vous demander rien contre la vôtre. M. le Curé de Saint Sulpice vous assurera , Madame , que nous ferons une bonne œuvre en contribuant à le faire Evêque.

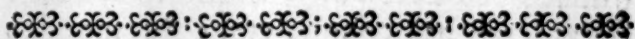


L E T T R E L I I I .

Paris , ce 12 Septembre 1712.

LE Roi ayant la bonté , Madame , de vouloir l'accommodement de mes enfans , il seroit bien nécessaire qu'il eût encore celle de défendre toutes les procédures , jusqu'à ce que l'on eût vu de quelle maniere cet accommodement se pourra faire. Je vous prie , Madame , de l'en supplier. Je suis persuadée que cet ordre-là ne fera de peine à personne , & je ne prends la liberté de le demander au Roi que pour qu'il soit assuré que les uns ni les autres n'y penseront : la confiance n'est point entre eux : je voudrois qu'elle y fût : vous m'aimez : vous aimez la paix : vous l'avez mise par-tout : vous la rétablirez parmi nous. Je ne doute pas , Madame , que vous n'ayez été bien aise des bonnes dispositions du Roi pour une si bonne œuvre , & je crois que vous avez un peu pensé à moi dans cette affaire. Ce seroit un si grand bonheur pour moi , que j'au-

rai peur de tout jusqu'à ce qu'elle soit finie. Ma fille m'a demandé si elle devoit, par respect pour le Roi, se trouver à l'entrée du conseil. Je lui ai dit que ce n'étoit pas un spectacle bien agréable de voir des parens assemblés pour plaider à se ruiner les uns les autres. Je vous importune bien, Madame. Cependant je ne puis m'empêcher de vous importuner encore : je voudrois vous voir à Saint-Cyr : vous pardonneriez à une mere qui n'est pas dans un état bien tranquille. Je ne me corrigerai jamais de la confiance que j'ai en vos bontés.



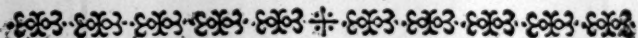
L E T T R E L I V.

Paris, ce 28 Octobre 1715.

JE ne vous ai point encore écrit, Madame. J'ai respecté votre douleur, autant que je l'ai sentie. Mon amitié pour vous m'a montré toute la grandeur de la perte que nous avons faite. Je n'ai que trop connu, que je ne me trompois pas, en craignant, autant que je faisois, le malheur qui est arrivé ! Je crois, Madame, que M. le Duc du Maine vous aura dit qu'il ne plaide plus avec M. le Duc : j'espère que cette suspension d'armes réunira les cœurs : je le souhaite passionnément. Si je pouvois voir l'union dans ma famille,

je croirois n'avoir plus rien à faire en ce monde. Qu'on est heureux, quand on peut s'en séparer entièrement : mais il faut votre courage, vos malheurs, & votre vertu. C'est la seule consolation que vous puissiez avoir, Madame, & je la crois grande. Depuis long-tems vous étiez lasse du monde, quoiqu'il paroisse, à la manière dont on parle aujourd'hui de vous, Madame, que le monde n'étoit point las de vous.

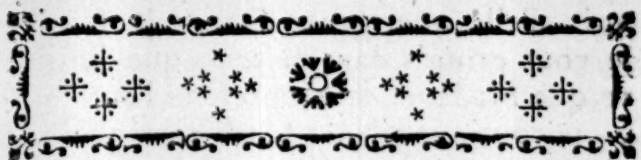
Conservez-moi votre amitié: elle fera toujours & mon plaisir & ma gloire. J'espère, Madame, que vous voudrez bien que je vous aille voir, & que vous ne me regarderez pas comme étant du monde: & en effet, je n'en suis guères.



L E T T R E L V.

DE MAD. LA DUCHESSE D'ORLEANS.

J'AVOIS dessein, Madame, d'aller mêler mes larmes aux vôtres. Mon frere le Duc du Maine m'a dit que vous vouliez absolument pleurer seule, & que vous craindriez que ma visite ne vous en attirât d'autres. Je ne désire que ce qui vous convient. Je vous prie donc, Madame, de me mander franchement vos résolutions. Je vous prie aussi de recevoir les assurances de l'ancienne amitié, &c.



LETTRES
DE M. LE DUC
ET DE MAD. LA DUCHESSE
DU MAINE,

A M^{ME} DE MAINTENON.

LETTRE I.

 E suis bien aise du moyen dont
 J^{vous} vous vous êtes servie pour m'apprendre que ma conduite n'est pas
 bonne : mais je suis bien fâché que l'ayant trouvé telle, vous ne m'en ayez pas averti plutôt. Dès que l'on aime véritablement, comme je crois que vous m'aimez, il n'y a point de mesures à garder. Je m'en vais donc répondre à tous les points de votre Lettre. Vous vous souvenez bien que lorsque Madame de Montespan revint, je vous priai de sçavoir

Z. iij

voir d'elle quel genre d'étude je ferois : je vous promis dans ce tems que jusqu'à ce que Madame de Montespan l'eût choisi, je continuerois les Mathématiques : je n'y ai manqué au plus que quatre fois. Vous me mandez d'aller une fois la semaine chez Madame la Dauphine : j'y vais plus souvent. Toutes les fois que M. le Duc de Chartres est ici, je vais le voir une fois tout au moins. Il y a aujourd'hui quinze jours que j'allai chez MONSIEUR : je n'ai manqué que trois jours à aller chez MADEMOISELLE. Je ne vais point chez M. le Prince & chez Madame la Princesse, parce que la défense que MADEMOISELLE me fit faire, n'a point encore été levée. J'ai tort sur M. & Madame la Princesse de Conti : il y eut hier trois jours que je perdis contre M. le Prince de Conti : je comptois de recevoir mon argent hier, & de le payer tout aussitôt : je ne vous l'avouai point, parce que vous n'aimez pas que je joue, & que j'espérois que vous n'en sçauriez rien. Pour ce qui est de la Lettre du Pere de la Chaise, il y a plus de trois ans que Madame de Montespan parle & me fait parler pour M. de Malesieux, & me demande de tems en tems les réponses que l'on me fait : & comme c'est toujours des promesses, & jamais d'effet, elle me fait la guerre, me dit que je n'ai point de cœur, que je ne vois pas qu'on se moque de moi, & que

je ne m'en soucie pas : elle me dit en même tems qu'il faudroit parler au Pere fortement. Outré de ces reproches , à ses derniers refus , je lui écrivis une Lettre , que je crois que vous avez vûe , à la maniere dont vous m'en parlez. J'en tirai une copie pour m'en faire honneur auprès de Madame de Montespan : je la lui montrai : elle me dit qu'elle étoit bien aise que j'eusse ces sentimens , mais qu'il falloit les cacher. J'envoyai redemander ma Lettre : elle étoit donnée : le Pere de la Chaîse me promit qu'il ne la montreroit & n'en parleroit à personne , & cependant vous l'avez vûe. Ce trait du Révérend Pere me surprend : car je sçai bien que , quoique je sois un Gentilhomme de campagne , qui passe ma vie loin du monde , dans les plaisirs , toujours dans les forêts , avec M. de la Rochette , rien ne seroit capable de me faire manquer à ma parole.

Comme il faut toujours finir par dire ses péchés à son Confesseur , je veux vous avouer à présent la cause de toutes mes dettes passées , sans comparaison avec la contrition d'un bon pénitent , & la crainte d'une juste reprimande ou remontrance , que je crains plus que celles de Madame de Montespan , parce qu'elles sont toujours autorisées de la raison. Dans l'impossibilité que j'ai trouvé d'être à Marly sans jouer , & ne trouvant personne qui voulût jouer petit jeu , je perdis cent

272 LETTRES DU DUC DU MAINE
pistoles contre M. de Richelieu , & au-
tant contre le Comte de Grammont. N'in-
terprétez point mal , je vous conjure ,
l'excès de ma crainte : & me donnez plu-
tôt courage , puisque ce qui la rend si
grande , est le chagrin de vous avoir fâ-
ché , & je ne puis lui donner un nom
qui convienne mieux que celui de crainte
filiale.

Je serois inconsolable de vous voir
gémir pour moi. On est prévenu en ma
faveur , parce qu'on sçait que vous m'a-
vez élevé. J'ai mille fois éprouvé avec
quel plaisir vous publiez le bien & cachez
le mal. Si vous n'aviez point trompé le
Public en cachant les petites opiniâtres
que j'avois dans mon enfance , je n'aurois
pas la réputation que vous m'avez faite.
Je n'entreprends point votre éloge : je suis
trop jeune pour un si grand ouvrage. Je
dirai seulement , pour donner quelque
teinture de vous , que vous avez sçu ac-
corder la faveur du plus grand Roi du
monde avec l'amitié de tous ses sujets.

L E T T R E II.

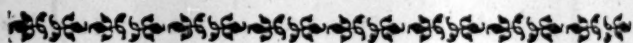
Devant Philisbourg , ce 7 Octobre 1688.

Nous arrivâmes hier ici , Madame ,
fort fatigués. MONSIEUR avoua
qu'il n'en pouvoit plus. La lassitude ne

m'ôta point l'appetit : je mangeai des oignons, & je couchai sur la paille, où l'on dort fort bien dix heures de suite. Je ne puis exprimer mon impatience de voir la Place de plus près : car hier M. de Duras m'en fit passer assez long, à la réserve de deux ou trois endroits, à la portée du canon, où l'on fit passer MONSIEUR, lui dixième. Ce matin il est monté à cheval à huit heures, & a été se promener à la tête de quelques camps. Il a été voir ensuite l'endroit où l'on a débarqué les canons, qui n'est gueres éloigné de Reinhausen. De-là il a été à un pont, qu'il ordonna hier que l'on jettât du côté de Spire : cela fera d'une grande utilité, parce que par-là le chemin est beaucoup plus court que par l'autre côté. Celui qui bâtit le pont s'appelle M. de Vissac, dont on se loue extrêmement. J'ai oublié de vous dire que, comme l'endroit où MONSIEUR vouloit aller, étoit fort découvert, on a pris là même précaution qu'hier ; c'est-à-dire, de faire demeurer derrière le gros de sa suite. Je me suis avancé seul avec lui : comme l'on étoit vû à plein de la Place, les ennemis ont braqué de notre côté deux pièces de canon de douze livres de bales chacune. Le boulet de la première a donné dans le Rhin, & celui de la seconde a passé par-dessus notre tête à toute volée. Quatre Paysans, qui étoient derrière, se sont jetés ventre à terre, & le

boulet a été trouvé à cent pas de-là. Je fais ce que je puis pour captiver la bienveillance de ceux que vous me nommâtes avant que de partir, & je les trouve bien disposés en ma faveur. J'aurai l'honneur d'écrire demain au Roi : vous jugez bien, Madame, que ce détail n'est pas pour vous toute seule. Hier au soir il y eut un Déserteur de la Place, qui vint se rendre à nous : il dit que la Place n'avoit pas grandes munitions : qu'il y avoit trois jours que M. de Staremborg, le Gouverneur, ne s'étoit montré : qu'on disoit qu'il étoit incommodé, & fort haï de la garnison. Je crois que le siège ne durera guères : ma santé est fort bonne, Dieu merci : faites-moi sçavoir l'état de la vôtre. Je vous prie aussi de dire au Roi qu'il ne juge pas de mon style par la première Lettre que je lui écrirai. Le quartier du Roi s'appelle Obernozen.

LOUIS-AUGUSTE DE BOURBON.

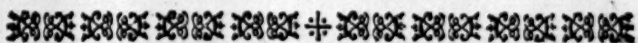


LETTRE III.

Octobre 1688.

IL ne se passe rien ici d'assez considérable pour que je le mande au Roi : la garnison a défilé devant MONSIEUR : il l'a trouvée fort belle, & s'est étonné qu'elle se soit rendue si tôt : l'on a vu

900 femmes ou enfans. M. de Staremberg, le Gouverneur, lui a dit qu'il étoit au désespoir d'avoir perdu une pièce de cette conséquence-là pour son Maître; mais que ce lui étoit une consolation, que ce fût entre les mains d'un aussi grand Prince que lui. Nous allons après demain à Manheim, & je crois que nous serons bientôt de retour : j'ai prié MONSIEUR, en s'en retournant, de vouloir bien voir mon Régiment de Cavalerie qui est à Metz, & il me l'a accordé.



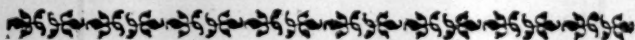
L E T T R E I V.

Ce 9 Novembre 1688.

J'A I appris, Madame, par M. d'Antin, toutes les bontés du Roi & les vôtres, ce qui m'a fait un fort grand plaisir : je puis vous assurer que ma reconnoissance égalera toutes les qualités du dessus de votre Lettre, & que j'achèterois bien cher une jambe, pour que les effets pussent suivre ma bonne volonté : il vient d'arriver un accident qui me touche au dernier point : nous avons perdu le brave Mornay. Mais je trouve M. de Montchevreuil bien heureux dans son malheur d'avoir une personne comme vous auprès du Roi pour prendre soin de ses intérêts. Je vous supplie de vouloir bien vous char-

276 LETTRES DU DUC DU MAINE

ger d'un compliment pour Madame de Montchevreuil. M. de Nêlc est fort mal : je monterai vendredi la garde à la tranchée de la Citadelle : & je vous assure qu'il ne m'arrivera pas de la descendre avant le bataillon, comme l'autre fois.



L E T T R E V.

Ce 28 Octobre 1688.

JE crains bien, Madame, que vous ne me laissiez rouiller, de peur de me fatiguer. Pourquoi commencer un commerce, s'il devoit être sitôt rompu ? Je me corrigerai des fautes de style que vous remarquerez dans mes Lettres : mais je crois que les longues phrases seront pour moi un long défaut. Je n'ai que faire de cultiver les bonnes grâces de MONSIEUR pour vous : il a trop bon esprit pour oublier le mérite : & il est trop dans les mêmes sentimens du Roi, pour ne se pas souvenir du vôtre.

J'ai déjà commencé, Madame, à sentir les fatigues de la guerre : j'ai été trois jours & deux nuits sans changer de chemise : mais ce n'est rien pour les fils les plus délicats des Rois. Il y a une si grande quantité de surtout à ce voyage, que je ne doute pas que cette campagne ne soit appelée la Campagne des surtout.

Nos personnes se portent fort bien , mais
nes équipages très-mal. M. le Maréchal
en use toujours avec moi à merveille , &
je vous dirai ingenuement que j'espère
réussir à ce métier-ci. Toutes vos Lettres
me font un étrange portrait de la Cour :
& ce qui me surprend , c'est que , malgré
tous les faux rapports que l'on vous fait
de moi , & auxquels même il me paroît
que vous avez alliez de foi , vous espérez
qu'à mon retour je mettrai les choses sur
un autre pied : soyez sûre du moins que
je rendrai hardiment témoignage à la vé-
rité , & que je sçaurai bien empêcher que
les innocens ne souffrent pour les coupables.
Ce discours n'a d'autre fondement
qu'une grande intégrité , qui est la vertu
que je me propose. Je vous supplie , Ma-
dame , de continuer toujours à me mander
ce qui vous revient de moi : cela tour-
nera à votre profit , ou au mien. Si les
rapports sont véritables , je profiterai de
vos avis : s'ils sont faux , mes réponses
vous feront connoître vos gens. Je suis
bien aise que Madame la Duchesse fasse
bien : il faut qu'un de ses principaux mé-
rites soit de ne point m'écrire : car je re-
çois très-rarement de ses Lettres : l'amitié
que j'ai pour elle est si solide , que je me
console de n'avoir point de ses nouvelles ,
si avec cette conduite elle trouve la paix
& son compte.

L E T T R E V I.

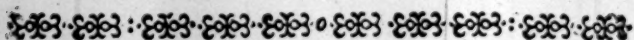
Ce 25 Octobre.

Nous recevons, Madame, tous les jours des réprimandes de ce que nous n'écrivons point, & tous les jours nous écrivons. C'est bien la chose la plus cruelle de se tuer à mander ce qui se passe, & de se desespérer ensuite de ce que tout est ignoré. Depuis que vous m'avez mandé de donner mes Lettres à M. de Saint-Pouange, je l'ai toujours fait : & j'apprens que vous n'en recevez pas davantage. Dès que j'ai prié Dieu, j'écris ; j'écris dès que je suis habillé ; j'écris dès que je descends de la tranchée ; j'écris dès que je descends de cheval : je ne fais autre chose : & cette chose si importante, si régulièrement faite, est perdue. Il faudroit que je fusse le plus sot homme du monde pour ne pas profiter de la permission que le Roi m'a donnée. Aussi n'ai-je pas cela à me reprocher : car depuis que je suis ici, je lui ai écrit six Lettres. Je suis ravi qu'on loue & qu'on fasse valoir MONSEIGNEUR, puisqu'il le mérite : mais je voudrois aussi que l'on parlât de moi, qui fais de mon mieux, & qui ne réussis pas mal. Vos sentimens dépendent donc de la négligence d'un misérable Courier ! Au lieu de m'en-

courager au moment où je suis en péril, vous vous affligez : & au moment que je n'y suis plus, vous me grondez : aimez-moi, Madame, un peu plus à propos. M. de Montchevreuil est aussi triste que moi : mais si nous ne vous aimions pas aussi tendrement, vos reproches nous toucheroient moins. Je vous demande pardon de la vivacité de ma Lettre, si elle vous fâche. Mais je n'ai pû me laisser attaquer sans me défendre. Voici la onzième Lettre que je vous écris, & je n'en ai reçu que six de vous. Peut-on avec bienféance finir des reproches par une prière ? Je voudrois que dans l'occasion vous disiez à Madame de Montespan que nous manquons bientôt d'argent. J'ai ouï dire qu'elle renvoye M. de Malezieux : ce qui ne me surprend point : car je sçai qu'elle a toujours peur qu'on ne la vole, quoique M. de Montchevreuil n'a point du tout l'air à cela.

Ma santé est bonne, Dieu merci : mais elle ne durera guères, si vous continuez à n'être pas contente de moi : vous m'avez appris assez de maximes pour que je puisse vous donner celle-ci, qui est d'excuser vos amis : commencez par moi, puisque je suis celui de tous qui vous est & sera toujours le plus fidèle. Adieu.

LOUIS-AUGUSTE DE BOURBON



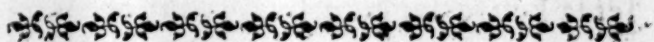
L E T T R E V I I .

Au Camp de Picton , ce 31 Mai 1689.

JE n'ai pas manqué de dire à Cham-bonas ce que vous m'avez ordonné. L'air de la guerre m'est fort bon : j'y dors, & mange bien, & ne bois guères : les Officiers paroissent assez contens de moi : & mes valets me donnent des louanges. Quand je partis, j'oubliai de demander au Roi si le Régiment des Gardes Suisses ne devoit pas battre aux champs pour moi, comme Général des Suisses, dès qu'il n'étoit pas dans un lieu. Je vous supplie de vouloir bien lui en parler, & me mander son intention là-dessus. Les premières choses tirent à conséquence, & personne ne sçait mieux si cela se doit que M. Stoppa. Je crois que c'est une mauvaise plaisanterie que vous me faites, quand vous me mandez que vous aviez vu l'objet de ma passion. Je n'ai pas été plus sçavant pour cela. Je n'écris point au Roi, parce que je n'ai rien à lui mander. Il faudroit que l'ennemi se montrât à nous pour nous réjouir : car on fait quasi tous les jours la même chose, & l'on s'en lasse. Il y a une grande union entre le Maréchal & moi ; & la maniere dont il en use, mérite bien que vous lui en fassiez un remerciement.

ment. Adieu, Madame : je vous assure que je n'oublierai jamais que le Roi a fait de moi un Prince, & vous, un honnête homme.

M. de Richmond est arrivé. Je lui ai donné la main, comme le Roi me l'avoit ordonné. Je vous supplie de lui demander comme il veut que j'en use avec le Comte de Soissons, qui est aussi dans l'armée. Nous allons partir pour aller à Senef.

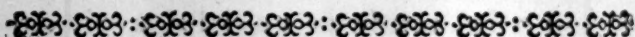


LET TRE V I I I.

A Piñon, ce 7 Juin 1689.

JE mande à 240 que vous m'aviez écrit qu'elle méritoit de plus grandes réprimandes que celles que 200 lui avoit faites : je vous réponds que 44 songera à lui sur toutes choses : il s'est bien douté que quand 7 lui refusa ce qu'il lui avoit demandé, c'étoit par la raison que vous mandez, qui étoit celle aussi qui lui faisoit souhaiter plus ardemment. De plus, Madame, songez, s'il vous plaît, que la conduite de 47 a été fort épurée, qu'il y a long-tems qu'il a des Régimens, & que 27 n'en a point. L'application au service mérité bien quelque récompense. Vous avez tant d'envie de faire plaisir au Maréchal d'Humieres & à moi, que je me crois obligé de vous dire que dans une conver-

sation que j'eus avec lui, il me témoigna, en me demandant mes bons offices, que la seule chose qu'il souhaitoit présentement, étoit d'être Duc, & il me dit de fort bonnes raisons pour cela. Si le Roi lui accorde cette grace pendant la campagne, le Maréchal croira m'en être obligé : mais ce qui me feroit encore plus de plaisir, feroit que le Roi voulût bien me charger de lui promettre cet honneur, ou m'adresser la Lettre par laquelle il le lui accordera. La raison qui me fit parler pour M. de Luxembourg, me fit parler pour celui-ci, qui est le meilleur homme du monde, & que j'aime tout-à-fait. Croyez, Madame, que je n'oublierai jamais les sages maximes que vous m'avez données. On vous importune souvent ; mais le Temple de Delphes étoit toujours plein, à cause de la confiance qu'on avoit à l'Oracle.



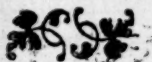
L E T T R E I X.

Ce 27 Juillet 1689.

Vous ne devez pas être fâchée, Madame, de me voir plus touché d'un reproche que de toutes les louanges que l'on me donne : & il me semble que cela ne peut partir que d'un bon fonds. Vous me faites un véritable plaisir de me faire ma provision de complimens : car il y a là-de-

dans une espèce de fausseté ou de bassesse ,
 qui , chez moi , ne coule pas de source.
 Je vous prie de ne me point trahir quand
 vous reconnoîtrez les vôtres mot pour
 mot , d'autant plus qu'en ce pays , en de-
 venant solide , on perd le talent de tour-
 ner finement les phrases. Enfin , l'on a fait
 réponse à ce que je vous avois écrit sur le
 Régiment des Gardes Suisses : mais elle est
 d'une maniere qui m'assure que l'on n'a
 pas entendu la question : car l'on mande
 que la garde de M. le Maréchal , c'est-à-
 dire , celle des Suisses , ne doit point pren-
 dre les armes pour moi , & que cela me
 fait plus d'honneur que si elle les prenoit :
 que la garde qui est devant le camp du Ré-
 giment des Gardes Suisses , doit prendre
 les armes & appeller pour moi : & à la fin
 de la Lettre , que les Suisses doivent se
 conformer sur les François. Je réponds à
 cela , que les François de la garde de M. le
 Maréchal prennent les armes & appellent
 pour moi , & par conséquent les Suisses :
 que la garde des Suisses , qui est à la tête
 du camp , prenant les armes & appellant
 pour moi , ne fait rien aussi que les Gardes
 Françaises ne fassent : si bien donc , Ma-
 dame , que les Suisses font la même chose
 que les François. Après avoir répondu aux
 trois questions que l'on me fait , je vous
 dirai que tous ces honneurs-là ne me sont
 rendus que comme Prince du Sang : qu'ou-
 tre cette dignité , je suis encore plus pour

284 LETTRES DU DUC DU MAINE
les Suisses , puisque je suis leur Général ,
& que les Gardes Suisses , hors dans les
Maisons Royales , ont toujours battu au
champ pour ceux qui possédoient cette
charge , aussi-bien que les François pour
le Général de l'Infanterie Françoisse. Ce
que je vous dis est un fait que le Roi peut
demander à tous les vieux Officiers. Outre
cela , une différence : c'est que les Suisses
de la garde du Roi prennent les armes , &
appellent pour moi , ce que les François
ne font point : par conséquent , puisque
les François appellent ici pour moi , les
Suisses en doivent faire davantage : sans
compter que la règle est , qu'à l'armée on
bat au champ pour ceux pour qui l'on ap-
pelle à la garde du Roi. A présent que j'ai
dit mes raisons , on fera ce que l'on vou-
dra : ce n'est qu'un simple honneur qui ne
tire point à conséquence : on n'ira pas me
l'ôter : car pour les fonctions de la char-
ge , je n'en parle pas , puisqu'on croit que
le service du Roi en ira mieux. Demander
sans passion , me soumettre sans murmu-
re , voilà ma maxime. Il est vrai que ma
Grandeur tient à celle du Roi.



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE X.

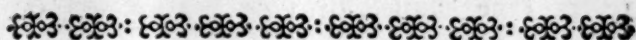
Ce 9 Août 1689.

LE Chirurgien est venu : je crains bien que nous n'ayons pas besoin de lui. Je vous parle peu de moi : il seroit triste de vous en mander du mal , & ridicule de vous en mander du bien. Je vois avec douleur que le Roi ne m'a fait depuis long-tems ses complimens : j'ai beau m'examiner, je me trouve sans faure, comme M. le Ragois trouvoit mes thèmes.

Nous avons reçu aujourd'hui d'assez bonnes nouvelles d'Irlande : on nous mande que M. Roze n'a pas voulu recevoir à capitulation la Ville de Londondery. Je vous supplie de dire au Roi que je ne me donne point l'honneur de lui écrire , parce que je n'ai point assez de matiere pour une Lettre , puisque je ne sçai autre chose , sinon que nos ennemis ont été campés ce matin à Nivelles. Il y a grande apparence qu'ils veulent aller plus loin : car où ils sont , il n'y a pas assez de fourages pour faire subsister quelques jours leur armée. La nôtre , Madame , est bien en état d'entreprendre quelque chose : & il me semble que cela seroit bien glorieux au Roi , & en même tems bien aisé à nous. M. le Maréchal attend , pour prendre son parti ,

qu'il puisse être sûr de celui que les ennemis auront pris. Si le Roi le laissoit faire, comme on nous mande qu'il l'a dit à Versailles, je crois que nous ferions parler de nous, sans beaucoup hazarder : car, sur les lieux, on voit les tems propres à entreprendre les choses, & vous ne pouvez voir les momens de si loin. M. le Maréchal craint avec raison qu'après le bruit que le Roi a fait courir, qu'il l'avoit laissé maître de ses actions, l'on n'ait mauvaise opinion de lui, de n'avoir encore rien entrepris. Je vous avoue, Madame, que je brûle d'impatience de voir si je ne démens point le sang dont je sors, & si je mérite toutes les bontés que le Roi a toujours eues pour moi. Je vous prie de vouloir bien me fournir des fins de Lettres, car je n'en ai plus que deux.

Il n'y a donc que les Suisses sur quoi vous n'avez point d'esprit ! Relisez ma Lettre, mais d'un bon ton, & vous n'y trouverez point de chagrin. J'en ai fait que dire mes raisons, & je les ai dites comme si je n'en avois pas de plus fortes dans le cœur du Roi & dans le vôtre ! Je suis bon diable, & je ne me fâche pas aisément. J'avoue que je n'entends pas bien les railleries par écrit : mais au lieu de date, mettez au commencement de vos Lettres l'état de votre humeur, & je vous entendrai bien.



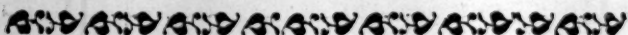
L E T T R E X I.

Au Camp des Estines.

JE croyois , Madame , voyant les ennemis foibles , que nous pourrions entreprendre quelque chose en ce pays - ci : mais par les dernieres Lettres que M. le Maréchal a reçues , il me paroît que bien loin de nous faire profiter de notre supériorité , on démembre notre armée. J'aurois lieu d'être un peu fâché de voir que l'on ne m'a envoyé de ce côté , que pour me conserver & m'apprendre à visiter des camps. Malgré l'amitié que j'ai pour M. le Maréchal , je ne puis voir sans douleur l'oïfiveté où l'on tient ses troupes. Il m'a donné de bonnes maximes générales , & je commence à sçavoir commel'on doit se comporter dans les armées. Vous êtes de trop bon sens , pour ne pas voir que quand on est destiné à une chose, il y a plaisir de s'y rendre habile en peu de tems , & qu'on n'y peut parvenir qu'en voyant faire les autres. Pourquoi donc pouvant me faire voir la guerre, & le Roi m'ayant témoigné son impatience de m'y voir réussir , pourquoi me fait-on perdre une année ? Car celle - ci ne peut être comptée. Puisque le Régiment du Maine est si bon , que le Roi s'en serve ! Il n'aura

288 LETTRES DU DUC DU MAINE

peut - être jamais plus de besoin de ses bonnes troupes : & puisqu'ici il ne fait que croupir dans l'oïiveté , que ne l'envoye-t-on en Allemagne , où je pourrai servir le Roi & apprendre mon métier ? Je meurs d'envie de voir si je vaux quelque chose. Il n'y aura qu'à me recommander à Chanlai. Vous m'aimez trop solidement , Madame , pour ne pas approuver ma Lettre , quand vous y aurez fait réflexion , & pour ne pas persuader le Roi.



L E T T R E X I I.

Au Camp de Horn, ce. 14 Septembre 1689.

Nous apprîmes hier par Bruxelles la prise de Mayence, qui nous étonna beaucoup : on en dit même des particularités qui empêchent d'en douter. M. de Cour, Madame, me dit que vous l'aviez chargé de faire une sollicitation à M. le Maréchal. Mais M. de Louvois ne vouloit plus entendre parler de cette affaire. Il s'en faut bien que je sois de l'avis de Madame de Montespan sur ma campagne : j'ai été fort allarmé, quand j'ai vû dans la Lettre que vous écriviez à M. de Cour, que vous espérez me revoir à votre retour de Fontainebleau. Quoique je ne fasse pas grande chose ici , j'y fais toujours plus qu'à

qu'à la Cour, où je ne fais que clopiner devant des gens à qui je fais de la peine, au lieu que j'apprends ici mon métier : & je n'y vois point Madame la Duchesse, que vous craignez toujours qui ne me gâte : je ne manque pas, comme vous voyez, de raisons pour demander à servir long-tems, sans parler de l'extrême envie que j'en ai. Tous les Officiers disent ici que le véritable tems d'entreprendre est arrivé. Je n'écris qu'un mot au Roi : il vaut mieux qu'une Lettre soit courte que languissante. Sa Majesté aura bien de la peine à trouver mieux que le Maréchal d'Humieres ou M. de Luxembourg. Sans s'être concertés avec le Roi ni avec vous, ils m'ont toujours donné les mêmes maximes.

Je commence à être persuadé que tous les bons offices que l'on m'a rendus ne feront que me nuire : car les manieres de ce pays-ci, où l'on ne voit que des hommes, sont bien différentes de celles de la Cour, où l'on est environné de femmes qui n'ont pas toutes votre solidité. Vous trouverez seulement que je suis plus occupé de ma grandeur que je ne l'étois, & que je serai bien aise de faire conclure cet hyver le bon Mariage que vous sçavez. Si le Roi veut que je lui écrive plus souvent, il est fort le maître : qu'il me fasse voir plus de choses.

L E T T R E X I I I .

Au Camp de Deinſſe , ce 16 Juin 1690.

JE ne me ſens pas , Madame , de la Lettre du Roi & de la vôtre : la joye m'empêche ſouvent de m'exprimer : c'eſt ce qui me fait craindre de n'en pas aſſez témoigner au Roi. Mais vous me connoiſſez , & ſçavez à quel point je ſens tout ce qui me vient de ſa part : dites-lui bien tout , Madame , je vous en prie , & peignez-moi pénétré de toutes ſes bontés : cherchez les termes les plus forts , & craignez encore avec tout votre eſprit de n'en pas dire aſſez : prenez enſuite pour vous , & donnez là-deſſus carrière à votre imagination : je ne me gêne point : les dernières graces me touchent autant que les premières. Je ſuis ravi que le foible que vous avez naturellement pour moi ſe fortifie de l'eſtime , ſi c'eſt pour n'en jamais voir la fin. Si j'ai de l'ambition ! j'en crève. Soyez un autre moi-même : & tandis que je ne demande ici qu'à me ſacrifier pour le ſervice du Roi & de l'Etat , que je ſois auſſi à Verſailles pour prendre ſoin de mes intérêts. Travaillez pour votre cher enfant , ſi vous le trouvez digne de l'avouer pour tel : & ſouvenez-vous qu'en ceci les autres Prin-

A MAD. DE MAINTENON. 291
ces ne tirent point à conséquence , &
profitez-en.

Je suis bien honteux de toutes les
louanges qu'on me donne , & de tous les
complimens que je reçois. Quelle idée
peut-on avoir des François , quand on
voit crier au miracle à un homme qui
n'a fait simplement que son devoir ! Que
de plaisir j'aurois , Madame , à vous
embrasser , & à voir la joye peinte sur
le majestueux visage du Roi !

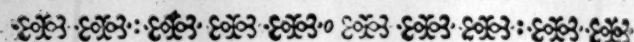


LETTRE XIV.

Au Camp , ce 3 Juillet 1690.

JE suis ravi , Madame : j'ai vû une
bataille : c'est une marque de mon
bonheur. Je m'en porte bien, Dieu merci.
Je n'aurois jamais fait , si je disois du
bien de tous ceux qui le méritent : je
me contenterai seulement, Madame , de
vous assurer , que Vaudeuil mériteroit
d'être Maréchal de Camp , & que je m'es-
timerois heureux , si le Roi pouvoit être
content des services du *pauvre Gambil-
lard.*





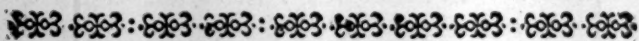
L E T T R E X V.

Au Camp de Farcine , ce 16 Juillet 1690.

SI je n'ai pas encore fait mes dévotions, si y a , je l'ose dire, Madame , de la faute du Pere de la Chaise , qui n'a point fait de réponse aux Lettres que M. d'Antin lui a écrites de ma part. Je ne suis point surpris que vous me croyez plongé dans le libertinage , du moment qu'il vous est revenu que j'avois passé une fête sans communier : car , à la Cour , on ne connoît point les milieux. Si je n'étois pas homme de bien naturellement , je ne serois pas assez sot pour le faire paroître. Je tiens dans la règle le plus que je puis ceux que j'ai l'honneur de commander : je secours les misérables : j'empêche les querelles , & je n'ai jamais fait de mal à personne , pas même à ceux qui le méritent. J'ajouterais , Madame , que je ne me leve , ni ne me couche , que je ne songe que je puis mourir à tous momens : que le jour du combat , il n'y avoit aucune apparence qu'il dût rien se passer : que quand on choqua les ennemis , ce fut avec une tête où il n'y avoit assurément point d'Aumônier. Le lendemain on croyoit si peu donner bataille , que l'on avoit fait faire sur la Sambre trois ponts , dans le dessein d'

faire passer nos bagages : & quoique l'on cherchât à l'endroit où je fûs toujours des Prêtres pour donner l'absolution , on n'en trouva point. Mes Ennemis trouveront toujours à m'attaquer : ils n'ont rien à dire sur ma conduite : ils veulent noircir les replis de mon cœur , & vous voulez les croire. Je me flatte , Madame , d'être vraiment honnête homme : & je serois bien fâché que vous me crussiez sans mœurs , en un âge , où , si je l'ose dire , je mérite quelque louange de me conduire comme je fais. Je vous assure que je pardonne de tout mon cœur à ceux qui , pour faire les bons valets , ne songent qu'à vous dire du mal d'un homme que vous aimez. Je ne conçois pas leur politique : mais il y a des gens capables de toutes sortes de travers. Je suis, Madame, livré au Public , & vous pouvez aisément vous éclaircir , si j'avance rien de faux. Je suis charmé de votre amitié , & je trouve qu'il n'y manque qu'à recevoir moins bien ceux qui vous disent du mal de votre mignon : vous y gagneriez bien du repos , & je conserverois votre amitié. Je donne à M. de Cour la liberté de me dire tout ce qu'il pense sur moi : aussi me connoît-il mieux que moi-même. Je tends à la perfection , & l'on n'y parvient point avec les flatteurs. Continuez , Madame , à me dire mes vérités : je ne me laisserai pas de les entendre. Mais soyez

294 LETTRES DU DUC DU MAINE
toujours juste : il est étrange que depuis
le tems que vous êtes à la Cour , vous
n'avez pas encore bien appris à donner le
vort aux absens.



LETTRE XVI.

Devant Mons , ce 26 Mars 1691.

IL me semble , Madame , que le Roi est
content de moi : mais je serois bien aise
de le sçavoir par vous. On n'a commencé
à tirer le canon qu'aujourd'hui : les Affi-
gés paroissent jusqu'à présent les meilleu-
res gens du monde. Le Roi fut attaqué
hier légèrement de la goutte : ce ne fera
rien ; elle commence à diminuer. Il tient
mal la parole qu'il vous a donnée : car,
outre la fatigue , il s'expose , si je l'ose
dire , comme feroit un jeune fou , qui
auroit sa réputation à établir. Je vous
prie de lui en mander votre avis : car il
se fâche , quand nous lui en parlons. Je
monterai demain la tranchée : je puis
bien vous répondre que je n'y épargnerai
ni ma personne , ni l'argent , pour faire
bien servir le Roi. Le Prince d'Orange
n'a point encore pris son parti , & nous
n'en avons pas beaucoup d'inquiétude :
souvenez - vous , Madame , que notre
amitié est à toute épreuve , & que vous
me l'avez dit souvent vous-même. Je suis

fort bien avec Boufflers, & je l'ai assuré que vous m'aviez plus d'une fois parlé de lui. Je ne vous écris point de nouvelles. Apparemment celui qui les fait vous en informe, & peut-être même vous en dit-il quelques-unes d'avance. Cette entreprise-ci est la plus audacieuse qui soit encore entrée dans l'esprit de l'homme. Le Roi nous assure que vous vous faites un grand plaisir de venir au-devant des Guerriers, & que vous êtes là-dessus comme un enfant. Je compte beaucoup sur mon zèle, & fort peu sur ma capacité.



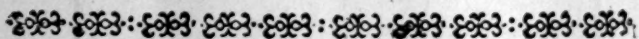
L E T T R E X V I I.

Au Camp de Halle, 1 Juin.

MONSIEUR le Duc de Chartres nous a joints, & m'a fort dit toutes les instructions que vous lui aviez données en partant, & la promesse que vous aviez voulu tirer de lui, qu'il se corrigeroit de certaines petites choses. Vous devez être contente de lui, & croire qu'il est homme de parole : il me fait beaucoup d'amitié, auxquelles je répons, comme je dois, respectueusement, mais sans affectation. Je crois être obligé de vous mander qu'il ne m'a pas nommé le nom de MADAME. Il a dîné chez moi, & il a soupé avec M. de Luxembourg : il

296 LETTRES DU DUC DU MAINE

nous a donné à manger. Il fut gaillard , quand il vit l'ennemi : enfin il fait à merveille. Je suis fort bien aussi avec M. d'Arci & avec l'Abbé du Bois. Je vous l'avouerai , Madame : je suis assez content de moi. J'ai bien de la peine à me consoler que la Garnison de Halle se soit retirée : car , en qualité de Maréchal de Camp de jour , j'en-aurois commandé l'attaque , & je crois , qu'avec un peu d'aide , j'aurois monté comme un autre. Vous sçavez sans doute que M. de Luxembourg fait merveilles pour moi , & moi pour lui : & vous ne sçauriez vous imaginer combien mon pere est bien avec moi : qu'il est facile aux grands Seigneurs de faire plaisir ! Ces mots , *je suis content de vous* , m'ont plus touché , que cette multitude de charges qu'il m'a données. Si Malezieux ne se soucioit pas plus d'argent que moi , vous y gagneriez bien du repos. Dites au Roï combien je l'aime : je suis au désespoir de n'avoir qu'une vie à sacrifier à son service : mais je la sacrifierai , comme si j'en avois cent.

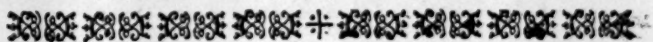


L E T T R E X V I I I.

Du Camp de Florenes , 27 Juillet 1691.

DEPUIS que les ennemis ont repassé la Sambre , nous n'avons pas eu beaucoup de loisir. M. le Prince d'Orange

nous tient de près : mais je commence à croire qu'il ne veut que nous importuner, & qu'il craint la décision. Empêchez-le Roi, Madame, de tant travailler : en altérant sa santé, il gâtera plus nos affaires, qu'un peu moins d'application pour elles ne pourroit faire. Je ne suis pas surpris de la joye de MONSEIGNEUR : car, quoique sa naissance pût lui faire espérer ce que le Roi a fait pour lui, c'est une marque d'estime & de confiance, qu'il faudroit être bien peu solide pour ne pas sentir vivement. Tout le monde est charmé du choix du Roi, & tous les Pays Etrangers seront ravis de revoir M. de Pomponne dans le ministère. Nos affaires sont trop bien conduites pour aller mal. Conservez-nous le Roi, & s'il ne veut pas songer à lui, forcez-le à le faire : ce sont-là les cas où il est permis de désobéir. Adieu, Madame.

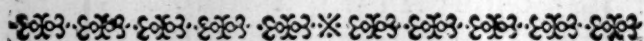


L E T T R E X I X.

Lundi.

JE suis ravi, Madame, que vous vous fassiez autant de plaisir de me montrer Saint-Cyr, que je m'en fais de le voir. Les principes de ce grand établissement sont bien sages, bien solides, bien avantageux pour l'Etat & pour la Noblesse.

je vous reconnois dans le projet : & je suis certain de vous retrouver dans l'exécution. Vous aurez choisi les moyens les plus sûrs & les plus simples pour arriver au mieux. Je compte d'y apprendre quelque chose pour l'éducation de la jeunesse : & je me sens tout glorieux de songer que vous devez m'initier dans vos myltères : j'appréhende seulement d'en avoir l'esprit tellement rempli , qu'il ne me reste plus guères de liberté pour traiter les graves propos , par lesquels vous me faites envisager que se terminera la fête. Je ne cesserai de vous assurer de ma reconnoissance : vous avez fait tant d'ingrats , Madame , que ce sentiment doit vous paroître nouveau.

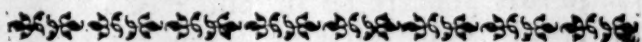


L E T T R E X X.

Versailles , ce 12 Mars 1710.

ON ne meurt point de joie , Madame , puisque je n'en suis pas mort , quand le Roi m'a fait l'honneur de me dire ce matin , qu'il étoit déterminé à toutes les graces que je lui avois demandées. Sans la Reine d'Angleterre , j'aurois été partager mon ravissement avec vous : l'épanchement de nos cœurs eût été bien unanime. L'avis que vous me donnez sur mes enfans , Madame , est rempli de bonté

& de sagesse. Vous croyez bien aussi que ne songeant pas à me défaire du Gouvernement de Languedoc, je les retiens toujours par l'incertitude de l'écoulement de cette grace, à laquelle naturellement entr'eux, sous le bon plaisir du Roi, dans la suite des tems, ma prédilection donnera le branle. Permettez-moi de chercher demain un moment pour vous embrasser.

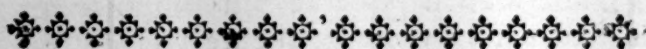


L E T T R E X X I.

Versailles, ce 13 Avril 1710.

LE Marquis de Lassay, Madame, est allé à Paris pour ne plus importuner le Roi par la trop fréquente vûe de son triste & inquiet visage. C'étoit très-naturellement que je jouois le surpris : le jour de la revûe passé, je ne sçavois plus à quoi m'attendre. Il est vrai que la maniere d'annoncer une aussi grande grace eût été bien galante, bien brillante, & m'eût épargné bien des Lettres de complimens de tous nos Messieurs : mais peut-être aussi qu'il m'en eût coûté la vie : car j'aurois voulu me précipiter de mon cheval pour faire mon remerciement, & pour témoigner plus vivement devant tout le monde mon extrême reconnoissance, & la parfaite notion que j'ai du prix infini d'un semblable bienfait. Il vaut donc

mieux pour moi que mes premiers mouvemens soient plus en particulier. J'aurai encore un double plaisir à les répandre & à les réitérer à chacun des gens à qui j'en apprendrai la nouvelle : si elle arrive cette semaine, ce Carême aura été délicieux pour moi. Je mentirois si je vous disois que je l'attends sans impatience. Mais je vous assure que c'est sans inquiétude, & que je suis pénétré de la tendre & active sollicitude, dont vous me donnez encore de si touchantes preuves. J'ai laissé absolument le choix d'une Dame d'Honneur à Madame la Princesse : je n'aurois pas tant consulté son opinion pour le choix d'un *Cavalcadour*.



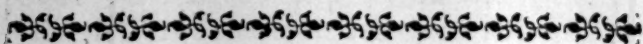
L E T T R E X X I I.

Verfailles, ce 11 Avril 1711.

VOILA donc la petite-vérole déclarée, Madame ! Elle ne nous a pas surpris. Mais permettez-moi de vous redire encore un mot sur l'extrême inquiétude que j'ai pour la personne du Roi. Ne voyons point trop noir : songez seulement, je vous en conjure, que dans un air de venin, la petite-vérole n'est pas le seul mal que l'on puisse prendre. Eh ! où en serions-nous si mon Pere . . . je n'ai pas la force d'achever ! Au nom de

Dieu, Madame, que le peu de succès que vous attendez de vos représentations ne vous empêche point de les faire bien vivement, & de vous joindre pour cela avec M. Fagon. J'ai eu le cœur vraiment touché ce matin des dispositions de tendresse que j'ai vûes à M. le Duc de Bourgogne. Il m'a montré la Lettre qu'il écrit au Roi, & m'a dit qu'il vous en écrivoit une encore plus forte. Le Roi ne doit point se regarder comme un simple particulier. Qu'il s'expose, pour sauver son Etat, à un danger indispensable, nous tremblerons, mais nous ne l'en détournerons pas. Ici, il s'expose sans nécessité & sans fruit : le salut de son Etat lui demande de ne se point exposer. Il peut en se ménageant satisfaire à son inquiétude, & avoir à toutes les heures des nouvelles de MONSIEUR. Qu'il se dise à lui-même ce qu'il vous a dit alors : qu'il songe à la conjoncture où nous sommes : tout réside en lui : le péril de MONSIEUR le doit presser de ménager le sien. Enfin, Madame, n'ayez rien à vous reprocher pour sa précieuse conservation. Vous ne sçauriez vous imaginer en quelle agitation je suis, & ce qui se passe en moi séparé du Roi. Il est, en vérité, bien incommode de tant aimer !



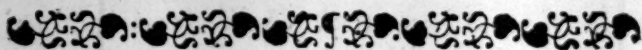


L E T T R E X X I I I .

DE MAD. LA DUCHESSE DU MAINE.

Versailles, ce 15 Avril 1711.

A H ! Madame ! quel coup ! & quel coup pour le Roi ! Ne me sera-t'il point permis d'aller à Marly , pour mêler ma douleur avec la sienne , & pour satisfaire à l'inquiétude que j'ai sur sa santé ? J'attends ici vos ordres avec impatience : & je vous supplie , Madame , si l'on ne me permet point de me présenter , d'assurer que je ressens & que je pense tout ce que je dois.



L E T T R E X X I V .

DE MAD. LA DUCHESSE DU MAINE,

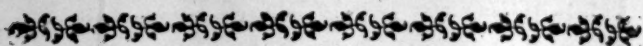
Juin 1711.

P E R M E T T E Z - M O I , s'il vous plaît , Madame , de n'employer mes premières paroles qu'à excuser le désordre de mon esprit. Je ne sçai si je suis véritablement en vie. M. le Duc du Maine m'apprit hier en arrivant l'effroyable état où il a été. Quoique ce soit lui-même qui m'en

a fait le récit , je n'ose qu'à peine me flatter que ce soit lui qui me parle , & je sens bien que je perdrai le peu de raison que j'ai , si Dieu , qui , par sa miséricorde sur moi & sur mes enfans , vient de ressusciter mon mari , ne me fait la grace de remettre bientôt mon ame dans une assiette plus tranquille. Je sçai , Madame , toutes les marques de tendresse que vous venez de lui donner dans cette malheureuse occasion. Si la foiblesse où je suis me permettoit de me traîner jusqu'à votre appartement , j'irois vous embrasser mille fois , pour vous en témoigner ma reconnoissance. Agréez , Madame , que cette Lettre , toute mal faite qu'elle est , m'acquitte de ce devoir envers vous. Soyez , s'il vous plaît , bien persuadée que je vous regarderai toute ma vie avec des yeux de fille , & qu'il n'est pas possible d'avoir pour personne ni plus d'estime , ni plus de tendresse , ni plus de reconnoissance , ni plus de respect.

DE M. LE DUC DU MAINE.

Je vous recommande Guiry pour la Lieutenance - Générale du pays d'Aunis. Si vous sçaviez , Madame , combien on redouble d'ardeur de rendre service aux gens de mérite , quand on s'est vû près d'habiter une terre où l'on n'est bien escorté que par de bonnes œuvres !



L E T T R E X X V.

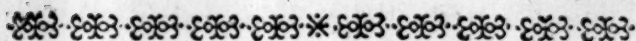
DE M. LE DUC DU MAINE.

Versailles, ce 6 Janvier 1712.

LE Billet dont vous m'avez honoré, Madame, est bien court : mais il dit tant de choses, & il est si flatteur, que je ne puis m'empêcher de vous en témoigner ma reconnoissance. Je l'envoie à M. le Premier Président, pour qu'il sache d'original ce que vous me mandez de lui. Je puis sans aucun risque vous offrir tout mon crédit auprès de ce Magistrat. Il joint à beaucoup de bonnes qualités une souplesse & une docilité d'esprit, qui, à ce que j'espère, mettront le Roi tout-à-fait à l'aise. Je suis en état aussi de répondre du respect & de la profonde estime qu'il a pour vous. Il vous en auroit assuré, Madame, s'il avoit eu l'honneur de vous voir : & il y auroit ajouté des actions de graces, que vous n'auriez peut-être pas voulu recevoir, & que je n'ai osé vous faire, mais qu'il est cependant bien difficile de se persuader que vous ne méritiez pas.



LETTRE



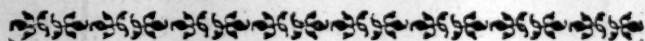
L E T T R E X X V I.

DE MAD. LA DUCHESSE DU MAINE.

A Sceaux, ce 11 Février 1712.

Vous aimez M. le Duc du Maine, Madame : vous avez pour lui des entrailles de mere : & vous pardonnerez plus aisément qu'une autre aux inquiétudes d'une femme qui tremble pour lui. Je sçai qu'il y a de l'indiscrétion à s'adresser à vous au milieu de la vive douleur qui vous occupe. Mais vos bontés, que nous avons tant de fois éprouvées, me font tout hazarder dans la cruelle situation où je me trouve. Je ne puis voir, sans frémir, M. le Duc du Maine respirer un air dont tant de funestes aventures nous marquent la corruption. Il n'a point eu de ces sortes de maladies : & il en est plus susceptible qu'un autre par la délicatesse de sa complexion, & par les impressions que lui a fait son terrible accident. Avec tout cela, je sçai, Madame, qu'il perdrait mille vies, plutôt que de songer un moment à s'éloigner du Roi : & quoiqu'il ne lui soit pas possible, en restant à Versailles, de ne pas commercer tous les jours avec des gens qui font dans l'air, il passera certainement par-dessus toutes considérations, si votre tendresse véritable

306 LETTRES DU DUC DU MAINE
blement maternelle ne fait violence à ses
sentimens. Que ses trois enfans , que sa
femme vous aient encore , Madame, cette
importante obligation ! Délivrez - nous
tous par vos bontés d'une si cruelle in-
quiétude , & d'un péril qui peut-être ne
nous laisseroit pas jouir long-tems de
toutes les graces que vous nous avez pro-
curées. Je me flatte , Madame , que vous
m'accorderez encore celle-ci , que je vous
demande les larmes aux yeux , & dont je
garderai le souvenir jusqu'au dernier mo-
ment de ma vie.



L E T T R E X X V I I .

DE MAD. LA DUCHESSE DU MAINE.

Ce 11 Février 1712.

QU'EL malheur , Madame ! Quelle
affliction pour le Roi ! Quelle perte
pour la France ! Quel écrasement pour
vous ! Je sens tout trop vivement : mon
cœur est déchiré : mais votre état en par-
ticulier donne un cruel redoublement à
ma douleur , & je suis percée de tous les
traits qui vous frappent. Une mort in-
opinée vous arrache la plus aimable des
Princesses , l'ouvrage de vos mains , les
délices de la France , dans le tems que
tout le Royaume alloit recueillir le fruit

de vos soins, & que vous commenciez vous-même à ressentir le succès d'une éducation qui vous avoit coûté tant de veilles ! Voilà, Madame, une terrible prédication pour les Princes. Dieu me fasse la grace de la mettre à profit ! Pendant que je lui demanderai pour vous les consolations qui vous sont nécessaires, (& avec un cœur si sensible, qui en eut jamais un plus grand besoin ?) obtenez pour moi de sa miséricorde, que cet exemple effroyable du néant des grandeurs humaines me fasse penser sérieusement à celle qui ne doit jamais périr.

LETTRE XXVIII.

DE M. LE DUC DU MAINE.

Versailles, ce 6 Mars 1712.

L'HISTOIRE de Crécy, qui vous est revenue, Madame, est véritable : c'est chez l'Abbé de Mornay qu'on vit cet Abbé à lunettes qui nous est inconnu. Je n'aime point tous ces raisonneurs sur l'avenir : & celui-ci ne s'expliqua point de la manière dont lui étoient venues ses notions. Il est seulement certain qu'il fit ses malheureux pronostics pendant le premier Marly de cette année, & qu'il désigna pour le tems de crise les environs du

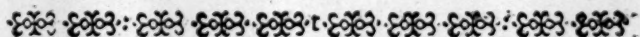
14 ou 15 Février. Il ne seroit peut-être pas mauvais de questionner cet Abbé, qui va quelquefois, dit-on, chez M. de Torcy. Je suis accablé, Madame, de ce que j'apprends à ce moment de nos Enfans Royaux.

LETTRE XXIX.

Versailles, ce 9 Mars 1712.

JUSQUES à quand, Madame, plaira-t-il à Dieu de nous frapper ? Hélas ! que ceux qui sont morts dans le Seigneur sont heureux, tant par ce qu'ils ont trouvé, que par ce qu'ils ont quitté ! Aussi n'est-ce pas sur eux qu'il faut pleurer : c'est sur nous, qui restons. Qu'allons-nous voir ? & qu'est-ce que tout ceci nous annonce ? Si nous perdions encore M. le Duc d'Anjou, que de nouveaux obstacles à la paix ! Et si tout roule sur la vie d'un enfant de deux ans, dont même la complexion est assez foible, que nous reste-t-il à envisager pour l'avenir ? & que ne pourront pas dire pour le présent les perturbateurs du repos public dans les Pays étrangers ? En sortant des craintes, à l'aspect d'une minorité, l'on retombe dans celles d'un mal actuel, dont la fin ne peut se prévoir. Toutes ces idées sont bien accablantes : elles augmentent de moment en moment

le prix de la conservation du Roi. Rien n'est plus flatteur, Madame, que l'attention que vous avez pour mes enfans au milieu de nos calamités. C'est eux, en effet, qui, suivant le cours de la nature, sont à plaindre, & non pas moi, qui puis espérer, avec quelque vraisemblance, que le Roi me survivra. Cependant l'instinct qui nous porte à conserver notre sang, suivant l'ordre de la Providence, me les a fait envoyer à Sceaux. Je comptois que Madame la Duchesse du Maine les suivroit de près : mais son inquiétude sur le sort des deux petits Princes, l'a emporté jusqu'à présent sur ses frayeurs personnelles. Adieu, Madame : je ne puis encore dans ces premiers instans me résoudre à vous voir. Où en ferions-nous, si nous ne croyions pas en Dieu !



L E T T R E X X X.

Ce Mardi 1712.

EN partant pour Anet, Madame, je reçois une Lettre de Madame la Princesse de Conti, qui se ravise de son indiscretion, & qui me mande de dire au Roi, qu'elle seroit très-contente de n'avoir que le Gouvernement. Comme peut-être le tems presse, & que je n'aurai l'honneur de voir le Roi que ce soir, je crois m'acquitter.

310 LETTRES DU DUC DU MAINE
ter de ma commission en vous l'adressant.
Vous voyez en cette conjoncture l'opinion
qu'on a de ma probité, & qu'on ne doute
pas que, pour faire plaisir aux autres, je
n'oublie que le Comte d'Eu est & sera dans
le besoin, quoique je fusse fort aise qu'il
fût sur le petit mémorial de Sa Majesté, &
que, s'il avoit le Gouvernement de Pro-
vence, ce fût comme si M. de Vendôme
vivoit encore. J'ai été gratifié en perspec-
tive depuis trop peu de tems, pour reve-
nir sitôt à la charge, malgré le courage
que devoit donner la demande de M. de
la Rocheguyon. En effet, s'il s'agissoit de
distribution de pensions, j'ai beau être
l'homme du monde le plus serviable, & le
moins âpre à la demande, je représente-
rois bien vivement à notre véritable pere,
& à vous, Madame, qui nous tenez lieu
de mere, que le Comte d'Eu ne pouvant
envisager sur mon bien que dix ou douze
mille livres de rente, il n'a, pour toute
ressource, que la charge de Grand-Mai-
d'Artillerie, qu'il aura achetée par la mort
d'un pere qui compte de ne la pas laisser
sitôt.

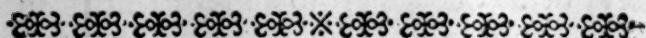
Voilà, Madame, ce que j'allois vous
dire hier, quand Madame la Duchesse
d'Orléans entra, & ce qui mérite, je crois,
quelque attention; mais qui pourtant ne
demande nulle réponse. Je me flatte que
vous aurez approuvé la maniere dont j'ai
eu l'honneur de parler à Sa Majesté en fa-

A MAD. DE MAINTENON. 311
veur de M. de Charolois : les Princes du
Sang, quoiqu'ils fassent, auront toujours
en moi un ami.

L E T T R E X X X I.

Ce 23 Juin 1712.

DEPUIS que je suis sorti de chez vous, Madame, ayant réfléchi sur le chagrin dans lequel vous m'avez dit qu'étoit le Roi sur la distribution de ce que la mort de M. de Vendôme fait vaquer, j'ai crain d'y avoir contribué par le dernier article de la Lettre que je vous écrivis avant-hier. Je vous proteste donc, Madame, que je ferois au désespoir qu'il eût produit cet effet. La même bonté qui donne la liberté de parler naïvement de ses intérêts les plus intimes au Roi & à vous, comme aux Chefs de la Famille, requiert aussi que Sa Majesté ne se tienne ni importunée des demandes, ni embarrassée des refus, ni inquiète des mécontentemens : tout ce que je pense & pourrai penser de ma vie, pour moi ou pour les miens, est uniquement relatif à lui. Compatissez, je vous en conjure, à la délicatesse de mon cœur, qui fait aller le bon plaisir de Sa Majesté, & sa bonne humeur bien avant le parfait établissement du Comte d'Eu, & même avant ma vie.

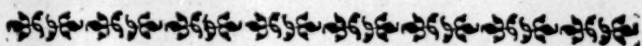


L E T T R E X X X I I .

Versailles, ce 10 Octobre 1712.

NON, vraiment, Madame, je n'avois pas ouï dire que vous vouliez vous rendre encore plus invisible que vous n'étiez : l'air de Rambouillet est un fort mauvais air, s'il vous a inspiré cette mélancolique idée, & nous sommes moins que jamais dans un tems à vous faire éviter les conversations de certaines gens. A qui parleroit-on du Roi & de l'État, sinon à vous, qui aimez si chèrement l'un & l'autre ? Je franchirai demain cette barrière, que vous m'avez souvent reproché de trop respecter. Il me faudra une grande audience pour vous rendre compte des projets que je fais, en conséquence des volontés du Roi, pour notre accommodement de famille, des peines que j'ai à me donner pour cela, des mesures que j'ai à garder, & des inconvéniens que je dois éviter dans des discussions qui ne se comprennent pas d'abord, & que Sa Majesté ignorera toujours, quand elle n'en entendra parler qu'à M. de Pontchartrain, qui trouve en lui-même peu de contrainte à dire tout ce qu'il lui plaît. Je rendrai ma conversation un peu historique sur une matiere que vous trouverez encore bien sèche :

lèche ; mais dans laquelle , pour ma consolation de l'événement douteux du fruit de mes travaux , j'ai besoin d'un témoin tel que vous. Le repos de la bonne conscience ne tranquillise pas tant avec les hommes qu'avec Dieu , qui lit dans les cœurs. Au reste , Madame , je combattrai le plus que je pourrai (pardonnez-moi cette expression) les vifs mouvemens de ma tendresse.



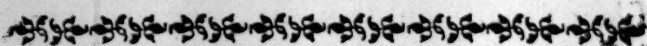
L E T T R E X X X I I I .

Ce 1 Janvier 1713.

IL auroit été trop commun , Madame , d'aller ce matin à votre porte pour vous faire , sur la nouvelle année , un compliment d'une sincérité peu commune. Voyez tout ce que je vous dois , depuis le moment où je suis né , jusqu'au moment où je respire : rappelez les connoissances que vous avez du cœur que vous avez formé , & puis dites-vous à vous-même tout ce que je voudrois vous dire , qui est fort au-dessous de tout ce que je sens. J'ai quelque chose d'important à vous communiquer : mais , s'il vous plaît , n'ayez point mal à la tête. Plus je réfléchis sur les différentes marques que vous me donnez de la plus délicate , scrupuleuse , sincère & profonde amitié , plus je vois combien j'ai de raisons de vous adorer.

Lett. Tom. V.

D d



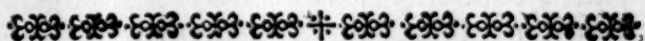
L E T T R E XXXIV.

Mercredi 1714.

D EPUIS que je vois , Madame , que M. le Premier Président est une des causes secondes dont Dieu s'est servi pour déterminer le Roi , j'ai bien plus de respect que je n'avois pour son sentiment. Aussi , Madame , je crois ne pouvoir me dispenser de vous envoyer la réponse que je viens de recevoir de lui , à la Lettre , par laquelle je lui marquois ce que le Roi avoit dit hier à M. le Chancelier sur le projet des Patentes. Ces dernières réflexions sont très-importantes : la chose est assez grave pour n'y rien manquer pendant qu'on y est , & les affaires malheureuses du Clergé nous font connoître que les formes demandent autant d'attention que le fonds. Le Roi s'attend au bruit que ceci fera , & il fera certainement moindre & moins fécond en pauvretés , quand on procédera suivant les formalités. Le Roi ne doit pas être en peine de la réponse des Princes : ils seront charmés de s'en faire un mérite qu'il sera bon de leur laisser. Dès qu'on aura leur consentement , il n'y a pas de difficulté à l'énoncer , sur-tout celui de M. le Duc d'Orléans , qui , pour des incertitudes de cérémonial , pourroit bien

ne pas aller au Parlement. Pardon, Madame, & mille fois pardon ! Je n'ai point de folle inquiétude : je ne vous demande pas même de réponse : mais il faut, s'il se peut, se mettre en sûreté dans le port.

Je vous envoie un Mémoire dont je suis convaincue que vous n'aurez aucun usage à faire : car je ne crois pas possible que le Roi hésite à répondre *oui*, même avant que de l'avoir vû. M. le Premier Président, qui se connoît en style d'Edits, m'a dit que s'il n'avoit pas fait la proposition que nous prissions le titre de Princes du Sang, c'est que cela étoit naturel, nécessaire & incontestable : il ne vous en restera aucun doute, lorsque vous aurez employé une minute à la lecture de ce Mémoire, qui vous parut si beau, avant que d'avoir sa dernière main.



L E T T R E X X X V.

DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

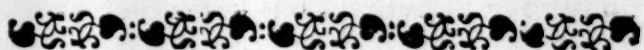
Ce 29 Juillet 1714.

SI je m'abandonnois à toute ma joie, je partirois, Madame, dans le moment pour aller embrasser les genoux du Roi, & pour vous embrasser vous-même. Je connois dans toute son étendue la grace prodigieuse que ce grand Prince daigne

D d ij

répandre sur ma famille. Je n'ignore pas ; Madame , combien votre tendresse pour M. le Duc du Maine & pour mes enfans y a contribué. Aussi apprendront-ils bientôt de ma bouche à partager entre vous & moi toute la tendresse , toute la reconnoissance & tout le respect qu'on doit à sa propre mere. Je vous en porte la parole pour eux , & je sçai qu'ils la tiendront. Ils n'auront , pour remplir tous leurs devoirs à votre égard , qu'à se conformer à ma conduite & à étudier mes sentimens. Achevez , Madame , achevez votre ouvrage. Exprimez , comme vous sçavez faire , à ce Roi aussi bon que grand , à quel point je suis pénétrée de ses bontés. Et puisque M. le Duc du Maine juge à propos que je modere mon empressement pour ne point donner d'embarras à Marly , dites-lui , s'il vous plaît , tout ce que la plus vive & la plus respectueuse reconnoissance peut mettre dans la bouche d'une mere tendre , sensible & comblée. Vous parlerez bien mieux que moi , Madame , & d'ailleurs vous parlerez en votre nom & au mien , puisqu'en effet ma famille est la vôtre , & doit partager entre vous & moi les obligations que les enfans doivent remplir à l'égard de leurs parens , & désormais je pourrai les produire hardiment sans être embarrassée. Ah ! Madame , que le Roi peut faire de grands miracles ! Que votre intercession est puissante auprès de lui ! & que vous êtes

A MAD. DE MAINTENON. 317
une bonne amie ! Mais pourquoi me défendre un remerciement en forme ? Pourquoi vouloir que j'aye secrètement le cœur rempli de sentimens qu'il m'est impossible de taire ?



L E T T R E X X X V I .

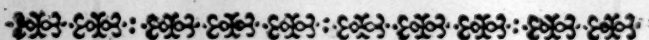
D E M. L E D U C D U M A I N E .

Versailles, ce 12 Août 1714.

LE Roi m'a ordonné , Madame , de lui donner aujourd'hui par vous quelques notions des idées de Madame la Princesse sur le rang de ses petites filles. Vous aurez , s'il vous plaît , la bonté de lui dire que je l'ai fait pressentir par M. le Marquis de Lassay , & que je m'étois si peu trompé dans mes conjectures , que Madame la Princesse , au moins jusqu'à présent , persiste à vouloir faire expliquer Sa Majesté. Je n'oserois dire combien cela est de tout point extraordinaire : le Roi le sçait mieux que moi , & le témoignera. Je ne doute pas même que cette bizarre chicane ne fasse qu'il ne reconnoisse de plus en plus combien ce qu'il a bien voulu déclarer en notre faveur étoit nécessaire , & qu'il ne se félicite doublement de ce qu'il a fait. Il y a eu , à ce qu'il m'est revenu , un peu de vivacité entre Madame la Princesse & Ma-

dame la Duchesse du Maine , sans que pourtant cette dernière soit sortie des bornes du respect : elle n'a appuyé que sur ce qui la regarde personnellement : cependant la mauvaise humeur pourra en faire un sujet de plaintes. Vous jugez bien , Madame , que cette Lettre , que je n'ose faire plus longue , est autant pour le Roi que pour vous.

P. S. C'est ainsi qu'on désire l'union.



LETTRE XXXVII.

Versailles , ce 13 Août 1714.

JE m'estime trop heureux , Madame , d'avoir fait de moi-même ce que vous m'auriez conseillé : je vous assure qu'outre le plaisir de faire effectivement un bien, j'ai été ravi de sauver ou d'adoucir au Roi une petite peine. Mais je ne sçaurois l'exempter tout-à-fait de dire que nous n'en avons pas imposé dans l'explication de ses volontés. Vous serez peut-être assez étonnée de sçavoir , Madame , que je n'ai encore reçu que de bouche des complimens de M. le Maréchal de Villeroi : cela répond assez à la manière dont il reçut l'année , *avec le mot , visant à ceci* , que vous fûtes si fâchée que Sa Majesté lui eût lâché : mais il ne faut pas y prendre garde , quoique de pareilles choses ne laissent pas

d'instruire. On marche avec une grande sécurité, Madame, quand on est soutenu par vos avis. Madame la Princesse de Conti voudroit fort avoir en main contre son fils une Lettre de cachet, dont elle pût faire usage quand elle le jugeroit à propos, ou bien une Lettre du Roi, portant ordre au Prince d'obéir à sa mere. C'est pour s'accréditer dans sa famille, où elle est presque comptée pour rien.

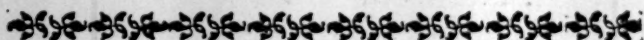


L E T T R E X X X V I I I .

Verfailles, ce 14 Août 1714.

DEPUIS le Billet que j'eus l'honneur de vous écrire hier, Madame, & auquel je crois que vous trouvâtes quelques obscurités, parce que vous ignoriez ce qui avoit précédé, M. le Marquis de Lassay, à ce qu'il m'a dit, a tant remontré à Madame la Princesse que la représentation qu'elle projettoit n'étoit point convenable, qu'enfin on l'assura (comme en effet il fut exécuté le soir) que Mademoiselle de Charolois iroit chez le Roi, & n'entreroit qu'après Madame la Duchesse du Maine: que si l'on parloit au Roi, ce ne seroit point d'une façon embarrassante: que le propos seroit seulement tourné sur les inquiétudes qu'on auroit par rapport aux filles de M. le Duc

320 LETTRES DU DUC DU MAINE
d'Orleans, à qui l'on suppose toujours
des idées de distinction. Ainsi la scène ne
sera point importune au Roi ; & sans se
peiner le moins du monde, il pourra
dire, qu'il ne sçauroit y avoir le moin-
dre doute sur la préséance de Madame la
Duchesse du Maine : ce discours même,
Madame, sera d'autant meilleur, que
Madame la Duchesse a dit à mon frere,
cité comme témoin de la maniere dont
Sa Majesté pensoit : *Une chose ne vaut gué-
res, si elle ne vaut la peine d'être répétée.*
Voilà le détail duquel le Roi me marqua
hier avoir curiosité, par un mot qu'il me
dit en passant. Madame la Duchesse du
Maine est charmée de vous, & ressent
bien vivement toutes vos amitiés. Que
vous sçavez vous faire aimer !



LET TRE XXXIX.

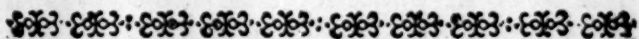
DE MAD. LA DUCHESSE DU MAINE.

Ce 2 Septembre 1715.

Vous avez, Madame, aussi-bien que
M. le Duc du Maine, & moi, une
cruelle distinction dans la perte affreuse
que vient de faire la France. Nous ne
pouvons attendre de consolation que de
la part de Dieu qui nous a frappés. Si je
croyois, Madame, que vous approuvas-

A MAD. DE MAINTENON. 321

ſiez que j'allaiſſe mêler mes larmes avec les vôtres , je prendrois cette occaſion pour vous renouveler les aſſurances de la vive reconnoiſſance que nous vous devons , auſſi-bien que nos enfans , pour toutes les graces que vous leur avez tant de fois attirées. A toutes celles-là , Madame , je vous conjure inſtamment d'en ajouter encore une : c'eſt de prier dans votre ſainte ſolitude pour vos amis expoſés aux orages du monde , & d'être , ſ'il vous plaît , bien perſuadée qu'on ne peut honorer une mere plus que vous honorera tout le reſte de ſa vie LOUISE-BENEDICTE DE BOURBON.



L E T T R E X L.

DE M. LE DUC DU MAINE.

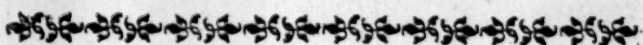
Versailles , ce 8 Septembre 1715.

LE premier Billet , Madame , que j'ai reçu ce matin de Mademoiſelle d'Aumale a ſupprimé mon voyage à Saint-Cyr : car , pour achever de me tuer , il ne me reſteroit plus qu'à vous cauſer le moindre ſurcroît de mal. A la vérité , j'étois réſolu de ne vous rien dire dans ma viſite. Mais je me flattois , après avoir pleuré huit jours , de ſoutenir devant vous une mine auſſi ferme , que

322 LETTRES DU DUC DU MAINE

vous me l'avez vûe dans la plus touchante & la plus cruelle conjoncture de ma vie. Dans le second Billet, vous joignez des circonstances à votre permission qui la rejettent bien loin. Nous sommes tombés des nues, Madame, dans un monde nouveau, ou pour mieux dire, dans un cahos. Après le Héros Chrétien qui est le sujet de nos larmes, je trouve que vous êtes la plus heureuse personne que je connoisse de pouvoir donner un libre cours à votre douleur aux pieds d'un Dieu qui en peut être l'unique Consolateur. Vous n'avez à craindre d'importunités, que de ceux qui vous tiennent par le cœur : l'intérêt ne vous viendra plus accabler, & l'ingratitude, ce vice propre au Courtisan, vous garantira de tous ceux qui vous ont obligation, dont le nombre égaleroit celui des grains de fable de la mer. Je voulois vous mener mon fils, & je ne vous aurois nommé que Madame d'Orleans & Madame du Maine, très-fâchées toutes les deux de n'être pas en état de vous voir.





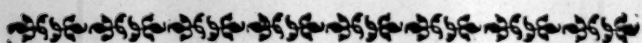
LETTRE XLI.

DE M. DE VALINCOUR.

Ce 4 Septembre 1715.

JE sens , Madame , comme je dois , les marques de bonté que j'ai reçues de vous : je ne les oublierai de ma vie. Trouvez bon que je vous en marque ma reconnoissance , en la maniere que je le puis , c'est-à-dire , en prenant part à votre douleur , quoique je sois accablé de la mienne. N'étant plus à portée de recevoir des marques de votre protection , je dois passer le reste de ma vie à me souvenir de celles que j'en ai reçues. Vous avez eu deux fois la bonté d'empêcher auprès du Roi ma ruine totale , qui m'étoit préparée par le même homme : une fois pour avoir trop soutenu contre lui les intérêts du Prince à qui je suis attaché ; & une autre fois , parce qu'il crut faire sa cour en m'accusant d'être Janséniste , quoiqu'il fût assuré du contraire. J'étois perdu sans vous , & je ne dois jamais l'oublier : & cela tient plus de place dans mon cœur , que tout le bien que vous auriez pû me faire.





L E T T R E X L I I.

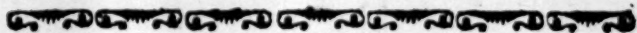
DE M. LE DUC DU MAINE.

A Paris, ce 21 Septembre 1716.

Nous sommes, Madame, dans des tranfes continuelles, fur la fanté du Roi, au milieu de toutes les maladies dont on se trouve environné. Comment prendre quelque chose fur foi dans une occasion de cette importance? On tremble des suites que pourroit avoir une transplantation. Nous prenons toutes les précautions possibles contre les communications suspectes, & nous nous abandonnons du reste avec soumission à la Providence. Le Régent les a poussées plus loin que personne, en défendant à ceux qui approchent Sa Majesté toutes visites au Palais-Royal. Il s'est interdit à lui-même les Thuilleries, quoiqu'il ne voye point son fils: cette petite-vérole de M. le Duc de Chartres, qui va pourtant à merveille, & qui n'est, Dieu merci, accompagnée d'aucun accident, nous est venue bien mal-à-propos: elle me sépare de M. le Duc d'Orleans, qu'il est bon de tenir de près, sur-tout dans un tems de erise, où il y va du tout pour nous. Notre confiance est donc dans le Seigneur, qui fait souvent résulter le bien de ce que les

A MAD. DE MAINTENON. 325

hommes croyent un mal. Nous sommes charmés de Madame de Villette : & comme c'est à vous que nous la devons , il est bien juste de vous en informer , l'ingratitude n'ayant jamais été notre partage.



LETTRE XLIII.

DE MAD. LA DUCHESSE DU MAINE.

Paris , le 6 Mai 1717.

QUOIQUE je connoisse votre indifférence , Madame , sur la plûpart des choses du monde , je crois pourtant que le Mariage de Mademoiselle de Noailles est une de celles où un compliment peut être mieux placé. Le mérite du Prince Charles est , je vous assure , aussi estimable que sa naissance , & il conserve , pour la mémoire du feu Roi , une vénération qui doit lui rendre un bon office auprès de vous. Occupée d'une affaire qui doit décider de l'état de ma famille , inquiète avec raison sur le voyage de Hongrie , pénétrée de mille chagrins divers , je retrouve ma vivacité ordinaire pour prendre part à votre joye. Je vous demande la continuation de votre amitié , & quelque part en vos prieres , qui ne peuvent qu'être exaucées par ce grand Dieu , que vous servez

326 LETTRES DU DUC DU MAINE, &c.
si bien. M. le Duc a recommencé à faire
des siennes, c'est-à-dire, à tenir de mau-
vais discours qui importunent, mais qui
n'effrayent point.

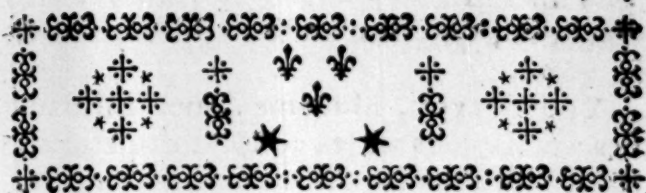
LET T R E X L I V.

DE MAD. LA DUCHESSE DU MAINE,

A M. LE DUC DE VENDOME.

1710.

S'IL m'étoit aussi facile de faire une
belle Lettre qu'il vous est aisé de réta-
blir les Rois, que d'heureuses pensées je
vous enverrois sur la grande nouvelle
que nous apprenons de Villa-Viciosa ?
Mais il s'en faut bien que je n'aye une
facilité si rare : & il vous est plus aisé de
gagner une bataille, qu'à moi d'écrire un
trait d'esprit. Je me souviens d'ailleurs
fort à propos du Proverbe : *A grands Sei-
gneurs, peu de paroles.* Les plus grands
de tous les Seigneurs, selon moi, sont
les vrais Héros. Ainsi je dois vous dire
plus laconiquement qu'à personne, que
vous êtes l'homme de l'univers le plus
comblé de gloire, le plus aimable, le
plus aimé de tous les honnêtes gens &
de votre famille ; que de tous ceux
qui la composent, je suis celle qui vous
aime le plus, & qu'en vous préférant à
tout, je ne crois faire que mon devoir,



LETTRES

DE DIVERSES DAMES;

A M^{ME} DE MAINTENON.

LETTRE I

DE MAD. LA DUCHESSE DE MANTOUE.


 OMME je me flatte, Madame,
 que vous me conservez tou-
 jours quelque part dans votre
 précieux souvenir, & que vous
 avez encore pour moi les mê-
 mes bontés, dont vous m'avez honorée
 dès mon enfance, j'ose vous ouvrir mon
 cœur dans le dernier secret sur l'état où je
 me trouve, & sur le parti que mes mal-
 heurs me réduisent à prendre pour ma fu-
 reté. Je vous supplie de rendre compte au
 Roi de ce que je vais avoir l'honneur de
 vous dire : je ne puis être content de ma

conduite, qu'elle n'ait son approbation & la vôtre.

Vous sçavez, Madame, mes infortunes : mais vous ne les connoissez pas dans toute leur étendue. Je ne sçai si, sans les avoir éprouvées, il est possible de les imaginer : & j'ai de la peine moi-même à croire ce que je vois de l'excès de la mauvaise volonté de M. le Duc de Mantoue à mon égard. Elle est si terrible, que j'en dois tout craindre sans exception. Sa conduite a coûté la vie à la feue Duchesse, après trente-trois ans de patience, sans qu'une vertu & un mérite admirés de tout le monde y ayent rien pû changer : & si elle a duré si long-tems, mille raisons combattoient pour elle, qui ne sont pas pour moi. Elle étoit Italienne : elle étoit entrée dans les affaires avec utilité pour lui : grace dont il ne m'a pas cru digne : elle étoit attaquée d'un mal, qui faisoit attendre une fin plus prompte qu'elle n'a été, & elle avoit de grands biens à léguer. Non-seulement il a continué avec moi les mauvais procédés commencés avec elle : mais il a donné en des énormités si affreuses, qu'il n'est pas permis d'en faire le détail. C'est peu d'avoir manqué à toutes les paroles qu'il m'avoit données sur son changement de vie, & à toutes les conventions de mon Contrat de Mariage : il y a presque autant de tems, qu'il y en a que je suis mariée, que je ne reçois de lui

lui que des marques d'éloignement, de haine, de mépris, de mauvaise volonté, sans compter celles des gens indignes qui l'obsèdent, & qui se disputeroient à l'en-
 vil l'honneur de le débarrasser d'une femme qui l'incommode, & pour laquelle il n'a que de l'aversion. C'est ce qui me fait prendre la résolution d'essayer par tous moyens de me retirer dans un Couvent en Lorraine, pour n'être point à charge à Sa Majesté, pour ne lui faire aucun embarras, sçachant, à n'en pouvoir douter, que par-dessus toutes les différentes sortes d'oppressions dont M. le Duc de Mantoue me menace, son dessein est, aussitôt qu'il sera à Venise, de me mettre dans un Couvent à Padoue, où je serai en danger de finir tous mes malheurs par tous les différens attentats, qu'il est apparent, qu'on pourroit faire sur ma réputation & sur ma vie.

J'ose vous dire, Madame, que ma seule consolation est d'avoir tâché de rendre ma conduite si irrépréhensible, que lui-même ne me trouve d'autre défaut que celui d'être sa femme, d'être François, d'être trop applaudie & compatiée de tout le monde, quoique je ne parle qu'à Dieu de mes malheurs, & que je les dissimule à tout ce qui n'y peut remédier.

J'avois fort résolu, Madame, de pousser la patience jusqu'à la fin : mais je me vois non-seulement inutile aux intérêts

du Roi, mais plutôt regardée comme suspecte, dès qu'il s'agit de quelque chose qui y a rapport : de plus, il n'est point question de succession, ni de retour vers Dieu, ni vers moi, puisqu'il craint également l'un & l'autre, & qu'il n'en reste plus le moindre espoir dans tous ceux qui le connoissent mieux, & qui sont plus capables de juger de ses discours & de ses sentimens. M. & Madame la Princesse de Vaudemont sont témoins de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, Madame. J'espère que quelque violent que soit mon état, & la résolution que je dois exécuter hardie, la même Providence qui m'a conduite ici malgré mes pressentimens & mes répugnances, m'étant sacrifiée comme une victime à l'obéissance de mes parens, cette même Providence, dis-je, m'aidera à m'en tirer, de maniere à être plainte, sans être condamnée. J'espère encore de la bonté du Roi & de la vôtre, Madame, tout le secret que requiert une affaire aussi délicate. Que personne, au nom de Dieu, ne la puisse pénétrer, pas même Madame ma mere, puisque ne sachant ni le tems ni la maniere dont je pourrai exécuter mon projet, le moindre soupçon pourroit me coûter la vie, qui sera, je vous assure, Madame, toute remplie de la tendre vénération, & du parfait attachement que j'ai toujours eu pour vous, &c.

P. S. Monsieur de Pompadour, qui aura l'honneur de vous rendre cette Lettre, Madame, se chargera de m'envoyer votre réponse, si vous voulez bien la lui donner, sans lui rien dire de cette affaire, dont il n'est point informé. Qu'elle soit prompte, je vous en conjure, Madame, car un jour de retardement seroit très-préjudiciable.

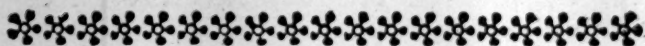


L E T T R E I I.

DE M. LA MARQUISE DE LA VALLIERE.

QUELLE ressource, Madame, je trouve toujours en vos bontés ! J'en croirai donc toujours être comblée, & je verrai toujours qu'elles ne sont pas encore épuisées pour moi ! La Lettre dont il vous a plu m'honorer, a calmé sur le champ les nouvelles agitations de mon cœur affligé : un mot de vous suffit pour rassurer : les propos de M. d'Antin n'en demandoient pas moins. Je ne sçai quel a été son projet, car on n'aime guères à affliger des malheureux : mais sitôt qu'il m'eut dit que le Roi doutoit de mon extrême attachement pour sa personne, il sentit quels progrès ces idées faisoient dans un cœur trop apprivoisé à la douleur & ébranlé par un pareil reproche. J'eus donc recours à vous sur le champ, Madame, & vous

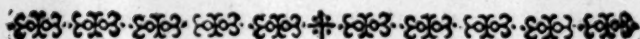
332 LETTRES DE DIVERSES DAMES
avez daigné me consoler : je n'ai pû me
refuser de vous en faire mes très-humbles
remercimens , en attendant que je les
puisse faire moi-même à Fontainebleau ,
où vous me conseillez de me retrancher :
avec quelle impatience j'attendrai ce mo-
ment !



LETTRE III.

DE M. LA PRINCESSE DE MONTAUBAN.

Vous avez , Madame , les airs les plus
gracieux pour moi : hier vous me
saluâtes : aujourd'hui vous m'avez trou-
vée à votre passage , & vous avez souri.
C'est donc vous qui me donnez toute la
confiance que le respect peut permettre ,
de vous dire ma triste situation. J'ai vû
avec douleur donner l'Abbaye de Mau-
buisson à un sujet qui me paroissoit
n'avoir rien de préférable à ma fille , si ce
n'est une étoile plus heureuse. Je serai
contente de la mienne , si vous avez assez
de bonté pour moi pour me consoler un
peu en me menant à Marly ce voyage :
en voilà trois de suite de passés , sans
que le Roi y ait mené la triste Princesse
DE MONTAUBAN.



L E T T R E I V.

DE MAD. DE MONTMORENCI.

MADAME, je vous demande très-humblement pardon, si je prends la liberté de m'adresser à vous-même pour vous supplier de m'accorder votre protection auprès du Roi, pour me dégager de la place dont Sa Majesté m'a honorée auprès de Madame la Duchesse. Je suis totalement dépourvue des qualités nécessaires pour vivre à la Cour : je ne sçai ni tromper, ni trahir, ni prévenir les cabales, ni en imaginer, ni me faire valoir par de faux empressements, ni m'assujettir aux caprices d'autrui. J'ai donc trop de raison, pour y être avec agrément : mais je n'ai pas assez de vertu, pour y soutenir la persécution que des personnes que je n'ai jamais offensées m'y ont suscitée. Je ne puis m'y sçavoir déchirée par les discours publics, sans en prendre un chagrin assez violent pour altérer tout-à-fait ma santé, qui naturellement est très-mauvaise, & point du tout propre au tracas & à l'agitation de ce Pays-ci. Je sçai, Madame, la compassion que vous avez des personnes affligées, & j'ai même eu lieu de croire que vous avez eu pitié de ma situation. Je

334 LETTRES DE DIVERSES DAMES
prie le Seigneur qu'il soit votre récompense, & qu'il prolonge vos jours à proportion du soin que vous prenez de rendre ceux des autres agréables ou tranquilles ! Les miens ne le peuvent être, qu'en les passant dans le secret de ma maison, pour y gouverner moi-même des enfans destinés par leur naissance à servir Sa Majesté. J'espère, Madame, que vous ne me refuserez pas de me protéger dans cette occasion, &c.

P. S. Je m'estime fort heureuse de la prévention favorable, où M. le Curé de Saint Sulpice m'a dit que vous étiez pour moi.



L E T T R E V.

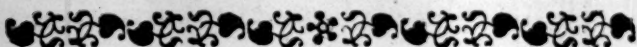
DE MADAME DE SURVILLE.

Paris, ce 17 Mai 1715.

MONSIEUR de Surville est si pénétré de vos bontés, Madame, & si touché de la compassion que vous lui avez parû accorder à ses malheurs, que je ne puis m'empêcher de vous en faire mes très-humbles remercimens. C'est une œuvre digne de votre piété, que de nous tirer de l'état affreux où nous sommes. Vous sçavez que nous n'étions pas nés pour craindre de mourir de faim : c'est cepen-

dant l'état où nous sommes réduits, ayant mangé le peu que nous avons, & demeurans chargés de six enfans : il ne nous reste, Madame, d'autre ressource que l'honneur de votre protection : si vous nous la refusez, je ne sçai ce que nous pourrons devenir. Daignez l'accorder à M. de Surville pour la Lieutenance-Générale de Franche-Comté : c'est du pain précisément qu'il demande pour lui & pour sa famille, qui, sans quelque secours, risque tous les jours d'en manquer : il a fait de son mieux pour en mériter par trente-deux ans de service, par plusieurs blessures, & par beaucoup de zèle pour le service de Sa Majesté. C'est, Madame, tout ce qui peut parler pour lui : si vous avez assez de charité pour vouloir bien vous y joindre, j'espère que ce ne sera pas inutilement. Je ne vous parle point de moi, Madame, n'ayant l'honneur d'être connue de vous que par mes infortunes : mais j'ose vous faire souvenir du nom que je porte, des bontés dont vous avez toujours honoré ma famille, & du respect infini que mon pere (*le Maréchal de Humieres*) a toujours eu pour vous, &c.





L E T T R E V I.

DE M. LA MARÉCHALE DE LA FERTÉ,

Paris, ce 17 Mai 1707.

JE n'ai osé, Madame, écrire au Roi, pour lui représenter mes malheurs. J'irois cependant implorer sa bonté, si de continuelles infirmités me le permettoient. Trouvez bon, Madame, que ce soit à vous que je m'adresse : je connois votre compassion & votre charité pour les malheureux, & certainement vous ne sçauriez l'exercer envers personne qui le soit plus que moi. J'ai eu l'honneur plusieurs fois de vous en instruire : vous m'avez fait celui d'en paroître touchée, & par-là mes peines se sont fort adoucies. Cependant aujourd'hui, je me trouve plus accablée que jamais : mon revenu est très-médiocre & fort mal payé : je n'ai pas été assez heureuse pour obtenir une pension du Roi : je me suis soumise là-dessus aux ordres de la Providence, comptant qu'en me retranchant toutes superfluités, j'aurois de quoi passer le reste de ma vie en paix & en repos : vains projets : une foule de créanciers, que je n'attendois pas, font saisir mon petit revenu, & me coupent le chemin des vivres ; c'est ce qui m'oblige

enfin

enfin à présenter une Requête au Roi, pour obtenir un Arrêt de surséance durant deux ans, comme l'unique moyen de me tirer de l'oppression où je suis : sans cela, je me vois réduite à demander l'aumône : prenez-y garde, Madame : car ce fera peut-être à vous la première.

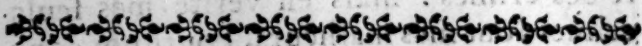
LETTRE VII.

DE MAD. LA COMTESSE DE SOISSONS.

Coni, ce 12 Août 1707.

MADAME, j'espère que vous vous laisserez enfin fléchir à ma très-humble prière. Je suis sujette du Roi : je n'ai rien fait qui démente cette qualité : j'ai eu des ennemis, ces ennemis m'ont imputé des crimes : mais en vérité mes seuls crimes sont mes malheurs. Pourquoi donc ne voudriez-vous pas finir mon exil ? Vous êtes remplie de bonté & de générosité, & votre pitié vous rend attentive à obéir à celui qui ordonne d'avoir soin des veuves & des orphelins. Ma fille & moi sommes de ce malheureux nombre. Protégez-nous, Madame : & rendez-nous les bonnes grâces du Roi : vous sçavez qui nous les avez ravies (*Madame de Montespan.*) Nous ne sommes pas libres de sortir de ce pays-ci : mais le desir de me rendre dans mon heu-

reuse patrie, m'en fera trouver les moyens, si Sa Majesté veut bien donner des ordres à ses Généraux sur les frontieres, de nous donner les secours dont nous aurons besoin. Je prends la liberté de vous dire, Madame, qu'un secret inviolable nous est nécessaire pour ne nous rendre pas, ma fille & moi, les plus malheureuses personnes du monde: si l'on avoit la moindre connoissance de notre dessein dans cette Cour, on nous mettroit hors d'état de l'exécuter: ce qui seroit un malheur pour moi plus grand que la mort. Je mets la destinée d'une innocente Princesse & d'une malheureuse femme entre les mains d'une Dame qui a toutes les qualités d'une Souveraine. Ayez donc pitié de nous, je vous en prie. Je suis avec un respect & une vénération, qui durera autant que ma vie, &c.



L E T T R E V I I I.

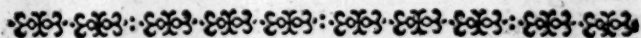
DE MAD. LA PRINCESSE DE VELDENS.

Ce 6 Décembre.

MADAME, le 3 de ce mois M. l'Abbé de Brisacier m'a envoyé les cinquante louis d'or que vous avez eu la bonté de lui faire tenir pour mon soulagement: je vous en rends mille très-hum-

bles graces. En même tems il a accompagné ce bienfait d'une assurance de votre compassion pour mon triste état : cela me donne une espérance certaine que ma grande misere cessera. Mais M. l'Abbé de Brifacier m'afflige très-fort , quand il me défend de votre part de paroître sous vos yeux. Considérez , Madame , qu'il y a douze ans que je suis privée de cette consolation. Au nom de Dieu , ne me la refusez pas pour toujours : j'en mourrois par le desir ardent que j'ai de vous faire ma cour , &c.

P. S. Dans le moment , Madame , que j'allois fermer ce paquet , M. Manseau est entré , & m'a donné de plus les trente louis dont vous me gratifiez. Je ne puis , Madame , par mes expressions , vous marquer la sensible gratitude de mon cœur pour la continuation de toutes vos bontés. Je prie le Seigneur avec tant de ferveur pour votre conservation , que j'espère qu'il m'exaucera.



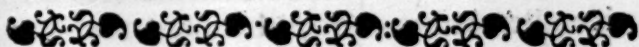
LETTRE IX.

DE MAD. LA DUCHESSE DE MANTOUE.

LA déference que je dois à vos conseils, Madame , m'a fait suivre , à l'occasion de mon affaire avec M. & Madame de Montbazon , celui que vous m'avez fait

l'honneur de me donner dans les commencemens que je suis venue d'Italie, de m'adresser à M. le Marquis de Torcy pour faire sçavoir au Roi tout ce que j'aurois à lui dire. Je me suis donc servi, Madame, du canal du Ministre pour obtenir de Sa Majesté une prompte justice. Indépendamment de mon rang qui me devoit faire compter sur une satisfaction qui en fût digne, Sa Majesté me la fit espérer par M. de Torcy qu'elle daigna m'envoyer le lendemain de ce qui s'étoit passé. Elle a été suspendue jusqu'à présent, à ce que je sçai, parce que M. & Madame de Montbazon, soutenus de leur Maison, ont imposé à la vérité, de maniere que le Roi ne l'a plus connue. J'ose vous dire, Madame, que Madame la Duchesse d'Elbœuf & moi l'avions écrite exactement à M. de Torcy : mais, par une fatalité qui m'est annexée, elle a été mise en masque ; de façon que Madame ma mere, quoique mourante d'un grand rhumatisme, a été obligée de l'aller débrouiller aujourd'hui à Versailles avec le Ministre, à qui elle a conté le fait, dont elle a été témoin. J'ai fait demander au Roi une audience, dans laquelle, sans manquer à la soumission ni au profond respect que je dois à Sa Majesté, j'espère en obtenir une justice que je puis dire mériter de toutes manieres. Je ne puis plus dissimuler un procédé qui blesseroit toute Souveraine qui n'auroit

pas perdu ses Etats , comme moi , pour le service du Roi. Je me flatte , Madame , que cette considération méritera celle de Sa Majesté & la vôtre , qui peut seule me dépiquer : mettez le comble à tout ce que je vous dois , en ne doutant jamais de la rendre vénération avec laquelle je vous honore , &c. Cette affaire-ci est un coup de partie.



L E T T R E X.

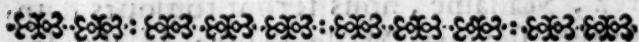
DE MAD. LA COMTESSE DE LA MOTHE.

MADAME , pénétrée de douleur , réduite dans le plus cruel état qu'on puisse imaginer , j'ai encore recours à vos bontés : personne n'en eut jamais plus de besoin , & personne n'y eut plus de confiance.

Les ennemis de M. le Comte de la Mothe l'accablent , & profitent de son silence pour lui trouver des torts qu'il n'eut jamais. Il est puni sans être entendu , & après quarante-cinq ans de service , avec l'approbation des troupes & avec tout le désintéressement possible , il va paroître deshonoré. Ah ! Madame , vous êtes trop juste pour n'être pas touchée de son état : vous ne l'abandonnerez point. Nous comptons pour rien le dérangement de nos affaires & la perte d'une fortune : ces sortes

de malheurs ne me porteroient pas à vous importuner : mais puis-je me taire quand il s'agit de la réputation , de la gloire ? M. de la Mothe ignore toute l'horreur de sa situation : mais il faudra bien qu'il l'apprenne : il n'a pû prévoir ce coup : il l'apprendra : je crains qu'il n'en soit accablé. Le Roi est trop bon & trop équitable, pour refuser d'entendre un homme qui n'a jamais été occupé que du bien de son service. Permettez-moi, Madame, de vous rappeler qu'on cherchoit à lui trouver des torts dans le tems même qu'on n'en avoit aucun prétexte ; ses ennemis ont profité de celui-ci pour le perdre : mais, Madame, si vous voulez vous faire rendre compte par M. le Maréchal de Boufflers, vous démêlerez aisément d'où peut partir ce déchaînement. Il est trop vrai, pour vous cacher que ses troupes sont étonnées & affligées de la punition d'un homme qu'elles ont toujours vû avec plaisir, & à qui elles ne connoissent ni fautes ni défauts : le témoignage des troupes ne peut plus être un sujet de consolation pour M. le Comte de la Mothe : uniquement occupé de mériter l'estime du Roi, il ne peut être content qu'il n'en tienne sa justification ; c'est la grâce que je vous demande à deux genoux, à vous, Madame, qui sçavez ce que c'est que la pitié & l'honneur.





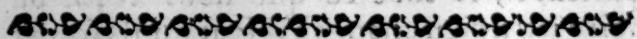
L E T T R E X I.

DE M. LA PRINCESSE DE VAUDEMONT.

LES bontés précieuses dont vous m'honorez, Madame, m'autorisent à vous supplier très-humblement de faire souvenir le Roi & Madame la Duchesse de Bourgogne, que c'est dans toute l'étendue de mes anciens respects, que je suis ravie de la bénédiction que le Ciel vient de leur accorder par la naissance d'un Duc de Bretagne. Les premiers transports de notre joie nous firent oublier nos infortunes : ma vivacité ne cédoit en rien à celle de Madame la Duchesse de Mantoue : c'est tout dire. Nous sommes ici les tristes & inutiles témoins de ses malheurs, qui passent l'imagination. Notre présence, notre patience, & tout ce que nous avons pu faire n'y a rien changé : il faut qu'ils soient irrémédiables : sa conduite est au-dessus de tout reproche : elle surpasse tout ce qu'on pourroit attendre de la sagesse & de la piété la plus consommée : ses peines sont l'unique distraction, qui ne me laisse pas le tems de réfléchir aux extrémités où nous nous trouvons : mais avec de droites intentions & la confiance en celui qui peut tout, rien ne peut accabler. Les préventions obligeantes dont vous nous hono-

rez , Madame , nous feront toujours d'un grand secours. M. le Prince de Vaudemont m'ordonne de vous en témoigner sa respectueuse reconnoissance : il voudroit avoir la capacité d'un Ange , pour l'appliquer sans relâche au service des Monarques , pour lesquels son zèle passionné est au-delà ce qu'on en peut imaginer : il travaille de même : sa santé fournit à tout. Fasse le Seigneur que ce rayon de bonheur que nous venons de voir tomber sur la Famille Royale , passe jusqu'à nous , & qu'il puisse tirer tout le fruit possible de ses travaux pour le service du Roi ! Après cela il ne me reste , Madame , à désirer que la conservation de leurs augustes Personnes , & des bontés de celle du monde que j'admire & respecte le plus. Que ne voudrois-je pas faire , Madame , pour que vous daigniez reconnoître à cette expression

BÉATRIX DE LORRAINE !



L E T T R E X I I.

DE MAD. LA DUCHESSE DE LAUSUN*.

SI vous n'étiez pas aussi charitable que vous l'êtes , Madame , je ne prendrois pas la liberté de vous importuner. Ma-

* N. de Lorge , mariée en 1695 au Duc de Lausun.

Madame la Dauphine me donnoit tous les ans une quête pour le Couvent des Ursulines de Thiers en Auvergne : il y a six ans que ces soixante filles furent obligées de sortir de leur Couvent , parce qu'elles n'avoient pas de quoi vivre : ce fut par l'autorité de M. de Clermont , qui est leur Evêque. Quelques - unes se retirèrent à Paris , & s'adressèrent à moi. Je les dispersai dans des Couvens de leur Ordre. En les examinant , j'ai connu la nécessité de les rétablir , parce que j'ai vû les grands biens qu'elles procurent en instruisant la jeunesse , dans un pays qui fourmille encore de Religioneux. Je les ai obligées d'y retourner , & les ai entretenues des charités que je leur ai procurées. Les Intendans ont pris connoissance de leurs affaires : & si M. le Bouc y fût demeuré plus long-tems , il les auroit raccommo- dées par ses soins. Je vous fais tous ces détails , Madame , pour vous marquer que je ne vous en impose point par entêtement pour une bonne œuvre. Je sçai que vous les voulez bien placer , & que vous êtes accablée de misérables : c'est votre vertu qui vous les attire. Oserai-je vous demander la quête de la Toussaint , ou celle de Noël ? Une bonne réponse , en attendant mieux , leur fera trouver du pain à crédit. Pardon , Madame , de mon importunité : c'est vous faire sa cour , que de vous proposer un bien à faire. Vous m'accordez rarement

l'honneur de vous voir : cependant de toutes les personnes qui vous approchent , il n'en est point qui vous soit plus respectueusement attachée.



L E T T R E X I I I .

DE MAD. LA DUCHESSE DE MANTOUE.

Vincennes , ce 23 Mai 1709.

J'OSE me flatter , Madame , que vous daignerez m'honorer de vos avis , sans lesquels je serois fort à plaindre. Je suis jeune , par conséquent sans expérience : je ferai des fautes , & elles seront remarquées : j'ai donc besoin d'être conduite. J'ai recours à l'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me témoigner : & je vous supplie de m'avertir & de me redresser , si par un malheur que je ne prévois point , il m'arrive de faire quelque chose qui ne soit pas absolument du goût du Roi & du vôtre. Certainement je n'ai d'autres intentions que de prouver à Sa Majesté mon profond respect , & à vous , Madame , ma très-humble reconnoissance de vos bontés. Je crois encore que l'approbation du Public est fort à désirer pour une personne de mon âge : ainsi , Madame , je veux espérer que vous mettrez le comble à tout ce que je vous dois , en me donnant avis des torts

que je pourrois avoir à son égard , & en m'épargnant une partie des ridicules dont il plaira aux Causeurs de me charger. Pardonnez à la soumise confiance que j'ai en vous mes importunités , & mettez-les , s'il vous plaît , Madame , sur le compte de l'envie que j'ai de vous voir contente de ma conduite : mon zèle & mon attachement pour vous ne me permettront de repos , qu'autant que vous ne la désapprouverez pas , & que vous serez persuadée de la tendre vénération avec laquelle , &c.

L E T T R E X I V.

DE MAD. LA COMTESSE DE CONFLANS.

MA D A M E , votre Lettre a diminué tous mes maux : elle me promet les mêmes bontés dont vous m'avez toujours honorée. Voici ma situation. Je ne suis plus dans un Couvent : mes incommodités m'en ont fait sortir : j'ai pris une maison dans un air & une exposition propre à ma fanté : j'y languis depuis deux mois : le Roi ne me donne point de pension : je ne touche pas un sol de tout mon bien : il est saisi réellement. Il me faudroit un carosse & deux Domestiques : cela est du pur nécessaire , & je serois bien fâchée de vous rien demander au-delà : ma mort ne peut être éloignée : ainsi je ne vous serois pas long.

348 LETTRES DE DIVERSES DAMES
tems à charge. Si ce détail vous touche ,
je ne suis plus à plaindre. Je vous assure ,
Madame , que mon respect pour vous ne
finira qu'avec ma vie , & que ma vie finira
bientôt.

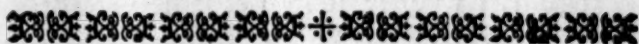
L E T T R E X V.

DE MAD. LA DUCHESSE DE S. PIERRE

Bayonne , ce 11 Mai 1709.

LA crainte , Madame , de vous impor-
tuner , & le peu d'événemens de notre
petite Cour, m'ont empêché de vous écrire
plutôt. Est-ce la peine de mettre la plume
à la main , pour vous dire que la Reine
promene deux fois par jour , & donne au
jeu tout le tems qu'elle ne donne pas à la
promenade , & que vous dire ce qui se fait
un jour , c'est vous dire ce qui se fait toute
l'année ? Vous sçavez , Madame , que l'é-
tiquette d'Espagne ne permet qu'à la seule
Camerera-major d'entrer dans le carosse
de la Reine : par la même étiquette il ne
m'est pas non plus permis d'être avec ses
Dames : ainsi , si je ne deviens pas bien rai-
sonnable , ce ne sera pas manque d'avoir
tout le tems de faire des réflexions.





LETTRE XVI.

DE MAD. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

Harcourt, ce 19 Août 1709.

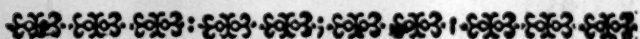
RIEN ne peut égaler, Madame, votre bonté & votre attention pour vos anciennes amies. Jamais vous n'en aurez une plus fidelle que moi. Vous m'avez fait un plaisir infini de me mander que l'on espéroit que la Citadelle de Tournai tiendrait jusqu'à la fin du mois au moins: cela empêchera, s'il plaît à Dieu, que les ennemis ne nous fassent tout le mal qu'ils voudroient: on m'avoit mandé que l'on parloit beaucoup de paix: mais vous ne m'en dites rien; cela m'en fait douter: je fais bien prier Dieu pour elle. Ma belle-fille est charmée de l'honneur que le Roi lui a fait de lui parler & de nommer mon nom: elle est bien persuadée que c'est à vous, Madame, qu'elle doit la reconnoissance de tous les agrémens qu'elle a eus. Je n'en doute point, & vous en remercie de tout mon cœur: elle me presse fort de m'en retourner, mais en vérité je craindrois infiniment de le faire contre l'ordre de Dieu, en abandonnant son œuvre dans l'état où sont les choses, outre que je n'ai point

d'argent. La vente de la Terre de Houarts, dont je vous ai parlé, a manqué dès que Monsieur de Chevreuse a sçu que j'avois pris des mesures pour ne point perdre mes droits des Lots & Vente. C'est une ressource pour subsister, qui est reculée, mais non pas perdue : cependant il faut faire vivre une Maison, & ne pas laisser tomber mon Hôpital, où j'ose dire que le bien se pratique, & où il y a quatre-vingt-dix personnes. Je comptois bien, Madame, vous informer de l'état des Bleds & Orges : j'avois espéré, il y a quinze jours, que cela prendroit un meilleur tour. Le boisseau de Bled qui étoit à treize livres étoit revenu à dix, le Seigle à sept livres, & les Orges à cinq livres, dont il y en a une quantité infinie. Le Public est persuadé que tout ne va pas à l'armée du Roi, mais aux ennemis : c'est peut-être un conte de bonne femme. On dit la même chose de la quantité de Bœufs qui passent : & l'on prétend qu'il y a beaucoup d'Huguenots dans tout ce côté-ci, qui enlèvent les Bleds, & qu'il y a bien des gros Marchands qui ont des Passe-ports des ennemis : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il y'en a quelques-uns qui sont fort à leur aise, & qui étoient fort gueux. Je m'en vais faire des épreuves que l'on m'a enseignées de Basse-Normandie, de Bouillies de Sarrafin. Nous aurons besoin de tous ces petits secours pour sou-

l'ager les misérables : je n'en manque point, Madame, & vous en êtes environnée : que vous souffrez ! & que je vous plains !

Je vous demande le secret pour ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire le dernier ordinaire. Les personnes qui m'ont parlé sont toutes prêtes de se nommer, & de donner leur Mémoire, si vous le jugez à propos, Madame. Il y a des Lettres des Messieurs de Bordeaux à ceux de Rouen, qui marquent qu'ils attendent leur bladier d'Intendant pour le bien recevoir. J'agis bien contre mon inclination dans cette occasion, ne songeant certainement point à me mêler de rien : mais mon attachement pour le Roi, & ma confiance en vous, Madame, me font passer par-dessus tout : il me semble qu'on ne sçauroit trop faire pour éviter ce qui peut aigrir les Peuples. Je suis dans une inquiétude, que je ne puis vous dire, du départ de M. de Boufflers : on croit ici que c'est pour une action : au nom de Dieu, Madame, ordonnez à Mademoiselle d'Aumale de m'en mander des nouvelles, & de la Citadelle de Tournai, qu'on disoit ici, qui étoit prise. Je finis en vous priant d'être bien persuadée, que jamais personne ne vous fera si fidèlement attachée, ni ne vous obéira plus régulièrement sur tout ce que vous trouverez bon que je fasse.

Je vous envoie, Madame, un saint François : souvenez-vous de le prier pour FRANÇOISE DE BRANCA.



L E T T R E X V I I.

DE MAD. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

Ce 4 Décembre 1709.

IL y a trop long-tems, Madame, que vous honorez notre Maison de vos bontés, pour n'être pas la premiere instruite du Mariage qui vient d'être conclu entre M. de Brancas & Mademoiselle de Moras *. M. le Duc de Brancas & ma sœur m'ont prié de vous en faire part, & de vous demander votre protection auprès du Roi, pour qu'il veuille bien permettre que M. le Duc de Brancas cède sa Duché en faveur de ce Mariage. Nous espérons que Mademoiselle de Moras mettra M. de Brancas en état de servir dignement le Roi, & de ne pas traîner, dans l'obscurité d'un campagnard, ou dans l'inutilité d'un Courtisan, un nom que vous avez failli porter, & que vous avez trouvé assez beau pour l'honorer de

* N. Fremyn de Moras, fille de M. de Moras, Président au Parlement de Metz, aujourd'hui Duchesse Douairiere de Brancas, & Dame d'Honneur de Madame la Dauphine.

Votre

votre estime. Je commencerai par vous dire, Madame, que sans aucune prévention, Mademoiselle de Moras est bien Demoiselle depuis plus de deux cens ans : un de ses ayeux étoit attaché à Messieurs de Guise, dès le tems que le fils de Claude de Lorraine eut l'honneur d'épouser Antoinette de Bourbon : il y étoit sur le pied d'un Homme de Condition : on n'en recevoit alors que de bien Nobles. Depuis, plusieurs de ses descendans sont demeurés dans le service : d'autres ont pris le parti de la Robe : son grand-perc étoit Conseiller d'Etat. On lui donne présentement 200000 écus de bien réel, 100000 livres de meubles & de pierreries ; & on lui assure de plus 400000 livres, sans l'héritage d'un de ses oncles, qui peut être très-considérable. Toutes ces vérités ont été examinées par M. Bignon. Elle donne une Terre de quarante mille écus à mon neveu, aux portes de Paris. Vous croyez bien que M. le Duc de Brancas, mal dans ses affaires, a voulu ses sûretés & ses avantages. Pour ma sœur, elle a fait au-delà de ce qu'elle pouvoit, en donnant dès-à-présent 200000 livres. Tout s'est passé de fort bonne grace de part & d'autre. J'espère que ce Mariage sera heureux. Mademoiselle de Moras a été bien élevée à Montmartre par Madame de Guise & par ma belle-sœur : elle est fort aimable, elle a de la piété, de la douceur,

354 LETTRES DE DIVERSES DAMES
& de l'esprit merveilleusement. Nous
nous flattons que vous voudrez bien nous
faire la grace de signer à ce Mariage :
votre nom nous portera bonheur. Nous
irons demain à Versailles pour demander
au Roi son agrément. J'aurois été très-
affligée que vous sçussiez cette affaire par
d'autres que par moi, qui compte tou-
jours sur vos anciennes bontés, & que
vous vous souviendrez que François de
Branças vous a autant respectée, admirée,
& si je l'ose dire, aimée, que le fait &
fera la PRINCESSE D'HARCOURT.

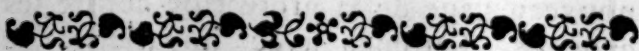
LETTRE XVIII.

DE M. LA PRINCESSE DE VAUDEMONT.

Ce 22 Février 1710.

IL falloit laisser passer les premiers
jours des couches de Madame la Du-
chesse de Bourgogne, qui vous auront
coûté bien des inquiétudes & des fati-
gues, avant de vous faire souvenir, Ma-
dame, que mes respectueuses attentions
suivent fidèlement tout ce qui vous in-
téresse, & que je sens une vraie conso-
lation de pouvoir louer le Seigneur avec
toute la France du nouveau don qu'il fait
au Roi & à la Famille Royale : c'est
affermir son Trône, que d'en augmen-
ter les successeurs : c'est lui donner un

nouveau gage de sa protection contre ses ennemis. J'attends avec impatience le jour où ce nom fatal sera effacé par la paix. Je vis hier Madame d'Epinoï bien pénétrée de la suite des graces qu'elle vous doit. On voudroit vous supplier sans cesse de ménager vos forces & votre santé, pour perpétuer le goût que vous avez à faire plaisir, goût si rare dans votre monde. Des tems plus heureux vous indemniseront de l'amertume de ceux qui prennent tant sur votre repos : le mien est souvent troublé par des maux violens, dont j'avois ouï dire que les remèdes de Gendron pourroient me soulager : mais j'en suis détrompée. Je ne regrette plus que de ne pouvoir vous rendre, Madame, des devoirs aussi tendres que respectueux. Mais dès que ma santé me laissera gouverner par mes desirs, je saisirai avec empressement ceux de faire ma cour au Roi. J'ai besoin d'être soutenue, Madame, de votre direction, pour ne pas craindre tous les travers où je pourrois donner : je suis fort neuve en cette Cour, & si ancienne dans le monde, qu'il ne m'est permis de m'y produire que pour prouver mon respectueux zèle pour la personne de Sa Majesté, & pour tout ce qui mérite des respects distingués : daignez concilier tout cela, Madame, & continuez à m'épargner les ridicules dont vous m'avez garantie jusqu'ici.



L E T T R E X I X.

DE M. LA DUCHESSE DE SAINT-SIMON.

Ce 30 Août 1711.

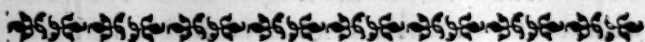
TANT de marques de bonté que j'ai reçues de vous , Madame , me donnent la confiance de vous en demander une dans la plus importante occasion de ma vie , & de vous supplier avec toutes sortes de respects & d'instances d'aider de vos bons offices auprès du Roi une Lettre que M. de Saint-Simon a pris la liberté de lui écrire, sur la charge malheureusement vacante de Capitaine des Gardes , dans l'exercice de laquelle j'ai perdu mon pere & mon oncle. Les bontés du Roi pour M. de Saint-Simon , son attachement à sa personne , & à ne songer qu'à lui plaire , des établissemens qu'il tient de ses bienfaits , & qui ne lui laissent à désirer que l'honneur d'être approché de lui , seulement pour l'honneur de l'être , nous ont persuadés qu'il devoit oser se présenter. Plus de trente-six ans de service , sa naissance , la fidélité de feu M. son pere dans tous les tems , & tout ce qu'il ne sied peut-être pas à une femme de dire de son mari , m'encouragent à vous conjurer, Madame, de ne nous pas refuser votre protection.

Notre confiance & notre résignation sont égales à notre reconnoissance : & notre reconnoissance est infinie , quoiqu'il puisse arriver.

J'ai été reçue de Sa Majesté avec une bonté extrême : & quoiqu'elle soit naturellement fort gracieuse , vous voulez bien , Madame , que je croye aussi vous en avoir obligation , & de toutes les les amitiés que m'a faites Madame la Princesse des Ursins.

Je crois , Madame , que bien de gens vous auront fait le portrait de la Reine : son visage est à mon gré tout des plus aimables : la taille légère & noble : un air de tête qui plaît infiniment : le port de Madame la Duchesse de Bourgogne, son rire , & presque le même son de voix. J'aurois cru la Reine un peu plus grande, si l'on ne m'avoit assuré que Madame la Duchesse de Bourgogne étoit fort grande , depuis que je n'ai eu l'honneur de la voir. Elle se fait respecter , & je dirois, aimer passionnément, si je ne parlois d'une aussi grande Princesse : j'en ai été charmée : & je vous assure , Madame , que le premier jour que j'eus l'honneur de lui être présentée , je me sentis si faisie de respect , d'admiration , & de plaisir de voir une sœur de Madame la Duchesse de Bourgogne , qu'il me prit un tremblement & un battement de cœur qui m'empêcha de parler. Je fus plus hardie

le lendemain que j'eus l'honneur d'être à ses pieds, pour parler dans les termes Espagnols. Vous me sçauriez mauvais gré de finir, sans vous rien dire de M. le Prince des Asturies, que j'ai trouvé dans une santé parfaite, fort grand pour son âge, & non-seulement le plus aimable Prince, mais le plus charmant enfant du monde : il promet déjà toute la vivacité d'esprit de la Reine à qui il ressemble fort. Il n'y a qu'à souhaiter, Madame, que Dieu donne à ces Princes le bonheur qu'ils méritent, &c.



L E T T R E X X .

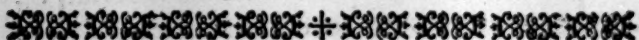
DE MAD. DE LAURILLIERE.

Ce 16 Avril 1712.

IL y a quatre jours, Madame, qu'un grand dessein me roule dans la tête, & que je guete le moment de vous le communiquer : ce dessein en lui-même vous paroîtra peut-être un commencement de dérangement de cervelle : mais pour me garantir d'en devenir tout-à-fait folle, j'ai cru qu'il falloit me presser de vous le communiquer comme un remède. Vous avez envie, Madame, de me voir grand-mere : & je m'en sens si fort les talens, que je crois n'avoir pas un moment à perdre.

Je suis persuadée que M. le Maréchal de Chateaufort ne seroit pas fâché de me donner son fils & de l'établir à la Cour : & l'on m'a assuré qu'il n'avoit d'engagement marqué avec personne : ce seroit mon affaire , parce qu'il n'en coûteroit guères d'argent à M. de Laurilliere que vous sçavez , Madame , n'être point en état d'en donner : les graces du Roi feroient seules cet établissement : & pour tout faciliter , je ne vous prierois point de les demander. Nous irions nous-mêmes au Roi , & vous nous serviriez auprès de lui , supposé que l'occasion fût bonne. Si vous trouvez , Madame , que ma fille soit trop jeune , j'aurai l'honneur de vous dire qu'elle a déjà dix ans , que j'ai été fiancée presque aussi jeune , & que M. de Laurilliere , qui d'abord s'est moqué de mon imagination , souhaite cette affaire autant que moi.





L E T T R E X X I .

DE M. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

Clermont , ce 8 Mai 1710.

JE crois, Madame, de mon devoir & de mon attachement pour le Roi de vous rendre compte d'une affaire qui arriva hier dans les Fauxbourgs de cette petite Ville, où il y eut plus de mal-entendu que de mauvaise volonté du côté des Peuples. Une troupe de pauvres femmes, assez nombreuse, voulut arrêter une vingtaine de charretes chargées d'orge pour l'Armée, croyant qu'on enlevoit ces grains sans ordre du Roi, & que c'étoit le nommé Docq, qui est ici chargé de cette commission, qui faisoit ces levées pour son intérêt particulier, sans faire attention que c'étoit le moyen de les faire mourir de faim : ces levées dégarnissent les Marchés & font augmenter considérablement le prix des grains, en sorte que ces femmes, pauvres comme elles sont, ne pouvoient parvenir à en avoir. Malheureusement comme je loge au Château, qui est assez éloigné du Fauxbourg, je ne fus avertie de ce qui se passoit qu'à une heure & demie, par une partie de ces femmes qui s'enhardirent à me venir
trouver,

trouver , dans la pensée que je les protégé-
rois , parce que je leur fais donner
tous les jours du potage à l'Hôpital. Je
commençai , Madame , par les bien
gronder d'avoir eu l'insolence d'arrêter
les convois ordonnés par Sa Majesté : je
leur remontrai , comme la chose le mé-
ritoit , qu'il n'y avoit rien de si néces-
saire & pressant. Ces pauvres gens se
repentirent & demandèrent pardon de
leur crédulité coupable , disant que la
peur de mourir de faim les avoit troublés :
je les assurai fort que l'intention du Roi
n'étoit point que ses Peuples souffrissent
de ces levées , ni que les Marchés fussent
dégarnis : & c'est sur quoi j'ose vous dire,
Madame , qu'il est fort à propos qu'on
fasse attention , comme je ne doute pas
que l'on y pense : car il est arrivé , comme
ici , à Moini & ailleurs , que les pauvres
gens se sont allarmés sur le même sujet.

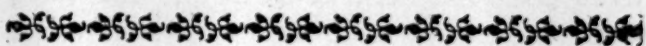
Comme je comprenois cependant de
quelle conséquence il étoit que ces cha-
riots partissent sans délai , j'envoyai que-
rir sur le champ le Subdélégué de M. l'In-
tendant & le Maire de la Ville , pour les
engager à s'acquitter en cela du devoir
de leur charge. Ils me firent entendre qu'il
ne tenoit pas à eux ; mais que le nommé
Docq , contre qui le Peuple s'étoit aigri
sans fondement , s'y opposoit : & celui-ci
étant venu , il me parut un peu peiné de

ce qui venoit d'arriver , & résolu de ne point faire partir , dans la crainte que ses grains ne fussent exposés dans le chemin. Je lui représentai que sa crainte étoit mal fondée , puisqu'il ne paroissoit que de misérables femmes , qui se repentoient de leur sottise , & que d'ailleurs il n'étoit pas de la prudence de témoigner de la crainte : que M. le Subdélégué lui donneroît une Brigade de la Maréchaussée pour escorte , que je ferois renforcer par mon Ecuyer & par ce que j'avois de gens. En effet , Madame , à peine le Peuple a-t'il vû mon Ecuyer , & appris que l'on ne faisoit en cela qu'exécuter les ordres du Roi , que tout s'est apaisé : tout est parti sans opposition : & l'on a vû aujourd'hui la même tranquillité , & la même soumission dans le départ d'un autre convoi. L'on a d'ailleurs pris de telles mesures , qu'il y a eu aujourd'hui beaucoup d'orge au Marché , sans augmentation de prix : & tout est fort tranquille.

Je viens d'apprendre du Sieur Docq , qui paroît fort zélé pour les intérêts du Roi , qu'il y avoit eu un Jardinier & un Maréchal qui avoient part à cette aventure: j'ai dit au Subdélégué qu'il falloit les faire mettre en prison pour l'exemple : ce qui sera exécuté. Je ne me ferois jamais douté , Madame , que la belle dignité de

A MAD. DE MAINTENON. 363

Gouvernante de cette Ville m'eût donné une petite occasion de marquer au Roi combien je suis sensible à tout ce qui peut regarder le service de Sa Majesté : je me flatte qu'il en est persuadé , & qu'il n'aura jamais de Sujette qui lui soit plus fidèlement attachée que moi. Je suis bien sûre que vous n'en doutez point , Madame , & que je suis à vous avec tendresse & respect.



LETTRE XXII.

DE M. LA PRINCESSE DE VAUDEMONT.

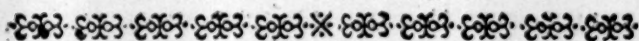
Paris , ce 21 Mars 1712.

IL y auroit eu de l'indiscrétion à vous faire souvenir , Madame , de la vivacité avec laquelle j'ai partagé tous les violens sentimens qui viennent de vous agiter : les maux sans exemple qui accablent le Roi sont si fort au-dessus de toute expression , que ce n'est qu'au Seigneur qu'il est permis d'en parler , en implorant tous les différens secours dont Sa Majesté a besoin pour soutenir sa résignation , sa constance , sa sainteté. Puisqu'il nous accorde ces graces , il faut espérer , Madame , qu'il nous fera trouver dans la conservation de la précieuse

H h ij

personne de Sa Majesté toutes les différentes ressources dont sa Monarchie a besoin. S'il étoit permis de songer à sa propre consolation, je vous demanderois, Madame, celle de l'honneur de vous voir un moment à Saint-Cyr, avant notre départ, qui sera après la semaine de Pâques. J'ai été accablée de tous mes maux, sans relâche, depuis que je suis à Paris, sans être tentée de m'en plaindre. J'aurois sacrifié avec empressement le reste de ma vie, pour la moindre de celles qui viennent d'être terminées, sans qu'on eût pu imaginer des coups pareils. Je regarde comme un vrai miracle que vous y ayez survécu, Madame, avec le cœur que j'ai l'honneur de vous connoître. Enfin, c'est le Seigneur qui nous frappe, & ce n'est que pour nous sauver : cette réflexion doit arrêter tout court nos regrets & relever nos espérances. J'espère que tous les saints Mystères que nous allons célébrer vous fortifieront, & que j'aurai l'honneur d'admirer qu'il ne nous fait survivre à de si affreuses peines, que pour nous combler de toutes les consolations que mon tendre & respectueux dévouement vous désire. Je fais mille vœux pour que votre santé soit aussi parfaite que votre mérite. Je hais bien cette tyrannique bienséance, qui nous défend à nous autres grands & grandes de nous

A MAD. DE MAINTENON. 365
attendrir publiquement : sommes - nous
d'un autre boue que le Peuple ? & pour-
quoi ne pas pleurer comme lui ?



LETTRE XXIII.

DE M. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

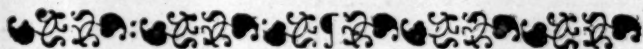
Clermont , ce 17 Avril 1713.

SI j'avois suivi mon inclination , Ma-
dame , je n'aurois pas été si long-tems
sans vous remercier de toutes les marques
de vos anciennes bontés pour moi , quand
vous m'avez permis d'aller à Saint-Cyr :
j'en ai le cœur pénétré de reconnoissance :
& j'avois remis après les bonnes Fêtes de
vous en rendre mille grâces , & de vous
demander , Madame , des nouvelles du
Roi & des vôtres , me faisant un scrupule
de vous détourner de vos saintes occupa-
tions. Je suis charmée d'avoir à me ré-
jouir avec vous , Madame , de voir notre
grand Monarque vainqueur de ses enne-
mis par une paix glorieuse , la donner
non-seulement à ses Peuples , mais presque
à toutes les Puissances de l'Europe , &
maintenir sur le Trône , par sa sagesse &
son travail , son petit-fils Roi des Espa-
gnes. Il n'y a donc plus rien à demander à
Dieu , Madame , sinon qu'il nous le con-

H h iij

serve encore de longues années pour notre consolation & le repos de ses sujets, qu'il le rende devant lui aussi grand qu'il l'est devant les hommes. Ce sont là les vœux que je ferai de tout mon cœur, toute indigne que je suis, le reste de mes tristes jours, qui ne le peuvent être beaucoup, si mon incommodité qui ne diminue point, & augmente au contraire, me prive de la consolation de lui faire ma cour. J'y suis si accoutumée, depuis que je me connois ! Je vous avouerai même, Madame, que les absences que mes obligations m'ont engagée à faire, m'ont beaucoup coûté, parce qu'insensiblement cela m'a privée de certaine familiarité, où j'avois l'honneur d'être admise, & où j'ai bien éprouvé que je ne tenois peut-être que trop. J'ai souvent admiré la bonté du Roi, de m'avoir toujours fait l'honneur de me mener à Marly, quand j'ai pû me présenter pour y aller : ce séjour me plaisoit uniquement, parce que l'on voyoit le Roi très-souvent : & quoique l'on ait cet honneur bien moins que par la passé, l'on est cependant à portée de lui faire bien plus agréablement sa cour qu'ailleurs. Vous comprendrez aisément, Madame, qu'avec de pareils sentimens mon cœur souffrira beaucoup, si la Providence permet de plus grandes privations : car vous ne pouvez douter

par bien des raisons que je ne fois attachée au Roi seul & à vous, Madame. Je sçai que vous me direz qu'il faut tout sacrifier à Dieu : vous nous avez donné l'exemple plus d'une fois : il faut pour cela une vertu aussi héroïque que la vôtre : qui est-ce qui peut en approcher ? Ce que je sçai bien, c'est qu'en vérité, Madame, en quelque endroit que je sois, jamais personne ne vous fera plus respectueusement & si tendrement attachée que la PRINCESSE D'HARCOURT.



L E T T R E X X I V.

DE MAD. LA PRINCESSE D'HARCOURT.

Harcourt, ce 9 Août 1714.

MADAME, jusqu'ici je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, ne s'étant point présenté d'occasion qui valût la peine de vous importuner d'une de mes Lettres. Les affaires du Roi me paroissent aller à souhait. La recolte abondante que nous faisons va commencer à soulager son peuple, avec l'attention qu'il a la bonté d'y donner : sa santé est parfaite, & la vôtre aussi. Madame votre nièce a la bonté de m'en donner régulièrement des nouvelles : elle sçait que c'est

H h iij.

mon unique affaire : elle y ajoute même que vous lui parlez quelquefois de moi avec estime : cependant je m'appercçois que ce seroit être un peu trop long-tems sans vous renouveler mes profonds respects & vous rendre compte de la situation où je me trouve pour ma tranquillité. Je suis dans une maison où je me plais, & dans une famille qui ne me donne que de la satisfaction : ma santé est à l'ordinaire : & tous les mouvemens que l'on se donne à la Cour, vû le malheureux état où se trouve M. le Duc de Beauvilliers, ne me feront point quitter ce séjour, le Roi ne l'ayant pas désapprouvé : ce qui ne me fera faire d'autre démarche, que de vous confier & de vous déposer mon entière soumission aux volontés du Roi pour tous les services qu'il me croira capable de lui rendre : je ne crois pas que dans cette occasion particuliere il soit à propos de rien demander : nous ne savons pas nous-mêmes à quoi nous sommes propres : il est bien plus respectueux & plus sage de n'avoir d'autre volonté que celle du Maître.

J'espérois à mon départ que dans peu les affaires de l'Eglise seroient apaisées : mais par les nouvelles que j'apprends du Public de la continuation de la résistance de M. le Cardinal de Noailles, je ne puis qu'en être fort affligée pour le Roi &

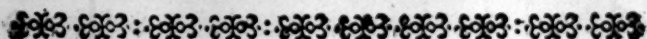
pour vous, Madame. Je hais toute nouveauté, & je les crains sur-tout dans l'Eglise, où les foibles cherchent de l'appui dans les plus mauvaises cabales, comme cela s'est toujours remarqué. La sagesse du Roi & la vôtre peuvent seules me rassurer. Au reste, Madame, je vous dois un compliment sur l'élévation de M. le Duc du Maine & de M. le Comte de Toulouse. Vous sçavez mes sentimens pour eux depuis long-tems, & vous me connoissez plus sincère qu'un autre : je crois même qu'ils n'en doutent pas : malgré mon ignorance, je ne laisse pas de sçavoir que Sa Majesté a suivi l'exemple du premier Roi Chrétien, le Fondateur de cette Monarchie : Clovis ne le valoit pas : & pourtant en pareil cas il a encore plus fait.

L E T T R E X X V.

DE M. LA MARÉCHALE DE ROCHEFORT.

MES malheureuses affaires me pressant d'aller à Paris, où l'on fait une assemblée de Créanciers Mercredi, pour deux jours seulement, je ne veux pas partir, Madame, sans vous faire souvenir que je suis encore au monde : je ne puis m'empêcher de croire que vous avez tou-

jours un peu d'amitié pour votre pauvre Maréchale, qui a beaucoup à souffrir dans sa vieillesse : mais je vous assure, Madame, que je prends mon mal en patience : car vous avez toujours de la bonté pour moi, & c'est la seule chose qui me peut soutenir dans mes maux. S. A. R. a voulu absolument mener à Marly le petit Tonnerre : trouvez bon, Madame, que je vous le recommande : cela est bien libre, mais vous êtes bien bonne. Je voudrois fort que le Roi se souvînt de Nangis pour le Gouvernement de Graveline, vacant par la mort du Comte de Villars : vous sçavez, Madame, que je n'ai que vous dans le monde. Je vais à Paris pour un Procès : il est bien triste à soixante-six ans de plaider ! Paris est pour moi une terre étrangère.



L E T T R E X X V I.

DE MAD. LA MARQUISE DE LEVY.

J'ÉTOIS allé hier à Paris, Madame, voir ma mere, qui a la fièvre continue depuis huit jours, & j'ai été obligée de la quitter ce matin pour venir faire à mon ordinaire le triste personnage de suppliante. J'ai appris la mort de l'ancien Major des Gardes, qui laisse vacant le Gouver-

nement de Guise. M. de Lévy vient de le demander au Roi : & ceci n'est seulement que pour vous en informer : aux bontés dont vous me comblez , je suis sûre que ce mot suffit : mais j'aurois bien plus d'espérance , si le Roi étoit informé du mauvais état de nos affaires. M. de Lévy est presque le seul des Lieutenans - Généraux qui n'ait pas ressenti ses bienfaits. Mais M. Voisin n'a aucune raison de nous protéger : & j'aurois plutôt lieu de craindre que d'espérer , si son bon esprit ne me rassuroit. On m'a dit que Madame la Duchesse de Berry lui a parlé fortement en faveur du mari d'une favorite. Quoiqu'il arrive , Madame , le coin que j'occupe dans votre cœur me dédommage de tout , & m'est une consolation dans toutes mes peines : le dévouement total du mien vous est acquis pour le reste de mes jours : c'est peu de chose : mais c'est ce que j'ai de plus cher.

Je suis en état de rejoindre la *cabale* , sans en augmenter les infirmités : un membre séparé du corps ne peut prendre de vigueur que par la réunion : jusqu'à ce que vous m'ayez rappelée , Madame , je sentirai le malheur de tous les Etres privés de leur élément. Le désir de vous revoir m'a fait recourir aux plus violens remèdes : ils n'ont servi jusqu'à présent qu'à exercer la main de l'arracheur de

dents : je me flatte d'en faire à mes dépens le plus habile homme de son siècle. Un peu de *cabale* me guériroit bientôt : quels maux peut-on ressentir en un lieu où le cœur & l'esprit sont charmés ?



L E T T R E X X V I I .

Ce 28 Août 1715.

J'A P P R E N D S, Madame, que vous avez bien passé la nuit, & je reçois des marques de votre amitié : quel réveil ! Et quel secours pour soutenir les peines auxquelles mon état m'assujettit ! Il me seroit difficile de vous exprimer de quelle consolation m'a été votre Lettre : elle a calmé mon esprit : il me semble même qu'elle m'aide à souffrir avec plus de patience les douleurs où je suis depuis plusieurs jours. J'avois besoin de la permission que vous me donnez de vous faire souvenir de moi : la discrétion a toujours combattu mon goût, qui me porteroit, si je le suivois, à vous importuner souvent pour me dédommager d'un éloignement dont la peine m'est très-sensible. Comblée de vos bienfaits, Madame, vivement touchée des marques de votre souvenir, oserai-je vous dire que ma tendresse pour vous est un peu

blessée de votre extrême politesse ? Vous me traitez en étrangère , & vous sçavez que je vous dois tout : auriez-vous oublié que j'ai l'honneur d'être de la *cabale* , & ignorez-vous que mon attachement pour vous est un attachement pour votre personne , & par conséquent indépendant de la place où vous êtes ? Il me semble que voilà des titres pour espérer d'être regardée comme ceux qui ont l'honneur de vous appartenir.

Que l'éloignement est cruel ! J'ai pris le parti de ne plus voir personne pour éviter les diverses nouvelles de Paris. Ma mere est la plus pernicieuse compagnie que je puisse avoir : son attachement pour le Roi & sa vivacité , qui trouvent en moi les mêmes dispositions , nous jettent dans un trouble difficile à supporter. Cependant la bonté & la force du tempérament du Roi nous consolent & nous soutiennent : mais l'inquiétude des Courtisans fait tourner la tête à ceux qui sont éloignés.



LETTRE XXVIII.

Ce 3 Septembre 1715.

ACCABLÉE de ma douleur, & pénétrée de la vôtre, Madame, je n'ai encore eu ni la hardiesse ni la force de vous écrire : j'hazarde même cette Lettre en tremblant : mais puis-je me refuser la seule consolation qui me reste, la consolation de gémir avec vous, & de vous témoigner que je ressens votre douleur, sans que la mienne soit diminuée ? J'admire depuis long-tems votre vertu : elle m'inspiroit le désir d'en avoir : mais l'horrible malheur qui nous accable m'en fait voir toute l'étendue. Dieu seul vous soutient : que ne puis-je être comme vous, & n'aimer que lui ! Quel coup, Madame, & quel tems ! Qu'il vous est aisé de souhaiter la mort ! L'horreur qu'elle fait à la nature m'empêchoit de goûter ce sentiment : & j'admirois seulement votre perfection : mais je le comprends aujourd'hui, & j'avoue, à ma honte, que c'est plutôt pour ne point voir ce que nous voyons, que par la vertu qui vous l'inspire.



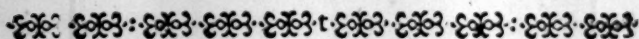


L E T T R E X X I X .

Ce 10 Mars 1716.

LA crainte de vous importuner, Madame, retient depuis long-tems en captivité le désir extrême que j'ai de vous rappeler mon respect & mon attachement. J'ai mis dix fois la main à la plume pour vous exprimer les sentimens de mon cœur, & dix fois la crainte de vous déplaire m'a arrêtée. Cependant Madame de Caylus, à qui j'ai confié ma peine sur un silence, que je ne puis soutenir que par la pensée de vous être plus agréable, (motif qui peut tout sur moi) m'a rassurée & charmée, en me disant que ma Lettre ne vous déplaira point, & que vous voudrez bien vous souvenir que j'ai besoin de quelque consolation. Je vous jure, Madame, avec ma sincérité ordinaire, que je ne m'accoutume point à une aussi dure séparation, après avoir goûté les charmes d'une douce & aimable société, où le solide & l'agréable remplissoient à l'envi mon cœur & mon esprit: tems heureux, que je ne cesserai jamais de regretter! Il est passé avec la rapidité d'un songe: il n'en reste donc plus que le souvenir! Ne me refusez pas le vôtre,

Madame, & l'espérance de vous exprimer de tems en tems moi-même les sentimens de respect, d'admiration, de tendresse que vous seule pouvez inspirer dans le degré de vivacité où je les sens. La saison adoucie, l'air de Saint-Cyr purifié, quelle raison pouvez-vous me donner, pour me priver du seul bien qui me reste? Mais je m'égare, & mon cœur parle malgré moi: car mon seul dessein dans cette Lettre étoit d'obtenir qu'elle fût bien reçue, & la permission d'écrire quelquefois: pardonnez à mon ambition: c'est en vérité la seule que j'aie à présent.

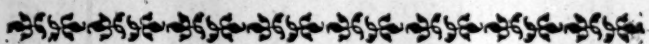


L E T T R E X X X.

Vous ne pouvez comprendre, Madame, combien la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire a excité en moi de mouvemens différens: les premiers, à la vûe de votre écriture, ont été de joie & de reconnoissance: mais bientôt ils ont été suivis d'une profonde tristesse. Je suis donc privée par votre volonté, & par une volonté qui m'est sacrée, de la chose du monde à laquelle je suis la plus sensible. Non, Madame, je ne serai jamais raisonnable, lorsqu'il s'agit de vous dire un éternel adieu: c'est acheter trop cher

cher la raison : je n'en veux point à un tel prix : & si je vous obéis , ce sera plutôt docilité que soumission : que dis-je ? Mon amitié pour vous me fera un crime de mon respect pour vos ordres. Croyez-vous de bonne foi , Madame , qu'après avoir eu l'honneur de vous connoître , d'éprouver toute ma vie vos bontés , de m'être flattée d'une amitié qui faisoit tout mon bonheur , je puisse contrefaire un détachement que je ne puis comprendre ? Vous me faites admirer la vertu la plus parfaite : mais c'est la connoissance que j'en ai qui fait que je ne puis jamais m'en détacher. Que de chaînes me lient à vous, Madame ! L'inclination me fait votre amie , & la reconnoissance votre créature ; & ma vénération augmente , à mesure que la foiblesse générale me montre mieux la grandeur de votre courage. Cependant votre repos & votre bonheur , qui vous paroissent attachés à la privation que vous m'imposez , me ferme la bouche : mais je ne puis m'empêcher d'en murmurer. Comment Mesdames de Caylus & de Dangeau ont-elles pû se charger d'un pareil refus ? Je n'y reconnois ni votre bonté ni la leur. Nous sommes dans un tems où personne ne manque de chagrins & de peines , & où les momens de consolation sont bien rares : du moins ne m'ôtez pas l'espérance de trouver un tems plus favorable , où vous vous laisserez toucher & par mon

378 LETTRES DE DIVERSES DAMES
obéissance , & par ce qu'elle me coûte , &
par les sentimens qui me la prescrivent ,
mais qui ne pourront la faire durer long-
tems.



LET TRE XXXI.

Ce 27 Avril 1716.

J'USE avec discrétion , Madame , de la bonté que vous avez de permettre que je vous importune quelquefois : ce n'est pas sans peine , & je vous supplie de le remarquer , & de m'en recompenser. Madame de Caylus m'a envoyé de votre part le plus précieux présent que je puisse recevoir , puisque ce sont les ouvrages de vos mains. Mon premier mouvement a été de les conserver avec soin , comme une chose dont la mort seule pouvoit me séparer : mais me souvenant de la solidité de vos maximes qui n'estiment que ce qui est utile , je m'en servirai avec autant de plaisir , que de peine de les voir user. Je suis bien fâchée des fréquens maux de tête que vous avez depuis quelque tems : que je me trouveroïs heureuse , Madame , de pouvoir vous tenir compagnie dans les momens où vos incommodités ne vous permettent pas une occupation sérieuse ! J'attends avec une grande impatience la per-

mission de vous aller voir : c'est le seul plaisir que je puisse avoir à présent. Je suis fort séparée du monde, souvent dans une petite maison que j'ai louée, loin de la Cour, presque hors de la Ville, entre vos Carmélites & les Invalides. Là je pense souvent avec amertume au passé, avec tristesse au présent, avec inquiétude à l'avenir. Je ne vois que ma famille & un petit nombre d'amis : point de Princesses, hormis Madame la Duchesse d'Orléans, que ses soucis & ses maux séparent de tout : elle se livre à ses chagrins, & ne se nourrit que de larmes : ce qui ne met ordre à rien. Tout ce que nous voyons, tout ce que nous regrettons nous devroit bien détacher du monde : vous seule, Madame, en faites un digne & respectable usage : il y a si long-tems que vous êtes uniquement attachée à Dieu, que le malheur vous a trouvé prête. Je vois que je ne puis compter sur rien d'agréable : j'espérois d'avoir l'honneur de vous voir ; j'avois ma permission, & je vivois de l'idée d'en profiter bientôt : je comptois les momens : j'attendois l'Express qui devoit m'apprendre l'instant où j'aurois le plaisir de vous entretenir à mon aise ; & quoique la peine de la séparation suive de près le plaisir de vous voir, & que je comprisse que je la sentirois vivement, je ne songeois qu'à la joie de me retrouver auprès de vous : & voilà

380 LETT. DE DIVERSES DAMES, &c.
une malheureuse petite-vérole qui éloigne
encore un si aimable projet. Le desir que
j'en ai me fait croire que j'aurois le cou-
rage d'affronter le péril du mauvais air :
je ne le crois guères meilleur à Paris. Je
soupe ce soir avec un monde qui me plaît
fort, parce qu'il sçait vous chérir & vous
admirer : c'est avec Madame la Duchesse
de Noailles, Madame de Caylus, M. de
Fréjus, chez Madame de Castre. Je con-
nois le respect des deux derniers, & je me
mets au rang des nièces, Madame, comp-
tant faire honneur à la vraie, de compa-
rer mes sentimens aux siens, puisque mon
ambition va jusqu'à égaler le respect, la
tendresse & l'attachement de la fausse. Hé-
las ! ces pauvres Dames, qui vous furent
jadis si cheres, & qui ne sont plus que mal-
heureuses, éprouvent donc par votre ri-
gueur le sort le plus triste, & c'est vous
qui frappez le dernier coup qui devoit les
accabler : si pour vous plaire il faut vous
oublier, j'aurai le malheur de vous dé-
plaître tant qu'il me restera un souffle de
vie.

F I N.





T A B L E

*Des Lettres contenues dans
le Tome V.*

Lettres du Clergé de France
à Madame de Maintenon.

82 Lettres, depuis la page 1, jusqu'à 125

Lettres de Direction à Madame
de Maintenon.

12 Lettres, depuis la page 127, jusqu'à 187

Lettres des Princes à Madame
de Maintenon.

55 Lettres, depuis la page 191, jusqu'à 268.

Lettres de M. le Duc & Madame la
Duchesse du Maine, à Madame
de Maintenon.

44 Lettres, depuis la page 269, jusqu'à 326.

Lettres de diverses Dames à Madame
de Maintenon.

Lettre premiere, de Madame la Duchesse
de Mantoue, page 327

II. De Madame la Marquise de la Val-
liere, 331

III. De Madame la Princesse de Montau-
ban, 332

IV. De Madame de Montmorency, 333

V. De Madame de Surville, 334

VI. De Mad. la Maréchale de la Ferté, 336

VII. De Mad. la Comtesse de Soissons, 337

VIII. De Madame la Princesse de Vel-
dens, 338

IX. De Mad. la Duchesse de Mantoue, 339

X. De Madame la Comtesse de la Mothe, 341

XI. De Madame la Brincesse de Vaude-
mont, 343

XII. De Madame la Duchesse de Lan-
sun, 344

XIII. De Madame la Duchesse de Man-
toue, 346

XIV. De Madame la Comtesse de Con-
flans, 347

XV. De Madame la Duchesse de Saint-
Pierre, 348

XVI. De Madame la Princesse d'Harcourt ,	page 349.
XVII. De la même ,	352.
XVIII. De Madame la Princesse de Vaudemont ,	354.
XIX. De Madame la Duchesse de Saint-Simon ,	356.
XX. De Madame de Laurilliere ,	358.
XXI. De Madame la Princesse d'Harcourt ,	360.
XXII. De Madame la Princesse de Vaudemont ,	363.
XXIII. De Madame la Princesse d'Harcourt ,	365.
XXIV. De la même ,	367.
XXV. De Madame la Maréchale de Rochefort ,	369.
XXVI. De Madame la Marquise de Levy ,	370.
XXVII. De la même ,	372.
XXVIII. De la même ,	374.
XXIX. De la même ,	375.
XXX. De la même ,	376.
XXXI. De la même ,	378.

Fin de la Table du Tome V.